



JM

2 vols in 1  
1751-1764

FREDERIC II  
of Prussia.

Superbly eloquent  
in its anticlerical  
outpourings.

234



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

par Frédéric II

# MEMOIRES

POUR SERVIR

# A L'HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

# BRANDEBOURG,

Précédés d'un DISCOURS PRELIMINAIRE,  
& suivis de trois DISSERTATIONS, sur la  
RELIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT  
du BRANDEBOURG, & d'une quatrième sur les  
RAISONS d'ETABLIR ou d'ABROGER les LOIX.

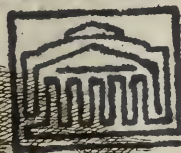
*Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.*



*P. Tanje. del. & Sculp.*

Université d'Ottawa

BIBLIOTHÈQUES



LIBRARIES

University of Ottawa

A BERLIN, ET A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LI.

*Avec Privilège de S. M. Prussienne.*

MEMORIAL

FOR THE

FRUIT 6/2833

BRANDY

UNIVERSITY OF OREGON  
LIBRARIES



UNIVERSITY OF OREGON  
LIBRARIES

Cop

DD

491

.B89

F725

1751



PRIVILEGE POUR LE LIBRAIRE DU ROI  
Jean Neaulme.

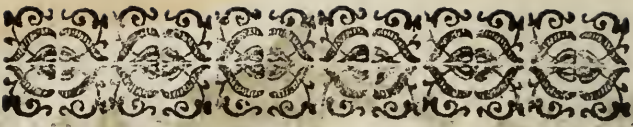
Il est permis au Libraire Privilegié Jean Neaulme, d'Imprimer les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg; en tels format, Papier et Caractere qu'il lui conviendra, et de les rendre et débiter, tant en Hollande, que dans sa Maison à Berlin; avec défense expresse à tous libraires et Imprimeurs dans les Etats de sa Majeste, de rendre, imprimer ou débiter ledit livre, sous peine de Confiscation des Exemplaires et d'une amende de Cinq cents Ecus pour chacun des Exemplaires, ainsy contrefaits, qui pourront être saisis dans les Etats de sa Majeste, ladite amende au profit des Paurres du lieu ou se sera faite ladite Confiscation, et permis audit Jean Neaulme de faire Imprimer le présent Privilege à la tête des Editions dudit Livre et partout où besoin sera. Donné à Potsdam le 22 Juillet 1750.



*Federic*







## AVERTISSEMENT.

**L**E Libraire se flatte que l'on ne confondra jamais ses nouvelles Editions originales des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg in Quarto & in Douze*, de cette année 1751 avec toutes les autres, antérieures à la datte de ce *Privilege*: parce que les Augmentations, les Cartes Géographiques & les Tables Généalogiques dont elles sont enrichies, ne peuvent absolument point se trouver dans les précédentes Editions: ainsi s'il en paroïssoit dans la suite quelques-unes qui leur ressemblassent en tout, ou en partie par quelques Augmentations séparées, l'on en pourra également conclure qu'elles sont contrefaites; & cela avec d'autant plus de sureté qu'il n'y a pas d'apparence que l'on y voye le *Privilege* de S. M. à la tête.



A U

PRINCE ROYAL

D E

P R U S S E.

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems mes loifirs à faire l'Abregé de l'Histoire de la Maison de Brandebourg. A qui pourrois-je mieux adresser cet Ouvrage qu'à celui qui fera un jour l'Ornement de cette Histoire? à celui que la naissance appelle au Trône & auquel j'ai consacré tous les Travaux de ma Vie?

## VI AU PRINCE ROYAL

Vie? Vous étiez instruit des actions de vos Ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les Soins que je me suis donné en faisant cet Abregé ne pourront servir qu'à vous en rappeler la mémoire. Je n'ai rien déguisé ; je n'ai rien tû, j'ai représenté les Princes de vôtre Maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les Vertus civiles & militaires du Grand Electeur, a touché les déiauts du premier Roi de Prusse, & ces passions qui par la Providence ont servi dans la suite des tems à porter cette Maison au point de la Gloire où elle est parvenuë. Je me suis élevé au-dessus de tous préjugés. J'ai regardé des Princes, des Parens comme des hommes ordinaires ; loin d'être séduit par la Domination, loin d'idolâtrer mes Ancêtres, j'ai blâmé le Vice en eux avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'azile sur le Trône ; j'ai loué la Vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me défen-

défendant même contre l'Enthou-  
 fiasme, qu'elle inspire, afin que la  
 Vérité simple & pure regnât dans  
 cette Histoire: s'il est permis aux  
 hommes de pénétrer dans les Tems  
 qui doivent s'écouler après eux: Si  
 l'on peut en approfondissant les  
 principes deviner leur conséquence.  
 Je préfage, par la connoissance que  
 j'ai de votre Caractère, la Prospé-  
 rité durable de cet Empire: ce n'est  
 point l'effet d'une amitié aveugle  
 qui me séduit en votre faveur, ce  
 n'est point le langage d'une basse  
 flatterie, que nous détestons tous  
 deux également; c'est la Vérité qui  
 m'oblige de dire avec une satis-  
 faction intérieure que vous vous ê-  
 tes déjà rendu digne du rang où  
 la Naissance vous appelle; vous a-  
 vez mérité le titre de Défenseur  
 de la Patrie en exposant généreu-  
 sement vos jours pour son Salut.  
 Si vous ne dédaignates pas de pas-  
 ser par les grades subordonnés du  
 militaire, c'est que vous pensiez

\* 4

que

## VIII AU PRINCE ROYAL

que pour bien commander il falloit auparavant obéir; c'est que votre Moderation vous défendoit de vous parer de la Gloire que le vulgaire des Princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens Capitaines: uniquement attaché au bien de l'État, vous avez fait taire toutes Passions & tout intérêt particulier, lorsqu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au Roi de France la Campagne de 1709. & qu'il servit sous Villars; lors qu'il le vit arriver & qu'il sçut qu'il devoit servir sous ses ordres, il lui dit: des Compagnons pareils valent toujours des Maîtres. Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les grands périls, sur cette résolution toujours pleine de prudence dans les momens décisifs, qui vous ont fait connoître des Troupes comme un des Instrumens principaux de leur Victoire, que je fonde mes Espérances & celles



celles du Public: les Rois les plus valeureux ont souvent fait le malheur des Etats, témoin l'ardeur guerriere de François Premier, de Charles Douze & de tant d'autres Princes qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'ambition: permettez de vous le dire, c'est la Douceur, l'Humanité de votre Caractère; ce sont ces larmes sincères & vraies que vous avez versé, lors qu'un accident subit pensa terminer mes jours, que je regarde comme des Gages assurés de vos Vertus, & du Bonheur de ceux dont le Ciel vous confiera le Gouvernement: un cœur ouvert à l'amitié est au-dessus d'une Ambition basse, vous ne connoissez d'autres regles de votre conduite que la justice, & vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des Sages. C'étoit ainsi que les Antonins, les Tites, & les Trajans, & les meilleurs Princes pensoient,

x AU PRINCE ROYAL &c.  
qu'on a nommés avec raison les Dé-  
lices du Genre humain. Que je  
fuis heureux, mon cher Frere, de  
connoître tant de Vertus dans le  
plus proche & le plus cher de mes  
Parens! le Ciel m'a donné une ame  
sensible au mérite, & un cœur ca-  
pable de reconnoissances; ces liens  
jointés à ceux de la nature, m'atta-  
chent à vous à jamais. Ce sont des  
sentimens qui vous sont connus de-  
puis long tems; mais que je suis  
bien-aïse de vous réitérer à la tête de  
cet Ouvrage, & pour ainsi dire à  
la face de l'Univers. Je suis avec  
autant d'amitié que d'estime,

MON CHER FRERE,

*Votre fidele Frere &  
Serviteur*

FEDERIC.

DIS.





# DISCOURS PRELIMINAIRE.

**L**'HISTOIRE est regardée comme l'Ecole des Princes : elle peint à leur mémoire les regnes des Souverains qui ont été les Peres de la Patrie , & des Tyrans. qui l'ont défolée : elle leur marque les causes de l'aggrandissement des Empires , & celles de leur décadence : elle déploye une si grande multitude de caracteres , qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des Souverains de nos jours ; & prononçant sur la réputation des morts , elle juge tacitement les vivans : le blâme , dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus , est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente : l'Histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

QUOIQUE l'étude de l'Histoire soit proprement celle des Princes , elle n'est pas moins utile aux Particuliers : c'est la chaîne des événemens de tous les siècles jusqu'à nos jours : l'homme de Loi , le Politique , le Guerrier , en y aiant recours , apprennent la connexion  
\* 6 que

que les choses présentes ont avec les choses passées : ils trouvent dans l'Histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur Patrie , & combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs Citoyens : ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la sphere de ses idées au lieu qu'on habite ; restreindre ses connoissances à ses devoirs privés : c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossiere. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés ; embrasser le monde entier , avec toute l'étendue de son esprit : c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur ; c'est avoir vécu dans tous les siècles , & devenir en effet Citoyen de tous les lieux & de tous les païs.

COMME les Histoires Universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits, qui sont arrivés dans tous les païs ; que , de l'antiquité la plus reculée , elles nous conduisent avec ordre par la succession des tems , en marquant de certaines époques principales qui servent de points d'appui à la mémoire : de même les Histoires Particulières ont leur utilité , en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un Empire , en se bornant à cet objet unique. Les Histoires Universelles nous présentent un grand tableau , rempli d'un nombre prodigieux de figures , dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes , trop peu distinctes pour qu'on les remarque. Les Histoires Particulières tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets de lumières

mieres & des clairs-obscurs qui la font valloir; & mettent le Public en état de le considérer avec l'attention qu'elle mérite.

UN homme, qui ne se croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les tems & dans tous les pais. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes Nations, qui ont été les jouets de la fortune, du moins s'intéressera-t-il à l'Histoire du pais qu'il habite, & verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des Rois qui ont occupé le Trône de Perse, qu'il confonde ce nombre infini de Papes qui ont gouverné l'Eglise, on le lui pardonnera; mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son Parlement, des coûtumes de son Ile, & des différentes Races de Rois qui ont régné en Angleterre. On a écrit l'Histoire de tous les pais policés de l'Europe: il n'y avoit que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point au nombre des Historiens, un Hartknoch, un Pufendorff, Auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages sont plutôt des Dictionnaires Historiques, que des Histoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une Chronique diffuse, où l'on achette un événement intéressant par cent pages d'ennui. Ces sortes d'Auteurs ne sont que des Manœuvres, qui amassent scrupuleusement & sans choix, quantité de matériaux qui restent in-



tiles , jusqu'à ce qu'un Architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une Histoire , qu'il est impossible que des caracteres d'imprimerie fassent un Livre , à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots , des phrases & des périodes.

LA jeunesse impatiente & les gens de goût avarés de leurs momens , ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses : des Lecteurs , qui s'humanisent avec une brochure , s'épouvantent d'un IN FOLIO ; & par ces raisons les Auteurs que je viens de nommer , étoient peu lus , & l'Histoire de Brandebourg & de Prusse peu connue.

DE's le regne de Frédéric Premier , on sentit le besoin qu'on avoit d'un Auteur , qui rédigeât dans une forme convenable cette Histoire. Teissier fut appelé de Hollande , pour se charger de cet ouvrage : mais Teissier fit un Panégyrique au lieu d'une Histoire ; & il paroît qu'il a ignoré que la Vérité est aussi essentielle à l'Histoire , que l'Ame l'est au corps humain.

J'AI trouvé devant moi cette carriere vuide , & j'ai essayé de la remplir , tant pour faire un ouvrage utile , que pour donner au Public une Histoire qui lui manquoit.

J'AI puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées : dans les tems reculés j'ai eu recours à César & à Tacite : dans les tems postérieurs , j'ai consulté la  
Chro;

Chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoch, & sur-tout j'ai dressé mes Mémoires sur les vastes & les documens authentiques qui se trouvent dans les Archives Roïales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; & les lacunes, je les ai laissées, comme je les ai trouvées: je me suis fait une loi d'être impartial, & d'envifager tous les événemens d'un coup d'œil Philosophique; persuadé que d'être vrai, c'est le premir devoir d'un Historien.

SI quelques personnes délicates se trouvent offensées, de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une manière avantageuse, je n'ai qu'un mot à leur répondre: c'est que je n'ai pas prétendu faire un Eloge, mais une Histoire; qu'on peut estimer leur mérite personnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs pères; choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté, ne peut être que médiocre ou mauvais; & qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la Vérité qui ne meurt jamais.

PEUT-ETRE y aura-t-il des personnes, qui trouveront cet Abrégé trop court; & j'ai à leur dire, que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un Professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron: Qu'un Pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable, de que je n'ai pas copié dans mon ouvrage des Procès,  
des

des Négociations , des Contrâcts , ou des Traités de Paix , qu'on trouve ailleurs dans de gros livres ; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris : je n'ai pas le loisir de composer un *IN FOLIO* ; à peine puis-je suffire à un Abrégé Historique : & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion , qu'une chose ne mérite d'être écrite , qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines & l'administration peu intéressante des premiers Princes. Il en est des Histoires comme des Rivières , qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'Histoire de la Maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond , par l'acquisition que ce Prince fit de la Prusse , autant que par la Succession de Cleves , qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté : c'est depuis cette époque , que la matière devenant plus abondante , elle m'a donné le moyen de m'étendre à proportion.

LA Guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I. avec les Nurenbergeois , ou que les Carroufels d'Albert l'Achille. Cette guerre , qui a laissé des traces profondes dans tous les Etats , est un de ces grands événemens , qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'Ambition de la Maison d'Autriche , armée pour établir son Despotisme dans l'Empire , & d'un autre la générosité des Princes d'Allemagne , qui  
com;



combattoient pour leur Liberté, la Religion servant de prétexte aux deux partis. On voit la Politique de deux grands Rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, & réduire la Maison d'Autriche, au point de consentir par la Paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'Ambition des Empereurs & la Liberté du College Electoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés : aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'AI revu, corrigé & augmenté cette Edition, autant que d'autres occupations plus graves ont pu me le permettre : la première Edition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte, j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière, qu'en considération du Public, que tout homme, qui écrit, doit respecter.

IL vient de paroître un Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Histoire : le judicieux Auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même : savoir ce que ce livre contient ; c'est posséder parfaitement l'Histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai ; mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du tems aux Lecteurs qui n'en ont point à perdre.

QUOI-

## XVIII DISCOURS PRELIMINAIRE.

QUOIQUE j'aie prévu les difficultés qu'il y a pour un Allemand d'écrire dans une langue étrangère, je me suis pourtant déterminé en faveur du François, à cause que c'est la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons Auteurs du siècle de Louis XIV. Après tout, il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en Grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon Livre, ou il arriveroit que la Préface deviendroit plus longue que l'Ouvrage même: c'est aux Lecteurs à juger, si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines & mon tems.

# EXPLICATION.

*Du Frontispice, des Vignettes, & des Cul-de-Lampe, au nombre de 35. qui se trouvent dans la belle Edition des MEMOIRES DE BRANDEBOURG, en 2 Volumes in 4<sup>o</sup>.*

## PREMIERE PARTIE.

**L**E Frontispice représente le Génie de la Maison de Brandebourg, qui reçoit la plume des Mains de l'Histoire, pour en écrire les Annales. On voit dans l'éloignement le Temple de Mémoire, orné de quelques Médaillons des Electeurs, & découvert par le Temps. La Renommée dirige son vol vers ce Temple, pour y suspendre le Médaillon du Roi, soutenu par trois Génies qui portent les Symboles de la Puissance, de la Victoire, & des Talens. Au bas, deux autres Génies déploient la Généalogie de la Maison de Brandebourg: & dans l'enfoncement, une Pyramide, ornée de Palmes & de Lauriers, & surmontée d'une Couronne, désigne les Triomphes du Roi.

La Vignette du Titre représente un Génie descendant dans une Nuée, & tenant les attributs de la Précision & de la clarté de l'Histoire: & aiant au dessus de sa Tête, le Symbole de la longue durée d'une bonne Histoire.

*Pag. I.* Le Privilege du Roi, dans un cadre d'ornemens.

*Pag. V.* Il y a la tête du DISCOURS PRELIMINAIRE une Vignette d'ornemens, dessinée par feu Bernard Picard.

*Pag. XVI.* On trouve à la fin de ce *Discours* un Cul-de-Lampe, qui représente plusieurs attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens.

## MEMOIRES DE BRANDEBOURG,

*Pag. 1.* La Vignette représente l'Empereur HENRI VII. dans sa Tente sur un Thrône à la Militaire, ayant plusieurs Soldats enchainés à sa gauche, & ses Généraux à sa droite: le Burggrave FREDERIC IV. lui présente l'Archiduc FREDERIC D'AUTRICHE, & l'Empereur lui montre à son tour les Prisonniers qu'il lui donne. Dans l'Eloignement, on voit les Débris d'une Bataille.

*Pag. 10.* Cette Vignette représente l'Electeur FREDERIC I. qui reçoit l'Investiture des mains de l'Empereur SIGISMOND à la Diette de Constance.

*Pag. 12.* Ce Cul-de-Lampe représente plusieurs attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.

*Pag.*



- Pag.* 13. Une Vignette, dont le premier compartiment représente le Pape, offrant à l'Electeur FREDERIC II. Surnommé *Dent-de-Fer*, la Couronne de Boheme, qu'il refuse.
- Pag.* 15. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.
- Pag.* 16. Une Vignette, dont le second compartiment représente un Tournois, où l'Electeur ALBERT, Surnommé *l'Achille*, culbutte un Chevalier dans la Lice.
- Pag.* 22. Un Cul-de-Lampe qui représente plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.
- Pag.* 23. Une Vignette, qui représente dans le troisieme compartiment l'Electeur JEAN le *Cicéron*, entretenant les Rois de Boheme, de Pologne, & de Hongrie, qui se disputoient la Silésie, & termine leurs Différends.
- Pag.* 24. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.
- Pag.* 25. Une Vignette, qui représente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM I. Surnommé *Nestor*, qui est couronné à l'âge de seize ans.
- Pag.* 26. Une Vignette, qui représente dans le second compartiment l'Electeur JOACHIM II. qui reçoit la Communion à la maniere des Luthériens.
- Pag.* 35. Un Cul-de-Lampe qui représente plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, &c.
- Pag.* 36. Une Vignette, qui représente dans le troisieme compartiment l'Electeur JEAN GEORGE, partageant à ses deux Fils les Marckgraviats d'Anspach & de Bareyth, désignés par deux Ecussons aux Armes de ces Provinces, qu'il présente à chacun d'eux.
- Pag.* 37. Une Vignette qui représente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM FREDERIC, qui établit un Conseil d'Etat, & y préside.
- Pag.* 39. Une Vignette qui représente dans le second compartiment l'Electeur, JEAN-SIGISMOND, recevant l'hommage des Prussiens.
- Pag.* 49. Une Vignette, qui représente dans le second compartiment l'Entrevue de l'Electeur GEORGE GUILLAUME, & de GUSTAVE-ADOLPHE, Roi de Suède, proche de Copenick.
- Pag.* 89. Un Cul-de-Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, &c.
- Pag.* 90. Une Vignette, qui représente l'Electeur FREDERIC GUILLAUME le *Grand*, se transportant, avec toute son Armée, sur des Traîneaux, par dessus les Glaces unies d'un Golfe, à l'Expédition glorieuse de Tilsé, dans la Lithuanie Prussienne.
- Pag.* 180. Un Cul-de-Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.

DANS LA SECONDE PARTIE.

Pag. 180. Voyez la Vignette du Titre de la premiere partie.

Pag. 181. Une Vignette, représentant la Cérémonie du Couronnement de l'Electeur FREDERIC III. comme premier Roi de Prusse, &c.

Pag. 238. Un Cul-de-Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire & autres ornemens, &c.

Pag. 239. Une Vignette, sur la Religion & la Superstition, représentant L'AMOUR DIVIN, ou, si on l'aime mieux, la pure & vraie RELIGION, qui tend ses Bras, élève ses Yeux, & porte les Desirs de son Cœur, au dessus du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, vains Objets & criminels Symboles de l'ancien Culte du Paganisme Oriental, Grec, Romain, &c; & qui foulant aux Pieds les Instrumens des Cultes du Judaïsme, du Papisme, du Mahométisme, & du Paganisme moderne universel, adresse ses Vœux & offre respectueusement ses Hommages, directement à DIEU seul, nullement représenté, mais simplement indiqué, tant par quelques foibles Raïsons de sa Gloire ineffable & immortelle, que par ce bel & excellent Mot si connu de l'Ecriture, SOLI DEO HONOR ET GLORIA, qui seul remplit, non seulement le But de cette Peinture, mais même l'Esprit de toute la Religion. Cette Vignette a été inventée par P. M. & dessinée par feu Bernard Picard.

Pag. 272. Un Cul-de-Lampe, qui représente d'un côté le FAUX ZÈLE armé des Symboles d'une aveugle Persecution, inspirant la Crainte & la Terreur, & d'un autre côté la TOLERANCE donnant des marques d'Affabilité, de Maganimité, & inspirant l'Amour, l'Admiration & le Respect; & au-dessus de leur Tête la Justice vengeresse & benigne qui donne des Effets de la Bonté, & de la vengeance céleste.

Pag. 273. Une Vignette sur les Mœurs, Coutumes & Usages des Peuples, dont le premier compartiment représente la simplicité du bon vieux tems, tant dans la Médiocrité des vêtemens des Habitans, que dans la Petitesse de leurs Cabannes, leurs soïns & leurs travaux pour la culture des Terres, la Récolte de leurs Productions, la conduite de leurs Troupeaux: tous objets propres à renouveler le souvenir du Regne de Saturne, le plus ancien des Dieux, dont on voit dans les nues la figure. L'on voit dans le second compartiment de cette Vignette, une Sale Académique ornée de Livres,

vres, de Globes & des autres principaux Instrumens des Arts & des Sciences; & dans l'Enfoncement le fameux *Leibnitz* présentant à la Reine Charlotte Sophie les Prémices & Productions de l'*Académie de Berlin* & lui en demandant la protection. Le Crocodile suspendit designe l'*Histoire Naturelle*; & dans l'enfoncement un superbe Bâtiment représentant l'*Architecture*, & les parties qui y sont relatives, comme la Sculpture, la Peinture, &c.

*Pag.* 326. Un Cul-de-Lampe, représentant les Attributs ou les effets des Arts & des Métiers, ceux de la Navigation & du Commerce, & autres ornemens.

*Pag.* 327. Une Vignette, représentant FREDERIC GUILLAUME II. Roi de Prusse touché du Désir de rendre ses Peuples plus heureux, qui réforme le Gouvernement de ses Etats, & distribue aux principaux de ses Ministres les Loix & les Réglemens selon lesquels ils doivent se conduire dans l'Administration de la Police, de la Justice, de la Milice, de la Religion, en un mot de toutes les Parties d'un bon & sage Gouvernement.

*Pag.* 337. Un Cul-de-Lampe, qui représente le même Prince recevant des mains de ses Sujets les Requêtes & Placets qu'ils lui présentent, & ordonnant à ses Ministres & aux Juges subalternes de les gouverner avec modération selon ses Ordonnances, dont on en voit une, signée FREDERIC GUILLAUME, & accompagnée de son sceau représentant Sa Personne, & autres ornemens.

*Pag.* 338. Une Vignette, représentant FREDERIC III. qui assis au milieu de sa Bibliothèque, & entouré de divers Livres de Jurisprudence d'où il a tiré son Code *Frederic* qu'il tient de la main droite, montre de la gauche, à diverses Personnes qui se présentent à son Audience, les Statues de la Justice & de la Prudence selon les Regles & les Maximes desquelles il se propose de les gouverner.

*Pag.* 385. Un Cul-de-Lampe, représentant des Officiers prêts à se battre en pleine Campagne, qui en sont empêchés par des Magistrats, dont les uns leur montrent les Ordonnances de FREDERIC III. contre les Duels, & les autres le Buste de ce Prince élevé sur une Colonne & comme veillant à la sûreté publique & dans un Tableau l'idée d'un Congrès, & autres ornemens.



# EXPLICATION.

*Plus particuliere des deux principaux Culs-de-Lampe Historiques, répandus dans ces Mémoires.*

## PREMIER CUL-DE-LAMPE.

**D**Ans un Fronton d'Architecture, on voit en bas Relief deux Mains qui se joignent, pour désigner le Mariage de Barbe Fille de l'Electeur Albert avec Henri Duc de Glogaw. Au dessus s'éleve l'Aigle de Brandebourg; accompagné, d'un côté, d'un Génie sonnant de la Trompette, & tenant le Caducée de Mercure & une Patente scellée, pour signifier la maniere dont Tout se vendoit alors dans le Pais; &, de l'autre, d'un semblable Génie, tenant de la Main droite le Foudre de Jupiter, & de la gauche une Trompette qu'il embouche. Au dessous, sont placés toutes sortes d'Instrumens de Mathématiques, de Géographie, d'Architecture Militaire, &c. Tous Symboles d'Amour pour les Sciences & les Beaux-Arts.

## SECOND CUL-DE-LAMPE.

Sur un Gradin d'Architecture, le Génie de la Maison de Brandebourg présente des deux Mains la Croix de l'Ordre Teutonique attachée au Cordon de cet Ordre. A ses Côtés se voient divers Instrumens des Sciences & des Beaux-Arts, relatifs aux Leçons & aux Exercices qui se donnoient & pratiquoient, tant dans le *College de Joachim-Sthall*, que dans l'*Académie de Leibnitz*. Derriere lui, paroissent des Drapeaux & des Etendards se rapportant à la Révolution arrivée à la Ville de Magdebourg. Du bas s'élevent, par Forme de sautoir, deux fortes Branches d'Olivier, pour marquer la Paix continuelle qui a constamment duré pendant tout l'heureux Regne de l'Electeur JEAN-GEORGE.

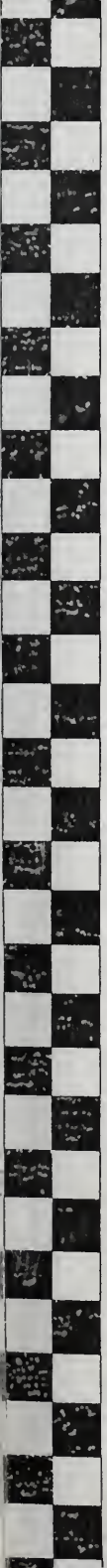
**NB.** On pourra avoir comme par voye de souscription ces deux Volumes, in 4°. pendant tout le cours de l'année 1751. à 15 florins de Hollande. Mais après ce tems-là expiré, on se réserve la liberté d'augmenter cette Edition de prix, parce qu'elle est à trop grand marché, vu le petit nombre d'exemplaires qui en a été tiré, & vu sa Beauté.

# T A B L E

D E S

MEMOIRES DE BRANDEBOURG.

I.	D	ISCOURS PRELIMINAIRE.	
II.	MEMOIRES	pour servir à l'HISTOIRE DE BRANDEBOURG.	Pag. I
III.	FREDERIC I.		II
IV.	FREDERIC II.	Surnommé DENT DE FER.	13
V.	ALBERT.	Surnommé L'ACHILLE.	18
VI.	JEAN LE CICERON.		21
VII.	JOACHIM I.	Surnommé NESTOR.	25
VIII.	JOACHIM II.		26
IX.	JEAN GEORGE.		36
X.	JOACHIM FREDERIC.		37
XI.	JEAN SIGISMOND.		39
XII.	GEORGE GUILLAUME.		50
XIII.	FREDERIC GUILLAUME,	LE GRAND ELECTEUR.	94
XIV.	FREDERIC III.	Premier ROI DE PRUSSE.	191
XV.	DE LA SUPERSTITION	ET DE LA RELIGION.	252
XVI.	DES MOEURS ET DES COUTUMES.		285
XVII.	DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE.		343
XVIII.	DISSERTATIONS SUR LES RAISONS D'ETABLIR ET D'ABROGER LES LOIX.		354
			ME.



ING  
FOLI  
OR  
HE



J.V. Schley direx.



CARTE GENERALE DES VILLES ET DES ENDOITS LES PLUS REMARQUABLES DES QUATRE MARCHES ELECTORALES DE BRANDENBOURG DE LA POMMERANIE CITERIEURE ET ULTERIEURE DES ILES USEDOM ET WOLLIN DE LA PRIGNITZ DU COMTE DE RUPPIN DU DUCHÉ DE MAGDEBOURG D'UNE PARTIE DE HALBERSTADT DE LA POMMERANIE SUEDOISE ET ILE DE RUGEN DU DUCHÉ DE MECKLENBOURG ET D'UNE PARTIE DE LA SAXE ET ANHALT.

2. Plan de la carte.

M E R B A L T I Q U E



Frontière de Lauenbourg

PARTIE  
HALBERSTADT  
DU DUCHÉ  
DE  
HALBERSTADT

Partie  
de la Saxe









# MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

## BRANDEBOURG.



A MAISON de Brandebourg ;  
ou plutôt celle de Hohenzol-  
lern, est si ancienne, que son  
Origine se perd dans les téné-  
bres de l'Antiquité. On pourroit rapporter des  
fables ou des conjectures sur son extraction ;  
mais les fables ne doivent pas être présentées  
au Public judicieux & éclairé de ce siècle.  
Peu importe que des Généalogistes fassent des-  
cendre cette Maison, des Colonnes : & que ;  
par une bévue grossière, ils confondent le

A

Scep:

Sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette Maison Italienne porte dans son écusson : peu importe enfin que l'on fasse descendre les Comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige; les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un Généalogiste, ou l'occupation des Savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes; il faut des faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches aussi frivoles que peu intéressantes.

TASSILLON est le premier Comte de Hohenzollern connu dans l'Histoire; il vécut à peu près l'année 800. Ses Descendans ont été Danco, Rodolphe I., Othon, Wolfgang, Frédéric I., Frédéric II., Frédéric III., Burchard; Frédéric IV., Rodolphe II., dont les  
vies



vies obscures ne sont pas connues. Conrad; qui vivoit vers l'année 1200., est le premier Burggrave de Nurenberg dont l'Histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I. en 1216., Conrad II. en 1260., Frédéric II. en 1270. On trouve que Frédéric III. hérita de son Beau-frere le Duc de Méran, les Seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I. lui succéda en 1298., & à celui-ci Frédéric IV. en 1332.

Ce Burggrave rendit des services importants aux Empereurs Albert, Henri VII. & Louïs de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le Burggrave le battit, le fit prisonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoissance lui fit présent de tous les Prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. Frédéric IV. les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs Terres; & c'est l'origine des Vassaux que les Marckgraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les Successeurs de Frédéric IV. furent Conrad IV. en 1334., Jean II. en 1357., Albert VI. dit le Beauen 1361., & le Neveu

d'Albert, Frédéric V., que l'Empereur Charles IV. déclara Prince de l'Empire en 1363. à la Diète de Nurenberg, & qu'il nomma même son Lieutenant.

FREDERIC V. partagea en 1402. les terres de son Burggraviat entre ses deux Fils Jean III. & Frédéric VI.; mais Jean III. étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

CE Prince entra en 1408. avec ses troupes sur le territoire de la Ville de Rotweil, qui étoit mise au ban de l'Empire, & rasa plusieurs Châteaux. En 1412. il prit possession du Gouvernement de la Marche, que l'Empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers Electeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la Noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine & séditieuse: le nouveau Gouverneur se ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra une sanglante bataille à ces Rebelles auprès de Zossen: il fut pleinement victorieux, & rasa quelques uns des Forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entièrement dompter

la Famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre Châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la Maison de Hohenzollern ; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau païs, il est bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

Les païs qui composoient alors l'Electorat de Brandebourg étoient la Vieille Marche, la Moienne, la Nouvelle, la Marche Uckeraine, le Prégnitz : mais la Nouvelle Marche étoit engagée à l'Ordre Teutonique ; & l'Uckeraine usurpée par les Ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT signifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIERE.

LES Romains établirent les premiers des Gouverneurs dans les païs qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche & belliqueux de ces Peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés, par les Vandales,

les Hénètes, les Saxons & les Francs; & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguier en 780. Ce ne fut que l'an 927. que l'Empereur Henri l'Oiseleur établit des Marckgraves dans ces païs, pour contenir ces Peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroi, Beaufrere de l'Empereur Henri l'Oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier Marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg furent établis par l'Empereur Othon I. & ce ne fut que vingt-huit ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

ON compte neuf Races différentes de Marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Pløtzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie, & enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un Roi Vandale, nommé Mistevoius, ravagea tota-



fement les Marches, & en chassa les Gouverneurs. L'Empereur Henri II. reconquit ce païs de nouveau; les Barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000. des siens. Les Marckgraves, pour être rétablis, n'en posséderent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres Peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'Ours, le premier de la Race Anhaltine, qui étoit la cinquieme de celles des Marckgraves. Les Empereurs Conrad III. & Frédéric Barberouffé l'éleverent, le premier au Marckgraviat, & le second à la dignité Electorale environ l'an 1100: Primislas, Prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par son testament en 1144. la Moienne Marche. Cet Electeur possédoit alors la Vieille & la Moienne Marche, la Haute-Saxe, le païs d'Anhalt, & une partie de la Lusace. Il y a un vuide dans les Archives, & dans l'Histoire une obscurité impénétrable sur les Princes de la Race

Anhaltine. On fait que cette Ligne s'éteignit en 1332. par la mort de Woldemar II. L'Empereur Louis de Baviere, qui regnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à son Fils Louis, qui fut le premier de la fixieme Race. Cet Electeur eut trois guerres à soutenir; l'une, avec les Ducs de Poméranie, qui envahissoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le Comté de Sternberg; & la troisieme, contre un imposteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, Frere du dernier Electeur de la Maison Anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques Villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le Fils d'un meunier de Bélitz.

LOUIS le Romain (\*) succéda à son Frere, & comme il mourut de même sans enfans, son troisieme Frere Othon lui succéda. Ce Prince étoit si pusillanime, qu'après la mort de son frere, il vendit en 1373. l'Electorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'Empereur

(\*) Ce surnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.

reur Charles IV. de la Maison de Luxembourg, qui ne lui paia pas même cette somme modique. Charles IV. donna la Marche à son Fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Bohême, dont il étoit Roi.

APRÈS la mort de Wenceslas, Sigismond de la même Maison reçut l'Électorat. La Nouvelle Marche, que l'Ordre Teutonique avoit conquise sur l'Électeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet Ordre: Sigismond aiant besoin d'argent, vendit cette Province aux Chevaliers en 1402. Joffe succéda à Sigismond: on prétend qu'il empoisonna son Frere Procope. Comme Joffe aspirait à l'Empire, il vendit l'Électorat pour quatre cens mille florins à Guillaume Duc de Misnie. Ce Duc ne posséda l'Électorat que pendant une année, après laquelle l'Empereur Sigismond le racheta.

CETTE coutume singulière de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit si fort à la mode dans ce siècle là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le misé-


ble état dans lequel étoient ces Provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'Empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'Electorat, y établit un Gouverneur: son choix tomba sur Frédéric VI. du nom, Burggrave de Nurenberg, Frere de Jean III. de la Maison de Hohenzollern: & c'est l'Histoire de ce Prince que nous allons écrire.







# FRÉDÉRIC I.

 E fut l'année 1415. que l'Empereur conféra la dignité Electorale & la charge d'Archichambellan du St. Empire Romain , à Frédéric VI. de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg , & qu'il lui fit la donation en propre du pais de Brandebourg. Ce Prince , que nous appellerons désormais Frédéric I. en reçut l'investiture des mains de son bienfaicteur , à la Diète de Constance l'an 1417. Il jouissoit alors de la Vieille & de la Moienne Marche. Les Ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckeraine : l'Electeur leur fit la guerre , les battit à Angermund , & réunit à la Marche une Province , qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

LA Nouvelle Marche étoit encore engagée à l'Ordre Teutonique , comme on l'a dit plus haut : mais l'Electeur , qui étendoit les vues de son aggrandissement , s'empara de la Saxe , dont l'Electorat étoit vacant par


la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine. L'Empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au Duc de Misnie; & Frédéric I. se désista volontairement de sa conquête.

L'ELECTEUR fit le partage de ses Etats par son testament. Son Fils aîné, surnommé l'Alchymiste, fut privé de ses droits par son Pere, qui le laissa avec le Voigtland & son creuset. Son second Fils Frédéric eut l'Electorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les Duchés de Franconie: & Frédéric, surnommé le Gros, eut la Vieille Marche; mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette Province à l'Electorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un Pere fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des Maisons. Nous verrons cependant, dans cette Histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I mourut en 1440.



# F R É D É R I C II.

SURNOMME' DENT DE FER.

 R E D E R I C II. fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la Couronne de Boheme, que le Pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; & la Couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir Frere du dernier Roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des Peuples; & les Etats de la Basse-Luface se donnerent à lui par inclination. La Luface étoit un fief de la Boheme. George Podiébrad, qui en étoit Roi, ne voulut point que cette Province passât sous la domination de Frédéric II: il porta la guerre en Luface & dans la Marche. Ces deux Princes firent un traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessékaw, furent cédés en

propriété à l'Electeur, par la Couronne de Boheme. L'Electeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, favoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (\*) la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier Duc de Stettin, vint à mourir, & l'Electeur entra en guerre avec le Duc de Wolgast: En voici la raison: Louis de Baviere, Electeur de Brandebourg, avoit fait un Traité en 1338. avec les Ducs de Poméranie; qui portoit, que si leur Ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'Electorat. Ce Traité avoit été confirmé par l'Empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464., suivant lequel le Duc de Wolgast resta à la vérité en possession du Duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'Electeur, & la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Frédéric II. réunit en 1469., comme un fief vacant, le Comté de Wernigerode à la

Mar-

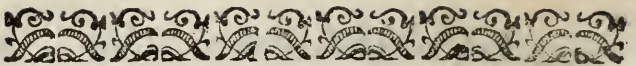
(\*) En 1445. pour 100000. florins d'or.



Marche , & prit les titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock , sur lesquels il avoit droit de réversion.

LE même esprit de desintéressement , qui lui avoit fait refuser deux Couronnes , lui fit abdiquer l'Electorat l'an 1469. en faveur de son Frere Albert surnommé l'Achille ; car il n'avoit point d'enfans. Ce Prince , qui avoit professé le desintéressement & la modération pendant toute sa vie , ne s'écartant point de ces principes , ne se réserva qu'une modique pension de 6000. florins , avec laquelle il vécut en Philosophe , jusqu'à l'année 1471 , qu'il mourut accablé d'infirmités.





# A L B E R T

## SURNOMME L'ACHILLE.

**A**LBERT fut surnommé ACHILLE & ULYSSE, à cause de sa prudence & de sa valeur; il avoit 57. ans, lorsque son Frere lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que Burggrave de Nurenberg. Comme Marckgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louis le Barbu Duc de Baviere, & le fit même prisonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui disputoient les droits du Burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette Ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit

jus-

jusqu'à ce que ses troupes ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'Empire, par la confiance que l'Empereur Frédéric III. lui témoignoit. Il conduisit les Armées Impériales, contre Louis le Riche Duc de Baviere, & contre Charles le Hardi Duc de Bourgogne, qui avoit mis le siège devant (\*) Nuis; & Albert disposa ce Prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulyffe; & il mérita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce tems là. Il gagna le pris dans dix-sept Tournois, & ne fut jamais desarçonné.

L'USAGE de ces combats semble être originiairement François. Peut-être que les Maures, qui inonderent l'Espagne, l'établirent dans ce païs avec leur galanterie Romanesque. On trouve dans l'Histoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an

1060.,

(\*) La Ville de Nuis est dans l'Electorat de Cologne.

1060., étoit le rénovateur de ces Tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844., en avoit déjà tenu à Strasbourg, lorsque son Frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114., & Richard Roi de la Grande-Bretagne l'établit dans son Roïaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue Empereur Grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrerent en 1226. Il y périffoit souvent du monde lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un Tournoi à Châlons en 1274., au sujet d'une entrevue entre la Cour du Roi d'Angleterre Edouard & celle du Duc de Bourgogne, où beaucoup de Chevaliers Bourguignons & Anglois demeurèrent sur la place. Les Tournois passerent en Allemagne dès l'an 1136. Les Chevaliers s'envoyoient des Lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés Chevaliers de faire de ces défis. Leurs Lettres portoient



ALBERT SURNOMME' L'ACHILLE. 19

à peu près, qu'un tel Prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre de Chevaliers, l'espece d'armes, & le lieu où le Tournoi devoit se tenir; & enjoignoient aux Chevaliers vaincus de donner aux Chevaliers vainqueurs un brasselet d'or, & un brasselet d'argent à leurs Ecuyers. Les Papes s'éleverent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugene III. au Concile de Latran en 1313. fulminerent des Anathêmes, & prononcèrent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avoit alors pour les Papes, ils ne pûrent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire & une fausse galanterie donnoient cours, & que la grossiereté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations, proportionné à la barbarie des siècles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'Histoire fait mention du Tournoi de Charles VI.

Roi

Roi de France, qui se tint à Cambrai en 1315., de celui de François I. qui se tint entre Andres & Guines en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une blessure à l'œil, par un éclat de la lance du Comte de Montgommeri, dont ce Roi mourut onze jours après.

ON voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-sept Tournois; & qu'on faisoit dans ces siècles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisoit du tems d'Homere. Notre siècle plus éclairé accorde, plutôt qu'aux vertus guerrières, son estime aux talens de l'esprit, & à ces vertus qui élevant l'homme presque au dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, & le rendent bien-faisant, généreux & secourable.

ALBERT l'Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'Electorat, par l'abdication de son Frere en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473. avec les Maisons de Saxe & de Hesse,

## ALBERT SURNOMME' L'ACHILLE. 21

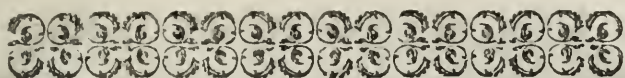
Hesse, qui régloit entre eux la succession de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vint à s'éteindre. La même année, il ordonna de sa propre succession entre ses Fils; l'Electorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le second de ses Fils eut Bareyth; & le cadet, Anspach. Albert abdiqua enfin l'Electorat en 1476. en faveur de Jean le Cicéron. Sa Fille Barbe, qui épousa Henri Duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier Duché à la Maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le Duc Henri vint à mourir sans enfans, l'Electeur seroit en droit de lever annuellement 50000 ducats sur le Duché de Crossen. Le cas vint à écheoir: Jean le Cicéron se mit en possession de la Ville de Crossen, & maintint cette acquisition. Le troisième Fils d'Albert l'Achille, Frédéric le vieux, Marckgrave d'Anspach, fut le Grand-Pere de ce George Frédéric qui reçut le Duché de Jägerndorff du Roi de Bohême. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce Duc George d'Anspach & de Jägerndorff, fit un

contrat

contrant avec les Ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux Ducs ne laisserent point de lignée, & George recueillit la succession de ces Duchés. Depuis, Ferdinand Frere de Charles V. & héritier du Royaume de Boheme, dépouilla le Marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor; & lui promit, pour dédommagement, une somme de 130000. florins, qui ne fut jamais payée.







# J E A N

## L E C I C É R O N .

**N** lui donna le surnom de **CICÉRON**, à cause de son éloquence naturelle. Il reconcilia trois Rois, qui se disputoient la Silésie; savoir, Ladislas de Bohême, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron & l'Electeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de 6000. Chevaux, & se déclarèrent ennemis de celui des Rois, qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les Annales, moyenna l'accord de ces Princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les Rois de Bohême & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000. Chevaux paroissent le plus fort argument. Un  
Prin-

Prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, est toujours un grand Dialecticien; c'est un Hercule, qui persuade à coups de massue.

JEAN le Cicéron eut une guerre à soutenir contre le Duc de Sagan, qui formoit des prétentions sur le Duché de Crossen: l'Electeur le battit près de cette Ville, & le fit même prisonnier. On peut juger des mœurs de ce tems, par Jean Duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un Frere, avec lequel il s'étoit brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils, dont JOACHIM lui succéda à l'Electorat; & le second, nommé Albert, devint Electeur de Maience & Archevêque de Magdebourg.





# JOACHIM I.

SURNOMMÉ NESTOR.

**I**L reçut le surnom de NESTOR, comme Louis XIII. celui de JUSTE; c'est-à-dire, sans que l'on en pénétre la raison. Joachim n'avoit que seize ans, lorsqu'il devint Electeur. Le Comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw, l'Electeur réunit ce Fief à la Marche. Il mourut en 1532. laissant deux Fils, savoir, JOACHIM qui lui succéda, & le Marckgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle-Marche, Crossen, Sternberg & Storkaw.



B

JOA-



## JOACHIM II.

**I**L paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II., de l'abus de donner des surnoms aux Princes. Celui de son Pere avoit si mal réussi, qu'il étoit devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des Courtisans, qui avoit épuisé les comparaisons de l'Antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des Princes n'y perdit rien.

JOACHIM II. hérita l'Electorat de son Pere, comme nous venons de le dire. Il embrassa la Doctrine de Luther en 1539. On ne fait pas les circonstances qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'est que ses Courtisans & l'Evêque de Brandebourg suivirent son exemple.

UNE nouvelle Religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui divise l'Europe, change



change l'ordre des poffeffions, & donne lieu à de nouvelles combinaifons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à fes progrès; & furtout que nous examinions, par quelle vertu elle produifoit les converfions foudaines des plus grands Etats.

DE s l'année 1400. Jean Hus commença à prêcher fa nouvelle Doctrine en Boheme : c'étoient proprement les fentimens des Vau-  
dois & de Wiclef, auxquels il adhéroit. Hus fut brûlé au Concile de Conftance (\*). Son prétendu Martyre augmenta le zèle de fes Difciples. Les Bohemiens, qui étoient trop groffiers pour entrer dans les difputes fophiftiques des Théologiens, n'embrafferent cette nouvelle Secte, que par un efprit d'indépendance & de mutinerie, qui eft affez le caractère de cette Nation. Ces nouveaux convertis fecouerent le joug du Pape; & fe fervirent des libertés de leurs confciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur Chef, ce parti fut redouta-

(\*) L'An 1415. fous le Pape Jean XXIII.

doutable. Ziska remporta quelques victoires sur les troupes de Wenceslas & d'Ottocare Rois de Boheme : mais , après sa mort , les Hussites furent en partie chassés de ce Royaume ; & l'on ne voit point que la Doctrine de Jean Hus se soit étendue hors de la Boheme.

L'IGNORANCE étoit parvenue à son comble dans les XIV. & XV. siècles. Les Ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être Pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuse des Moines , faisoient que l'Europe ne pouffoit qu'un cri , pour demander la réforme de tant d'abus. Les Papes abusoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faisoit dans la Chrétienté un négoce d'Indulgences , pour amasser les sommes dont il avoit besoin , pour bâtir la Basilique de St. Pierre à Rome. On prétend , que ce Pape fit présent à sa Sœur Cibo , du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé : ces étranges Fermiers , voulant s'enrichir , choisirent

rent des Moines & des Quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes ; & les Commis de ces Indulgences en dissipèrent une partie par des désordres scandaleux. Un Inquisiteur nommé Tetzcl , & des Dominicains , furent ceux , qui s'acquittant si mal de cette commission , donnerent lieu à la Réforme. Le Vicaire - Général des Augustins , nommé Staupitz , dont l'Ordre avoit été en possession de ce négoce , ordonna à un de ses Moines , nommé Luther , de prêcher contre les Indulgences. Dès l'an 1516. Luther avoit déjà combattu les Scholastiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propositions douteuses ; puis il les soutint , en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du Pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte ; il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc , & épousa Catherine de Bore en 1525. ; encourageant par son exemple les Prêtres & les Moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raison. S'il rendit des Citoïens à la Patrie ,

il lui rendit aussi son patrimoine , en mettant dans son parti beaucoup de Princes , pour qui la dépouille des biens Ecclésiastiques étoit une douce amorce. L'Electeur de Saxe fut le premier , qui embrassa sa nouvelle Secte. Le Palatinat , la Hesse , le pais de Hanovre , le Brandebourg , la Suabe , une partie de l'Autriche , de la Boheme , de la Hongrie , toute la Silesie & le Nord , reçurent cette nouvelle Religion. Les Dogmes en font si connus , que je me crois dispensé de les rapporter.

PEU de tems après , Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Wolde-mar , qui étoit Luthérien , avoit inspiré ses sentimens à Calvin , avec lequel il fit connoissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau Dogme , Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de Profélites. Ce Convertisseur , qui croyoit connoître le génie de sa Nation , s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens ; & il composa , dit-on , un Vaudeville ,  
le ,



le, dont le refrain étoit : O MOINES ! O MOINES ! IL FAUT VOUS MARIER (\*) : ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bale, où il fit imprimer ses Institutions. Il convertit ensuite la Duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536. il acheva de ranger la Ville de Geneve à ses sentimens ; & il y fit brûler Michel Servet, qui étoit son ennemi : de Persécuté il devint Persécuteur. La Religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce Royaume.

HENRI VIII. Roi d'Angleterre, auquel le Pape Léon X. avoit donné le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henri VIII. devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant persuader le Pape à rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII. qui succéda à Léon X. l'excommunia imprudemment : & dès

(\*) Voyez le Dictionnaire de Moréri, Article CALVIN.

dès l'année 1533. il secoua le joug du Pape, il se fit Pape à Londres, & fraya lui-même le chemin à la nouvelle Religion qui s'établit après lui en Angleterre.

SI donc on veut réduire les causes des progrès de la Réforme, à des principes simples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther, ou Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des Chefs de Sectes, comme des Ambassadeurs: souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions, qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siècles de l'ignorance étoient le regne des Fanatiques & des Réformateurs. Il semble que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes & de controverses. On laisse argumenter les Théologiens & les Métaphysiciens, sur les bancs de l'Ecole; & depuis que dans les païs Protestans les Ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes n'ont plus rien à gagner.

L'E.

L'ELECTEUR Joachim II. acquit, par la communion sous les deux especes, les Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébus, qu'il incorpora à la Marche.

IL n'entra point dans l'Union, que les Princes Protestans firent à Smalcalde en 1535. ; & il maintint la tranquillité dans l'Electorat, tandis que la guerre désoloit la Saxe & les païs voisins. La guerre de Religion commença en 1546., & finit par la paix de Passaw & d'Augsbourg.

L'EMPEREUR Charles Quint s'étoit mis à la tête des Catholiques. L'illustre & malheureux Jean Frédéric Electeur de Saxe, & Philippe le Magnanime Landgrave de Hesse, étoient les Chefs des Protestans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le Cardinal Granvelle se servirent d'un stratagême indigne, pour tromper le Landgrave de Hesse. Charles Quint se crut autorisé par la phrase équivoque d'un sauf-conduit, à mettre le Landgrave dans la prison où il passa une grande partie de sa vie. L'Electeur Joachim, qui avoit été le garant de ce sauf-conduit, fut ou-

tré de ce manque de foi : il tira son épée dans sa colere contre le (\*) Duc d'Albe, mais on les sépara. Jean Frédéric de Saxe fut déposé: l'Empereur donna cet Electorat au Prince Maurice, qui étoit de la Ligne Albertine. Cependant Joachim ne se conforma point à l'INTERIM, que l'Empereur avoit fait publier.

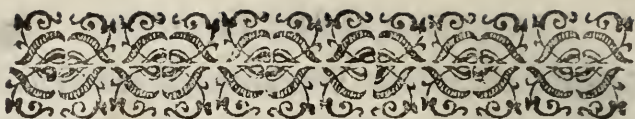
Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le siège devant Magdebourg : cette Ville se rendit, après s'être défendue quatorze mois : la Capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'Empereur eut peine à la confirmer. L'Archevêque de Magdebourg étant décédé, les Chanoines élurent à sa place Frédéric Evêque de Havelberg, second Fils de l'Electeur Joachim ; & après la mort de celui-là, l'Electeur eut assez de crédit, pour y faire succéder le troisieme de ses Fils nommé Sigismond, qui étoit Protestant. Ce fut cet Electeur, qui fit bâtir la Forteresse de Spandaw en 1555. L'Ingénieur, qui la construisit,

(\*) Ambassadeur de l'Empereur à Berlin.



fruisit, s'appelloit Giroméla: il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses. Mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier? Le Marckgrave Jean Frere de l'Electeur fit en même tems travailler aux ouvrages de Custrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places: l'Empereur Charles Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan: si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des Ingénieurs.

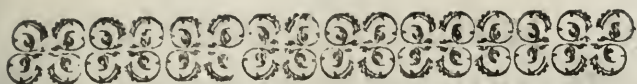
JOACHIM II. obtint en 1569. de son Beau-Frere Sigismond Auguste Roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg Duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers; & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.



# JEAN GEORGE.


**J**EAN George hérita par cette mort l'Electorat, de son Pere Joachim II., & la Nouvelle-Marche, de son Oncle le Marckgrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, & ne tient ici que par le fil del'Histoire Chronologique. Il est à remarquer, qu'une de ses Femmes fut une Princeſſe de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des Marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre: il partagea cette ſucceſſion entre ſes deux Fils cadets; Chriſtian, l'aîné des deux, devint l'Auteur de la nouvelle tige de Bareyth; & Erneſt, de celle d'Anſpach. L'Electeur mourut l'an 1598.





# J O A C H I M

## F R É D É R I C.

 O A C H I M Frédéric avoit cinquante-deux ans, lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son Pere, il jouissoit des Evêchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébus. Lorsqu'il succéda à Jean George, il se démit de l'Archevêché de Magdebourg, en faveur d'un de ses Fils nommé Christian Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du Duc Albert Frédéric. Il recueillit la succession du Duché de Jagerndorff, qu'il céda à un de ses Fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'Evêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là, les successions se réunissoient souvent, & se divisoient de même: la mauvaise Politique de ces Princes rendoit le travail, que la fortune faisoit pour l'aggrandissement de leur Maison, ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier Prince, qui établit un Conseil d'Etat. Il reste à juger, quelle devoit avoir été l'administration du Gouvernement, la Justice & la conduite des Finances, dans ce pais grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

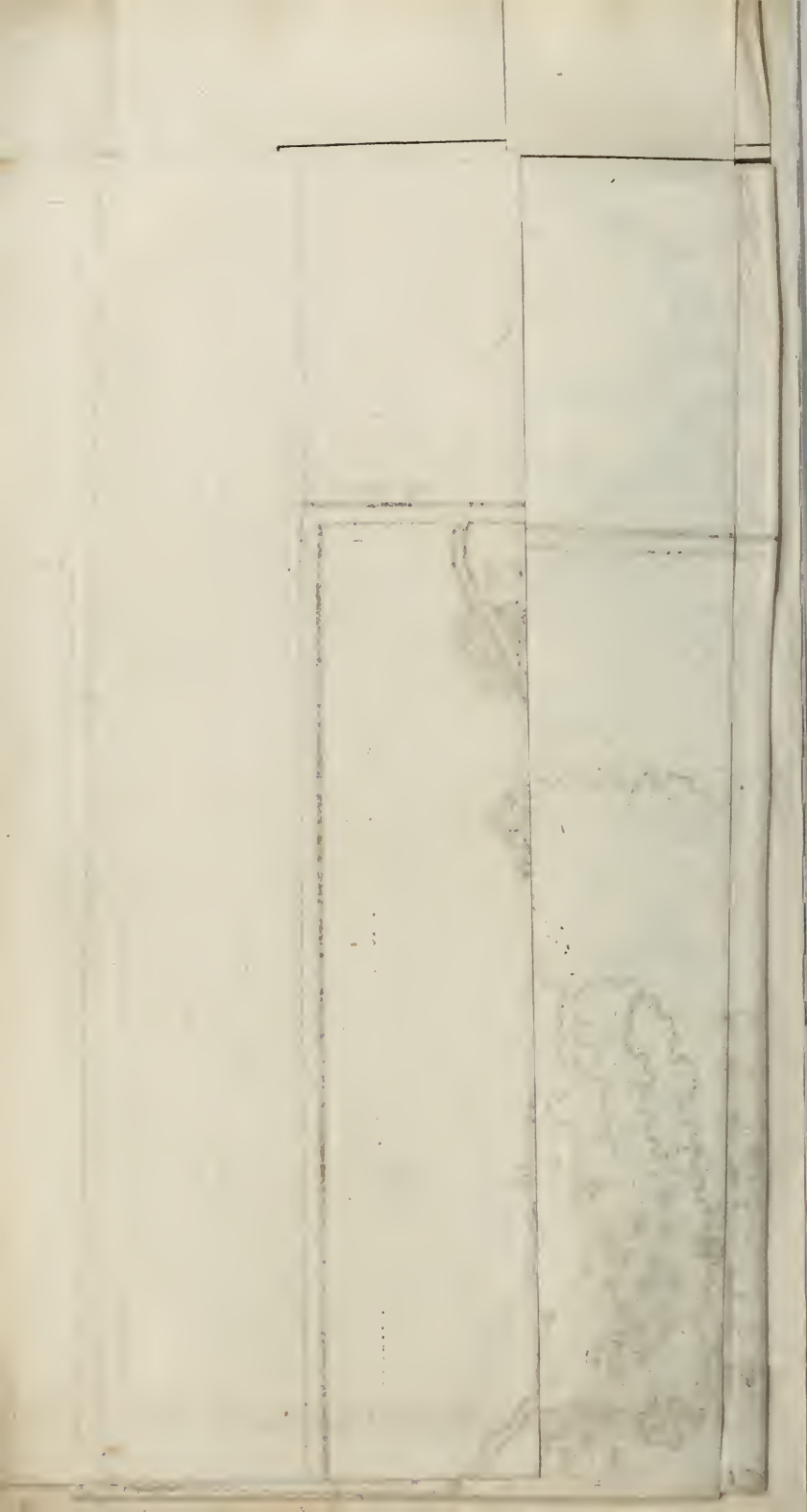
L'ELECTEUR s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse; car ce fut à cette intention, qu'il fonda le College de Joachimsthal. Cent vingt personnes y sont élevées, nourries & instruites, selon l'institution, dans les Belles-Lettres. Le Grand Electeur transféra depuis ce College à Berlin. La pauvreté du pais & le peu d'especes qui rouloient, donnerent lieu aux Loix Somptuaires que l'Electeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de soixante-trois ans.





# CARTE GENERALE DES VILLES ET DES BAILLIAGES DE LA PRUSSE AVEC UNE PARTIE DE LA POLOGNE ET DE LA VISTULE DEPUIS DANTZIG JUSQUES À WARSOVIE

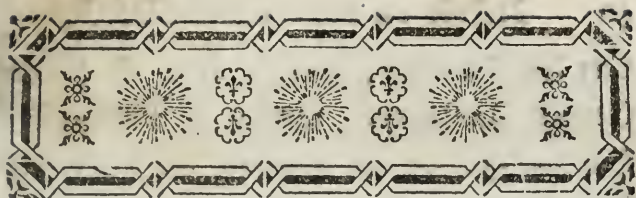












## JEAN SIGISMOND.

**J**EAN Sigismond avoit épousé à  
Konigsberg l'an 1594, ANNE fil-  
le unique d'Albert Duc de Prusse,  
héritière de ce Duché & de la succession de  
Cleves. Cette succession étoit composée des  
païs de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ra-  
vensberg & Ravenstein. Le morceau étoit  
trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de  
tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des Elec-  
teurs de Brandebourg & des Ducs de Neu-  
bourg, il est bon d'expliquer les prétentions  
de la Saxe, pour ne point embrouiller les ma-  
tières.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné  
l'expectative de cette succession, aux Princes  
des deux Lignes de Saxe, à savoir, l'Ernesti-  
ne & l'Albertine, au défaut de tous les héri-  
tiers mâles & femelles des Ducs de Cleves.

Car

Car les Patentes, que le Duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier Electeur de Saxe de la Maison Ernestine, épousa SIBYLLE, Fille de Jean III. Duc de Juliers.

LE Duc Guillaume de Cleves, Fils de Jean de Juliers, épousa la Fille de Ferdinand, Nièce de l'Empereur Charles Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'Empereur avoit de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'Union de Smalcalde, le porterent à confirmer au Duc Jean Guillaume le droit qu'il avoit, de disposer de la succession en faveur de ses Filles au défaut des héritiers mâles. Le Fils de ce Duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette succession retomba à ses Sœurs.

L'AÎNE'E, nommée MARIE ELEONORE, avoit épousé le Duc de Prusse Albert Frédéric.

LA seconde, ANNE, étoit mariée au Prince Palatin de Neubourg.

LA troisieme. MAGDELEINE, étoit Femme du Comte Palatin de Deux Ponts.

LA quatrieme, SIBYLLE, étoit mariée à un Prince d'Autriche Comte de Burgaw.

CES quatre Princesses & leurs Enfans prétendirent à cette succession.

LA Maison de Saxe ajoûtoit au droit de réversion, le mariage de l'Electeur Frédéric avec la Princesse SIBYLLE Tante du défunt.

MARIE Eléonore, Femme d'Albert de Prusse, fonda ses droits sur son contrat de mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que si son Frere venoit à mourir sans enfans, elle & sa Postérité hériteroient des six Duchés, en vertu des Pactes fondamentaux des années 1418. & 1496. par lesquels les Filles aînées ont le droit de succéder. Le Duc de Prusse s'engagea à paier deux cens mille florins d'or aux Sœurs de sa Femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eût été en vie au décès de son Frere, il est fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, sa Fille Anne, Femme de l'Electeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de sa Mere. Cette succession devoit donc

tomber sur son Chef, puisqu'elle représentoit Marie Eléonore; & c'étoit le point de la contestation.

LES prétentions d'Anne Duchesse de Neubourg se fondoient, sur ce que sa Sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, & devenoit, par conséquent l'aînée de ses autres Sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit Nièce du défunt. Il n'y avoit que les Pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore, de contraires à ces raisons.

LES deux Sœurs cadettes du Duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la succession entière; elles ne propofoient que le démembrement.

CE qui rendoit nul de toute nullité le droit de ces trois Sœurs cadettes, c'est qu'elles avoient passé dans leur contrat de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur Sœur aînée.

L'ELECTEUR Jean Sigismond & le Duc Wolffgang Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la succession



sion litigieuse , en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'Empereur Rodolphe , qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre , facilita cet accord. L'Archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer ; mais les Princes Protestans s'y opposerent , & formerent cette célèbre Alliance , qu'on nomma l'UNION , & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union , les Princes Catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg , qu'on nomma la LIGUE. L'Electeur étoit favorisé des Hollandois , qui craignoient le Séquestre Impérial ; & le Duc de Neubourg , par Henri IV. Roi de France : mais lorsque ce Prince se préparoit à le secourir , il fut assassiné par Ravail-lac (\*).

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le Duc de Neubourg ; mais dans une entrevue qu'ils eurent , dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un soufflet

(\*) Voyez les Mémoires de Sully.

flet à ce Prince ; ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger par ce trait singulier, de la politesse & des mœurs de ce tems. En 1611. on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'Electeur de Saxe, au sujet de la même succession, sans que les Princes s'y trouvaient ; car les entrevues étoient devenues dangereuses : mais le Duc de Neubourg protesta contre ce Traité, & il ne fut jamais mis en exécution.

LE Duc Albert de Prusse, époux de Marie Eléonore & Beau-Pere de Jean Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit administré la Prusse, depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation ; & Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III. Roi de Pologne, l'investiture de la Prusse, pour lui & ses Descendans : c'étoit la troisième investiture, qui avoit été donnée à la Maison Electorale.

COMME la Prusse fut réunie à la Maison de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'est pas

pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce païs étoit originairement, de son Gouvernement, & comment il passa au Duc Albert, Beau-Pere de l'Electeur.

LE nom de BORUSSIA dont on a fait Prusse, signifie ; Bo, auprès, RUSSIA, de la riviere de Ruffe ; la Ruffe est une branche du Niémen, qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originairement par des Bohemiens, des Sarmates, des Ruffes & des Venedes. Ces Peuples étoient plongés dans l'Idolatrie la plus grossiere : ils adoroient les Dieux des forêts, des lacs, des rivieres, & même des Serpens & des Elans. Leur dévotion rustique & sauvage ne connoissoit pas la somptuosité des Temples. Leurs principales Idoles, POTRIMPOS, PERCUNOS & PICOLLOS, avoient leur culte établi sous des Chênes, où elles étoient placées à Romowa & à Heiligenbeil. Les Prussiens sacrifioient à leurs Faux-Dieux, jusqu'à leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le Christianisme à ces Peuples vers l'an

l'an 1000, & il reçut la Couronne du Martyre. Selon Crispus, trois Rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens, pour les convertir; mais ces Peuples, devenus aguerris, ravagerent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, Duc de Cujavie, appella à son secours les Chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le Grand-Maître. En 1239. il entra en Prusse; & il établit, à l'aide des Chevaliers Livoniens, (qui étoient une espece de Templiers) les quatre Evêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND & SAHMELAND. La guerre, que l'Ordre fit aux Prussiens, dura cinquante-trois ans. Les Chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les Ducs de Poméranie qui étoient jaloux de leur établissement. Dès-lors les familles des Chevaliers commencèrent à s'établir en Prusse; & c'est d'eux, en grande partie, que descend la Noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

Sous le Grand-Maître Conrad d'Erlichhausen en 1450. les Villes de Dantzick, Thorn

&



& Elbing, lui déclarerent, qu'étant lassés de lui obéir, elles s'étoient données à Casimir, Fils de Jagellon Roi de Pologne. La guerre, que les Chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi: la Prusse citérieure de la Vistule fut annexée à ce Roiaume, & s'appella Prusse Roiale: l'Ordre garda la Prusse ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

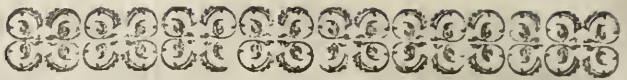
EN 1510. Albert de Brandebourg fut élu Grand-Maître par l'Ordre: c'étoit l'arriere Petits-Fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau Grand-Maître, pour venger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très heureusement pour lui, puisqu'il fut créé Duc de Prusse, par Sigismond I. Roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce Prince & ses Descendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le Duc Albert, Maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix & les  
armes

armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers se conduisirent comme font les plus foibles ; ils se contenterent de protester contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau Duc eut une guerre à soutenir en 1563. contre Eric Duc de Brunswick & Commandeur de Mémel. Eric entra en Prusse, à la tête de douze mille hommes ; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de Soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert se fit Protestant en 1519., & la Prusse imita son exemple. Son fils Frédéric Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture, du Roi Sigismond Auguste, à laquelle eut part l'Envoié de l'Electeur Joachim II. C'est cet Albert Frédéric, qui épousa Marie Eléonore Fille de Jean Guillaume, & Sœur du dernier Duc de Cleves. Jean Sigismond fut le Gendre & le Tuteur de ce Duc de Prusse. La mort de son Beau-Pere le fit entrer entierement dans

la possession de ce Duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614., pour complaire aux Peuples du país de Cleves, qui devoient devenir ses Sujets. L'Empereur Rodolphe II. mourut pendant la régence de l'Electeur. Le College Electoral élut en sa place Matthias Frere du défunt. L'Electeur, sentant les approches de l'âge & se voiant accablé d'infirmités, remit la régence à son Fils GEORGE GUILLAUME, & mourut peu de tems après.





# G E O R G E

G U I L L A U M E.

**G** E O R G E G U I L L A U M E parvint à l'Electorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des Princes de sa Maison. Ses Etats furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette Histoire. Tous les fléaux de l'Univers fondirent à la fois sur ce malheureux Electorat. Il voioit à sa tête un Prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son Ministre un Traître (\*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des Armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tem-  
pête,

(\*) Le Comte de Schwartzenberg, Stadthouder de la Marche.



pête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du Soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

LA même fatalité, qui persécuta cet Electeur, parut s'acharner sur tous ses Parens. George Guillaume avoit épousé la Fille de Frédéric IV. Electeur Palatin. Il étoit, par conséquent, Beau-Frere du malheureux Frédéric V. élu & couronné Roi de Bohême, battu au Weisenberg, dépouillé du Palatinat & mis au ban de l'Empire par l'Empereur Ferdinand II. Le Duc de Jagerndorff Oncle de George Guillaume fut dépossédé de son pais, parce que ce Prince avoit embrassé le parti de Frédéric V.; & l'Empereur donna ses biens confisqués à la Maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'Electeur protesta envain contre cette violence. Enfin son second Oncle, l'Administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'Empire, pour être entré dans la Li-

gue de Lavenbourg, & pour s'être allié avec le Roi de Dannemarck. L'Empereur victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'Empire.

LA guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618., à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui élurent pour leur Roi Frédéric V. Electeur Palatin : mais comme nous nous bornons aux événemens qui regardent directement l'Histoire de la Maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette Histoire.

LA treve, que les Hollandois & les Espagnols avoient conclue en 1609. pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les Duchés de la succession de Cleves, où ces deux Nations avoient des troupes, devinrent le théâtre de la guerre. Les Espagnols forcerent la garnison de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'Electeur : Cleves & Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandois chasserent cependant en 1629. les Espagnols, du pais de Cleves; & reprirent quelques Villes pour l'Electeur.

lecteur. George Guillaume & le Duc de Neubourg disposerent les Espagnols en 1630., à évacuer une partie de ces Provinces : les Hollandois mirent garnison dans les places de l'Electeur, & les Espagnols dans celles du Duc ; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

EN 1635. la guerre recommença dans ces Provinces avec plus de violence qu'auparavant ; & pendant toute la régence de l'Electeur, les Provinces de cette Succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoiérent des postes, surprenoient des Villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable. Les exactions des Officiers & le brigandage des Soldats, faisoient dans ces tems-là la partie principale de l'art militaire.

QUOIQUE l'Empereur affectât une Souveraineté indépendante, les Princes de l'Empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces Princes formoient des Ligues,

qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

LES Electeurs de Brandebourg & de Saxe intercédèrent auprès de l'Empereur, pour leur Collegue l'Electeur Palatin, mis au ban de l'Empire; & ils refuserent de reconnoître l'Electeur Maximilien Duc de Baviere, que Ferdinand II. avoit élevé à cette Dignité, au préjudice de la Maison Palatine & contre les Loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or, un Empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'Empire, ni de dégrader un Electeur, sans le consentement unanime de toute la Diette assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet; & l'Empereur, qui n'étoit occupé que de sa vengeance personnelle, se trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du Corps Germanique, ni des Loix de l'équité.

DE's ce tems, l'Electeur & son Conseil prévirent les approches de la guerre, & la nécessité qui les y entraîneroit, par la complication d'évenemens, qui la rendoit presque inévitable. D'un côté, des droits à soutenir sur la Succession de Cleves: de l'autre,



la guerre de trente ans ; & de plus, les dissensions que la Religion avoit fait naître, & qui occasionnoient des cabales & des ligues puissantes ; des guerres déjà allumées, & d'autres prêtes à embraser son Etat, avertissoient George Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier Ministre, le Comte de Schwartzenberg, proposa par différentes reprises, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire passer au service de l'Empereur : mais on prit de si mauvaises mesures, & l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assemble à peine six mille hommes.

LES progrès de la Réforme, qui divisoit l'Allemagne en deux puissans partis, acheminèrent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

LES Protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur Religion, & à retenir les biens des Ecclésiastiques, qu'ils avoient confisqués, firent une Confédération à Lavenbourg. Christian IV. Roi de Dannemarck, & les Ducs de Lunebourg, de Holstein, de Meck-

lenboutg, & l'Administrateur de Magdebourg Oncle de l'Electeur, y entrerent. L'Empereur en prit ombrage; & jugeant au deffous de lui d'employer les voies de la négociation & de la douceur, pour ramener les esprits à un accommodement, il envoya Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le Cercle de la Basse-Saxe.<sup>1</sup> Tilli se présenta devant Halle; & quoique la Ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même tems des Evêchés d'Halberstadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les Etats de la Basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demanderent à l'Empereur de s'accorder: mais ces propositions n'empêcherent point Tilli ni Wallenstein d'envahir les païs d'Halberstadt & de Magdebourg. Christian Guillaume Administrateur de Magdebourg fut déposé (\*); & contre l'attente de la Cour Impériale, le Chapitre donna sa nomination à un Fils cadet de l'Electeur de Saxe, nommé Auguste.

L'AD-

(\*) L'Empereur avoit dessein de donner ce Bénéfice à son Fils.

L'ADMINISTRATEUR déposé joignit ses troupes à celles que le Roi de Dannemarck avoit fait entrer en Basse-Saxe, pour soutenir la Confédération de Lavenbourg. Christian Guillaume & le Comte de Mansfeld qui commandoit cette Armée, attaquèrent Wallenstein au pont de Dessau, & furent battus: ils se sauverent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillerent. Un autre corps, que le Roi de Dannemarck avoit en Basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des Impériaux obligerent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'Empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

LE Roi de Dannemarck, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux Armées, dont il commandoit l'une & l'Administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, ils n'osèrent pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg & Perleberg.

MANSFELD, qui rassembla de même les débris de son Armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'Electeur. Les Impériaux détacherent contre lui sept mille hommes, auxquels l'Electeur en joignit huit cents sous les ordres du Colonel Kracht: ce corps passa la Warthe, & dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles secours que l'Electeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les Impériaux profitèrent de leurs avantages, & ils mirent garnison dans toute la Poméranie: & comme il y avoit quelque apparence que le Roi de Suède, à l'exemple de celui de Dannemarck, embrasseroit le parti des Princes Protestans d'Allemagne, que les Catholiques alloient opprimer, l'Empereur se servit de ce prétexte pour paroître le défenseur de l'Empire, lors même que son intention secreete étoit de disposer selon sa volonté de ce Duché, dont la succession retomboit à l'Electeur, après la mort du Duc Bogislas qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux Impériaux; Wallenstein y mit le siége;



siége, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes: ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vu la foiblesse des corps dont on se servoit alors; & il est apparent, que les Chroniqueurs de ces tems y ont ajoûté quelque chose, par amour du merveilleux. La Ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage, se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le Roi de Suède Gustave Adolphe, & reçut une garnison Suédoise de neuf mille hommes.

L'EMPEREUR cependant, enflé des succès que ses Généraux avoient eus en Allemagne, & croiant l'occasion favorable pour abattre les Princes Protestans & la nouvelle Religion, publia son fameux Edit de Restitution. Cette Ordonnance enjoignoit aux Princes Protestans, de rendre à l'Eglise les biens dont la Réforme les avoit mis en possession depuis la Transaction de Passaw (\*). Tous y auroient fait des pertes considérables; la Mai-  
son

(\*) En 1552. il y étoit stipulé que touchant les affaires de Religion, on demeureroit tranquille; & que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la Diète de l'Empire en eût décidé.

son de Brandebourg se seroit vue dépouillée des Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébus. Ce fut le signal qui arma de nouveau les Protestans contre les Catholiques.

LES projets ambitieux de Ferdinand II. ne se bornoient pas à rabaisser les Princes de l'Empire: il avoit toujours des vues sur l'Archevêché de Magdebourg: cependant Wallenstein, qui assiégeoit depuis plus de sept mois cette Capitale, fut obligé d'en lever le siège honteusement.

LES troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de considérer pour un moment ceux qui s'éleverent en Pologne.

SIGISMOND, Roi de Pologne, forma des prétentions sur le Roiaume de Suède, que Gustave Adolphe gouvernoit alors. Le Roi de Suède, plus actif, plus grand-homme que son adversaire, le prévint: & pendant que Sigismond se preparoit à lui faire la guerre, Gustave Adolphe passa en Prusse (\*), prit le Fort de Pilow, & fit de grands progres-  
tant.

(\*) En 1625.

tant en Livonie que dans la Prusse Polonoise ; & signa à Dantzic une treve de six ans avec les Polonois , dans laquelle l'Electeur fut compris , & qu'on prolongea jusqu'à vingt-six ans. Il fut question dans ce Traité , de George Guillaume en qualité de Feudataire de la Pologne ; l'année 1626. il avoit pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

LE Roi de Suède avoit dessein d'entrer en Allemagne , afin de profiter des divisions qui la déchiroient , & des troubles qui augmentoient encore par l'Edit de Restitution , que l'Empereur avoit fait publier. Gustave , selon l'usage des Rois , fit paroître un Manifeste , dans lequel il détaillait les griefs qu'il avoit contre l'Empereur. Ses sujets de plainte consistoient , en ce que l'Empereur avoit assisté le Roi de Pologne (\*) d'un puissant secours ; qu'il avoit déposé son Allié , le Duc de Mecklenbourg ; & qu'il avoit usé de violence envers la Ville de Stralsund , avec laquelle Gustave étoit en alliance. L'Empe-

reur

(\*) Dix mille hommes.

reur auroit pu répondre, qu'étant en alliance avec le Roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses engagements; que le Duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la Ligue de Lavenbourg; & qu'enfin il n'étoit point permis à une Ville Anféatique comme Stralsund, de faire d'autres Traités avec les Rois & Princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valent pas mieux que celles que Charles II. d'Angleterre emploia, pour chercher querelle aux Hollandois: les voici en peu de mots. Le Roi se plaignoit, que les Sieurs de Witt avoient dans leur Maison un tableau (\*) scandaleux. Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des Nations les unes contre les autres? causent la ruine des plus florissantes Provinces? & que l'espece humaine répande son sang & prodigue sa vie,

pour

(\*) Ce tableau représentoit une Bataille Navale, que Jean de Witt Général-Amiral avoit gagnée sur les Anglois.



pour contenter l'ambition & le caprice d'un feul homme ?

PENDANT que les Suédois faisoient des préparatifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Wallenstein qui s'étoit établi dans l'Électorat de Brandebourg, en tiroit des sommes exorbitantes. Il étoit bien fingulier, que les Impériaux traitassent, avec cette dureté excessive, un pais ami dont le Prince n'avoit donné aucun sujet de plainte à l'Empereur. La situation déplorable dans laquelle se trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II. sur ce qu'il l'avoit invité de se rendre à la Diète de Ratisbone. Il y dit :  
 „ L'épuisement de la Marche me met hors  
 „ d'état de fournir à mes dépenses ordinaires,  
 „ & à plus forte raison à celle d'un pareil  
 „ voiage. ”

Les Auteurs rapportent que les Régimens de Pappenheim & de Saint Julien, qui avoient leurs quartiers dans la Moienne Marche, en tirèrent trois cens mille écus en seize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus : il est

est à présent à douze. Moïennant quoi, cette somme seroit quatre cens mille écus de notre monnoie. Ces Auteurs assûrent de même, que Wallenstein tira de l'Electorat la somme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-sept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui est assurément exagéré de plus de la moitié. Les Ecrivains de ces tems ne se piquoient point d'exâctitude; ils ramassoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités; & ils ne faisoient pas réflexion, que des personnes ruinées trouvent une espèce de consolation à amplifier leurs malheurs & à grossir leurs pertes.

LES orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'Electorat, se réunirent enfin, & vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave Adolphe entra en Allemagne; il fit une descente dans l'île de Rugen, dont il délogea les Impériaux, à l'aide de sa garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'Empereur signifia aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparassent des vivres & des munitions pour  
ses

ses troupes ; les assûrant , qu'en faveur de ce service , il modifieroit à leur égard son Edit de Restitution.

PENDANT que la Diète de Ratisbonne déplorait en beaux discours les malheurs de l'Allemagne , & qu'elle délibéroit sur les moïens de la délivrer de tant de maux , & sur-tout de l'invasion du Roi de Suède , Gustave Adolphe , qui ne perdoit pas son tems en paroles inutiles , s'empara de toute la Poméranie. Il mit garnison à Stettin , & chassa de ce Duché Torquato Conti qui commandoit les Impériaux. Ce Général , chassé de la Poméranie par les Suédois , se retira par la Nouvelle Marche , & s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe , maître de la Poméranie , fit un Traité avec le Duc Bogislas , dans lequel il fut stipulé , que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'Electeur de Brandebourg après la mort du Duc , ou que la Suède ne fût pas entièrement indemnisée des frais de la guerre , cette Province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave Adolphe.

LES

LES Protestans , encouragés par l'approche du Roi de Suède , tinrent une Assemblée à Leipzig , où ils délibérèrent sur leurs intérêts.

LA Ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui , & avoit accordé à ce Prince le passage sur son pont de l'Elbe : en conséquence de cette alliance , elle chassa les Impériaux du plat país ; mais Tilli revint à la tête de son armée , & mit devant cette Ville ce blocus si fameux dans l'Histoire.

LES Electeurs de Brandebourg & de Saxe , desapprouvant la conduite des Magdebourgeois , résolurent de se tenir constamment attachés à l'Empereur , & d'assembler leur Arriere-ban pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave Adolphe , l'Electeur fit élever à la hâte quelques Ouvrages de terre devant les portes de Berlin ; il fit planter quelques Canons sur les remparts : manquant de troupes , & n'ayant pas eu le tems de rassembler l'Arriere-ban , il obligea les Bourgeois à monter la garde , & à veiller à la sûreté de la Ville.

CEPENDANT Gustave Adolphe traversoit la



la Marche, & couroit au secours du Duc de Mecklenbourg : ce Roi, aussi politique que brave, fit observer à ses troupes une discipline exacte : il avoit dessein d'engager tous les Protestans dans ses intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les Princes du joug que l'Empereur leur imposoit, & surtout pour défendre la liberté de la Religion. La France & la Suède avoient le même intérêt de s'opposer au Despotisme de la Maison d'Autriche : elles s'allierent bientôt ; & leur Traité, entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

LES Impériaux, dont les forces étoient divisées, songerent à se joindre pour tenir tête aux Suédois : Tilli laissa quelques troupes qui continuèrent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de ses forces à Francfort sur l'Oder, où il se joignit avec Torquato Conti : il traversa ensuite l'Electorat pour attaquer les Suédois, qui faisoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du Général Impérial : le Roi de Suède quitta

le

le Mecklenbourg ; il passa l'Oder à Schwedt ; il prit Landsberg en passant , & mit le siège devant Francfort que sept mille Impériaux défendoient ; il prit la Ville , & une nombreuse artillerie qui y étoit gardée : il s'empara encore de Crossen ; & puis il tourna brusquement vers Berlin , pour secourir Magdebourg que Tilli étoit revenu assiéger en personne.

LORSQUE Gustave Adolphe arriva à Cöpenick , il demanda à l'Electeur qu'il lui remît les Fortereffes de Spandaw & de Custrin ; sous prétexte d'assûrer sa retraite , mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ses intérêts. L'Electeur , étonné de cette proposition singulière , ne put se résoudre à rien : les Ministres proposerent une entrevue entre ces deux Princes. George Guillaume alla au devant du Roi , à un quart de mille de Berlin : l'entrevue se fit dans un petit bois : l'Electeur y trouva le Roi , escorté de mille Fantassins & de quatre Canons : Gustave Adolphe réitéra les propositions qu'il avoit déjà faites à George Guillaume : l'Electeur , jetté dans le plus cruel embarras ,

barras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda un demi heure pour consulter ses Ministres : le Monarque Suédois s'entretint, en attendant, avec les Princeffes & les Dames de la Cour. Les Ministres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrain : QUE FAIRE ? ILS ONT DES CANONS. Après avoir longtemps délibéré & rien conclu, on pria le Roi de Suède de se rendre à Berlin : Gustave Adolphe entra dans cette Capitale avec toute son escorte : deux cens Suédois monterent la garde au Château de Berlin ; le reste des troupes fut logé chez les Bourgeois. Le lendemain toute l'Armée Suédoise se campa aux portes de la Ville ; & l'Electeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, consentit à tout ce que vouloit le Roi de Suède. Les troupes Suédoises, qui occuperent les Fortereffes de Custrin & de Spandaw, prêterent serment à l'Electeur ; & le Roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave Adolphe s'avança au-delà de Potsdam ; & les Impériaux, qui tenoient

Bran;

Brandebourg & Rathenau, se replierent à son approche sur l'armée qui faisoit le siège de Magdebourg. L'Electeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittenberg: ce qui empêcha Gustave de secourir la Ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuse Ville, que Wallenstein ni Tilli n'avoient pu prendre par la force, succomba à la fin à la ruse. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des Villes Anseatiques: ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place: les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente: les Bourgeois, qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons: Pappenheim, qui dirigeoit le siège, & qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe du fossé, s'en apperçut & en profita: il fit ses dispositions; & un matin que peu de monde étoit sur le rempart, il donna quatre assauts



à la fois, & se rendit maître des remparts sans grande résistance : en même tems les Croates, qui cotoioient l'Elbe dont le lit étoit bas alors, se longèrent sans trop s'éloigner des bords, & prirent les Ouvrages à revers : & Tilli, maître des Canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloiént les rues ; & le nombre des Impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les Habitans auroient pu faire. Cette Ville, une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins, & fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

TOUT ce que peut inventer la licence effrénée du Soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur ; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les Impériaux dans cette Ville désolée : les Soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & massacroient indifféremment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui se défendoient, & ceux qui

ne

ne leur faisoient point de résistance : les maisons étoient pillées & saccagées ; les rues inondées de sang , & couvertes de morts : on ne voioit que des cadavres encore palpitans , entassés ou étendus tout nus : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit , & les cris furieux de leurs Assassins , se mêloient dans les airs & inspiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des Citoyens : il ne s'en sauva que quatorze cens , qui s'étant enfermés dans le Dôme , obtinrent leur grace de Tilli. Aux massacres succéderent les embrasemens : les flammes s'éleverent de tous les côtés , & dans peu d'heures les maisons des particuliers & les Edifices publics ne formerent qu'un même monceau de cendres : à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze cens Filles se noierent , dit-on , pour conserver leur virginité ; mais ce sont de ces contes fabuleux , qui auroient plutôt réussi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le sort de cette Ville, & déplora la

fin funeste de ses Habitans : la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'Histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

APRÈS la perte de Magdebourg, Gustave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois : il étoit outré de n'avoir pu sauver cette Ville alliée, & il en rejettoit la faute sur les Electeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'Electrice & toutes les Princeffes de sa Cour, au camp du Roi de Suède pour l'appaiser : il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au Roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'Electeur s'en retourna à Berlin, l'Armée Suédoise le salua d'une triple décharge de canons : comme ces pièces étoient chargées à balles & braquées vers la Ville, il y eut beaucoup de maisons & de toits que les boulets endommagerent : les Habitans trouverent cette civilité un peu Gothique & Hérule. Le lendemain, l'Armée Suédoise passa la Sprée & défila par la Ville.

L'ELECTEUR excusa sa conduite auprès

D

de

de Ferdinand II. , en lui représentant, qu'il n'avoit pas été en état de résister à la violence d'un Prince puissant, qui lui avoit prescrit des loix à main armée : l'Empereur répondit séchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'ELECTEUR de Saxe, qui voioit prospérer les armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les Princes Protestans : les Suédois rendirent à l'Electeur Spandaw & Custrin ; ils inonderent ensuite la Basse Saxe, entrèrent dans la Vieille Marche, & prirent le camp de Werben ; poste d'une affiette admirable, & situé au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à son secours : il s'avança vers le camp du Roi de Suède : le génie heureux de ce Prince, qui facilitoit toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'Avant-garde de Tilli, composée de trois Régimens que ce Général avoit trop  
avan-



avanturés; il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en piéces; après quoi, il retourna dans son camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois; mais l'affiette du camp étoit si forte, & les dispositions du Roi si bonnes, qu'il n'osa pas en courir le hazard: il manqua de vivres, & se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, & de contraindre l'Electeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, & fond sur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le Roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de piéces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laissé six mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans

le cours de leurs triomphes ; il fuffit de favoir , que Guftave Adolphe devint l'Arbitre del'Allemagne , & qu'il pénétra jufqu'au Danube ; tandis que Banier , à la tête d'un autre corps Suédois , chaffa les Impériaux des Evêchés de Magdebourg & de Halberftad ; & qu'il établit dans ces païs une Régence au nom de fon Maître. Il ne refta aux Impériaux que la Ville de Magdebourg , où ils avoient une forte garnifon.

PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée , Sigifmond Roi de Pologne mourut , & Uladiflas fut élu à fa place.

LES Suédois , qui ne s'endormoient pas fur leurs lauriers , mirent le fiége devant Magdebourg ; & Pappenheim accourut du Duché de Brunfwig où il étoit , pour la fecourir : Banier leva le fiége à fon approche. En même tems , le Duc de Lunebourg , qui étoit Allié des Suédois , vint joindre Banier avec une belle Armée. Pappenheim , fe trouvant trop foible pour réfifter à tant de forces , évacua la Ville de Magdebourg , & fe retira dans les Cercles de Weftphalie & de Franconie , où

la guerre le suivit. Les Suédois entrèrent à Magdebourg, & ils encouragerent le peu qui restoit de ses anciens Habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'EMPEREUR, que l'infortune de ses armes rendoit plus doux, se servit d'un langage plus insinuant, afin de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raisons pour en user autrement. L'Electeur de Saxe se flattoit, qu'à la faveur de la supériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; & l'Electeur de Brandebourg, craignant également les Impériaux & les Suédois, ne sachant à quoi se déterminer, crut prendre un parti avantageux à ses Etats, en s'attachant à la fortune de Gustave Adolphe, qui paroissoit alors si bien affermie: il envoya même quelques foibles secours aux Saxons, qui poursuivoient en Silésie un corps d'Impériaux, commandé par Balthasar de Maradas.

L'EMPEREUR, irrité du refus de ces Princes, & encore plus de l'irruption qu'ils fai-

soient en Silésie, voulut en marquer son ressentiment; il envoya Wallenstein à la tête d'une forte Armée, pour s'emparer de ces deux Electorats. Pappenheim quitta la Westphalie, & se joignit à Wallenstein. Comme le Roi de Suède se trouvoit alors en Bavière, ces deux Généraux profiterent de son éloignement; ils entrèrent en Saxe, & prirent Leipzig, Naumbourg, Marsebourg, Halle & Gibichenstein.

LE Roi de Suède apprend cette nouvelle, & accourt au secours de la Basse Saxe: il arrive, il gagne la fameuse bataille de Lutzen, & pert la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'ayant plus leur Héros à leur tête; & les Impériaux, quoique défaits, se croioient victorieux, n'ayant plus Gustave Adolphe à combattre.

AINSI finit ce Roi, qui avoit fait trembler l'Empereur; qui avoit rétabli la liberté des Princes d'Allemagne; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des Grands-Hommes. Après sa mort,

les



les Suédois chasserent les Impériaux de la Basse Saxe; & toutes les Villes, dont Wallenstein s'étoit emparé, furent reprises par l'Electeur de Saxe. Oxentjern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; & il conclut, au nom de la Suède, une Alliance à Heilbrun avec les Cercles de Franconie, de Suabe, du Haut & du Bas Rhin.

QUOIQUE l'Electeur ne fût pas de l'Alliance de Heilbrun, il envoya de nouveau quelques secours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxones en Silésie: toutes celles de l'Electeur ne consistoient qu'en trois mille Cavaliers, & en cinq mille Fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein & Galas rentraient en Silésie, il convoqua l'Arriere-ban, ou plutôt il fit un armement général de tous ses Sujets: mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais de forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

WALLENSTEIN s'avança en Silésie avec une Armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'ac-

commodement ; il lui donna des jaloufies fur la Saxe : mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoya des partis qui défolerent la Poméranie & la Marche Electorale : il fomma Berlin de lui porter fes clefs : mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne ; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui : & fans s'opiniâtrer dans fes projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur Armée : l'Electeur, assisté des troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une Armée de vingt mille hommes, dont à peine la fixieme partie lui appartenoit : on a conservé le nom des Régimens Brandebourgeois, qui étoient de cette Armée ; à savoir, Borgsdorff, Wolkman, François Lavenbourg, & Erentreich Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort ; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation : la garnison Impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

PENDANT que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suède, Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce Chancelier, aiant trouvé avantageuse l'Alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les Cercles de l'Empire, en proposa une pareille aux Cercles de la Haute & Basse-Saxe : elle se conclut effectivement à Halberstadt ; & les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce Ministre, voyant les Armées de Suède par-tout triomphantes, & les Princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suède, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourroit désormais lui résister : dans cette persuasion, il leva le masque dans l'Assemblée qui se tint à Francfort sur le Mein ; & il proposa, que pour dédommager la Suède des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des Princes Protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier Duc.

CETTE proposition (soit dit en passant, étoit le vrai commentaire du Manifeste que Gustave Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allermagne. L'Electeur de Brandebourg se

trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie : & l'Electeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce Chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonstances l'Archiduc Ferdinand & le Cardinal Infant remportassent à Nordlingue une victoire complète sur les Suédois ; ce qui acheva d'ébranler des Alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement.

L'EMPEREUR, attentif à diviser l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux Electeurs ; & il fit avec eux sa Paix à Prague : les conditions de ce Traité, signé le 20. de Mars 1635., furent, que le second Fils de l'Electeur de Saxe resteroit Administrateur de Magdebourg ; & que les quatre (\*) Baillages démembrés de cet Archevêché, demeureroient

(\*) Querfurt, Juterbock, Bock & Damme.



roient en toute propriété à la Saxe: l'Empereur promit à l'Electeur de Brandebourg, de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus revendiquer les biens de l'Eglise, qu'il possédoit: il confirma de plus les Pactes de Confraternité entre les Maisons de Brandebourg, de Saxe & de Hesse.

APRE'S cette Paix, les troupes Impériales & Saxones nettoierent les Evêchés de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient: la Ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois: la Poméranie, le Mecklenbourg & la Vieille Marche se ressentirent de nouveau des troubles de la guerre: les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le païs, & de pouffer même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

BANIER, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la Couronne de Suède, assembla son Armée à Rasthenau, & marcha par Wittenberg à Halle,

espérant encore de délivrer la garnison Suédoise de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement pressée. L'Electeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'Impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale : les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer, & les Impériaux prirent Magdebourg : Banier passa par le païs de Lunebourg, & revint dans la Marche : Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes : ils surprirent & forcerent Brandebourg & Rasthenau, où il y avoit garnison Impériale. Ainsi ce malheureux Electorat devenoit la proie du premier occupant : ceux qui prenoient le nom d'Amis, de même que ceux qui se disoient Ennemis déclarés, en tiroient des Contributions exorbitantes, pilloient, saccageoient, dévastotent le païs, & y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient : toutes les Villes situées le long de la Havel furent, en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les Impériaux : cette désolation étoit

étoit universelle ; le païs n'étoit pas ruiné, mais il étoit abîmé totalement.

LA fatalité de ces tems fit que la fortune ne se déclara jamais entierement pour un parti ; & que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

LA maniere dont on faisoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à présent : les Princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes, ils entretenoient en tems de guerre une ou, selon leur puissance, plusieurs Armées : le nombre de chacune ne passoit pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes : ces troupes vivoient du païs où elles étoient employées : elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les subsistances faciles. Lorsque l'Empereur ou le Roi de Suède vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux Armées, au moien desquelles ils gagnoient la supériorité. Les

Généraux , dont les corps étoient les plus foibles , aiant comparé les forces des ennemis avec les leurs , se retiroient fans combattre ; & comme ils vivoient également partout à discrétion , il leur étoit indifférent d'abandonner un païs , parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre , ne décidoit de rien , confommoit plus de monde par sa durée que celles d'à-présent ; & la rapine & le brigandage des troupes dévastoient totalement les Provinces qui servoient de théâtre de guerre aux Armées.

BANIER remporte une victoire à Wittstock sur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la supériorité : les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig : les Suédois inondent la Marche de nouveau : Wrangel entre à Berlin , & y met cinq compagnies en garnison : après quoi il redemande à l'Electeur ses Fortereffes. George Guillaume , qui s'étoit retiré à Peitz , lui répondit : Qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois ; mais que les Impériaux étoient

maî-



maîtres de ses places, & qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, & hiverna dans la Nouvelle Marche.

DANS ce tems mourut Ferdinand II., ce fier oppresseur de l'Allemagne : son Fils Ferdinand III., qu'il avoit fait élire Roi des Romains, lui succéda comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogiflas, dont la famille avoit possédé le Duché de Poméranie pendant 700. ans, mourut de même pendant ces troubles & avec lui s'éteignit toute sa Maison. Les Armées Suédoises, maîtresses de la Poméranie & des Etats du Brandebourg même, empêcherent l'Electeur de faire valoir ses droits sur ce Duché : il se contenta d'envoier un Trompette aux Etats de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis : cette Ambassade singuliere n'eut aucun effet : sans doute que l'Electeur se servit d'un Trompette, à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un homme de condition à travers des troupes Suédoises.

C E P E N D A N T les Impériaux, sous les ordres de Hatzfeld & de Morosini, chasserent  
Banier

Banier de la Saxe, le poufferent au-delà de Schwedt, & reprirent Landsberg Klitzing, à la tête des Saxons, nettoia en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce pais des Suédois. La guerre, qui voiageoit d'une Province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée & ruinée.

ALORS la fatalité voulut que les Suédois reçurent de puissans secours; ce qui leur donna le moien de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jusqu'en Boheme: mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes Autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les Electeurs de Brandebourg & de Saxe de l'Alliance qu'ils avoient faite avec l'Empereur.

LES Suédois parurent pour la quatrieme fois devant les portes de Berlin, & quatre cens Brandebourgeois évacuerent la Ville à leur approche.

L'ELECTEUR, pour se venger des maux que  
les

les Suédois faisoient souffrir à l'Electorat, projetta une diversion : quatre mille Pruffiens entrèrent en Livonie, & y firent quelques ravages ; mais négligeant de s'emparer des Villes pour y assûrer leur établissement, ils abandonnerent promptement leurs conquêtes, & leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie ; ils surprirent à Bernau quinze cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit : Devitz prit la route de la Silésie, & Banier saccagea la Saxe & le pais de Halberstadt.

AXELILLE, qui commandoit à Berlin, ferra Spandaw de près, & bloqua légèrement Cultrin, où l'Electeur s'étoit retiré avec sa Cour fugitive. Dans ce tems les Etats de Poméranie se tinrent, & l'Electeur y envoya des Députés : les Etats ne favoriserent point les Suédois ; & les Envoies de l'Electeur à la Diète de Ratisbonne y tinrent les places des Ducs de Wolgast & de Stettin.

COMME les Etats de la Prusse devoient se tenir cette année à Koningsberg, George Guillaume

laume s'y rendit , pour y solliciter le paiement de quelques subsides arriérés : mais il mourut à Koningsberg le 3. de Décembre , laissant à son Fils FREDERIC GUILLAUME un país désolé dont ses ennemis étoient en possession , peu de troupes , des Alliés dont l'affection étoit équivoque , & presque aucune ressource.

ON ne sauroit , sans blesser les loix de l'équité , charger George Guillaume de tous les malheurs qui arriverent pendant sa régence : s'il fit des fautes capitales , elles consisterent , en ce qu'il plaça sa confiance dans le Comte de Schwartzenberg , qui le trahit , & qui , selon quelques Historiens , avoit formé le projet de se faire lui-même Electeur de Brandebourg : il étoit Catholique ; il avoit toujours tenu le parti de l'Empereur ; & il se flattoit d'autant plus de sa protection , que les Forteresses de l'Electorat avoient été livrées à l'Empereur , auquel les Commandans avoient prêté serment. On doit surtout reprocher à ce Prince , de n'avoir pas levé , avant que la guerre vînt ravager ses Etats , un corps de vingt mille hommes , qu'il étoit en état d'entre-

trete-



tretenir : ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la Succession de Cleves, & plus utilement encore à défendre ses Provinces : si l'Electeur avoit été armé de la sorte, Mansfeld & l'administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'Electorat; l'Empereur Ferdinand II. se seroit empressé de lui témoigner des égards ; & il n'auroit dépendu que de lui, de devenir ou l'Allié ou l'Ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier-venu, comme il le fut.

DÈS lors que George Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bisarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes : il fut obligé d'opter entre les Impériaux & les Suédois ; & comme il étoit foible, ses Alliés furent toujours ses maîtres.

LE zèle avec lequel l'Empereur persécutoit les Protestans, le fameux Edit de Restitution, les vues que ce Prince avoit sur l'Archevêché de Magdebourg, & sur-tout la manière despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inspirer à l'Electeur


teur que de l'éloignement pour ce Prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une Puissance étrangere, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les païs de Brandebourg, la fierté d'Oxenstiern, & le dessein que cette Couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'Alliance des Suédois : il appréhendoit de plus, qu'ils ne se servissent de lui, comme d'un instrument principal, pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II., il se jettoit, comme par désespoir, dans les bras de Gustave Adolphe; & dans d'autres, poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchoit l'appui de la Cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, sans force & sans puissance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; & la fortune, qui passoit tous les jours des Armées Impériales aux Suédoises & des Suédoises aux Impériales, se plut à rendre ce Prince la victime de sa légereté: de forte que

que ses Alliés n'eurent jamais des avantages assez suivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entreprises de leurs ennemis communs.





FRÉDÉRIC  
GUILLAUME,  
LE GRAND ÉLECTEUR.

REDERIC Guillaume nâquit à Berlin le 6. de Février 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ses Peuples & ses Voisins lui ont donné d'une commune voix. Le Ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par son activité l'ordre dans un païs, où la mauvaise administration de la Régence précédente avoit mis une confusion totale, afin d'être le défenseur & le restaurateur de sa Patrie, l'honneur & la gloire de sa Maison. Le mérite d'un grand Roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un Electeur: au dessus du rang qu'il occupoit, il déploya dans sa Régence les vertus d'une ame forte & d'un génie supérieur; tantôt tempérant son Héroïsme par sa prudence, & tantôt



tôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enleve notre admiration. Il rétablit ses anciens Etats par sa sagesse, & en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi furent, qu'il assista ses Alliés; & les effets de sa valeur, qu'il défendit ses Peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des ressources inopinées; & dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'EDUCATION de ce Prince avoit été celle d'un Héros: il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le Camp de Frédéric Henri d'Orange fut son école militaire: il assista aux sièges du Fort de Schenk & de Breda.

SCHWARTZENBERG, Ministre de George Guillaume, connoissant l'esprit transcendant du jeune Prince, l'éloigna de la Cour de son Pere, & le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune Prince vint  
 cepens

pendant trouver son Pere, malgré le Ministre; & il fit avec l'Electeur le voiage de Prusse, où la mort de George Guillaume le mit en possession de ses Etats.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans lorsqu'il parvint à la Régence: mais ses Provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'Electorat un désert affreux, où l'on ne reconnoissoit les Villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les Villes, que par des décombres & des ruines.

LES Duchés de la Succession de Cleves étoient en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient sous prétexte de les défendre.

LA Prusse, que Gustave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, saignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures aussi désespérées où son héritage étoit envahi par tant de Souverains, Prince sans être en possession de ses

Pro:

Provinces, Electeur fans en avoir le pouvoir, Allié fans avoir d'Amis, Frédéric Guillaume commença sa Régence; & dans cette première jeunesse, qui étant l'âge des égaremens, rend à peine les hommes capables d'obéissance, il donna des marques d'une sagesse consommée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

IL commença par établir de l'ordre dans ses Finances: il proportionna sa dépense à sa recette, & se défit des Ministres dont la mauvaise administration avoit le plus contribué aux malheurs de ses Peuples. Le Comte de Schwartzenberg, qui voioit son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois: il étoit Gouverneur de la Marche, Président du Conseil, Grand-Chambellan, & Grand-Commandeur de Malte: il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes; il étoit plus Souverain que son Maître: & comme il avoit été une Créature de la Maison d'Autriche, il se réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son Fils, qu'il avoit fait élire Coadjuteur de l'Ordre & de la Com-

manderie de Malte, ne fut point reconnu par l'Electeur: ce Prince lui fit de plus restituer tous les Bailliages appartenant à l'Etat, que le Comte son Pere s'étoit appropriés.

APRÈS la mort de ce Comte l'Electeur envoya le Baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt: les Commandans de ces Fortereses refuserent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'Empereur, auquel ils avoient prêté serment. Borgsdorff dissimula; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau Commandant de Spandaw, qu'il faisoit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa Forteresse: l'Electeur fit trancher la tête à ce Sujet rebelle, comme il le méritoit; & les Commandans de ses autres places, intimidés par cet exemple, se rangerent incontinent à l'obéissance.

1642. LADISLAS, Roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric Guillaume, qui la reçut en personne, & s'engagea de lui paier un tribut annuel de cent vingt mille flo-



florins, & de ne faire ni Treve ni Paix avec les Ennemis de cette Couronne : le Baron de Leben reçut celle de l'Electorat, de l'Empereur Ferdinand III. ; mais il n'obtint point celle des Duchés de la Succession de Cleves, parce que les différends pour cette Succession n'étoient pas décidés entre les Prétendans.

APRÈS avoir satisfait à ces formalités, 1643.  
l'Electeur ne pensa qu'aux moyens de retirer ses Provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées : il négocia, & sa Politique le fit rentrer dans la possession de ses biens : il conclut une Treve (\*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus grande partie de ses Etats : il paia cent quarante mille (†) écus aux Garnisons Suédoises qui tenoient encore quelques Villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an : il fit de même un Traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du pais de Cleves dont ils s'étoient emparés ; & il obtint des

Hol-

(\*) A Stockholm ; Götze & Leuchtmar furent ses Envoyés

(†) Qui font près de 200. mille écus de notre monnoie.

Hollandois l'évacuation de quelques autres Villes.

1615. LES Puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissoit & qui de jour en jour devenoit plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la Paix entre elles. Les Villes d'Osnabruck & de Munster furent choisies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les Conférences; & Frédéric Guillaume y envoya ses Ministres.

LA multitude des matieres, la complication des causes, tant d'ambitieux à contenter; la Religion, les prééminences, le compromis de l'autorité Impériale & des libertés du Corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les Plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647, qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la Paix.

1647. Nous ne rapporterons point le Traité de Westphalie dans toute son étendue, & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce Traité qui sont relatifs à cette Histoire.

LA France, qui avoit épousé les intérêts de

de la Suède , demandoit que ce Roïaume conservât la Poméranie , en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave Adolphe & à ses Successeurs : & quoique l'Empire & l'Electeur refusassent de se désister de la Poméranie , on convint enfin que Frédéric Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure , les Isles de Rügen & de Wollin , les Villes de Stettin , de Gartz , de Golnau & les trois embouchûres de l'Oder : ajoutant que , si les Descendans mâles de la Ligne Electorale venoient à manquer , la Poméranie & la Nouvelle Marche retomberoient à la Suède ; & qu'en attendant il seroit permis aux deux Maisons de porter les armes de ces Provinces. En équivalent de cette cession , on sécularisa en faveur de l'Electeur les Evêchés de Halberstadt , de Minden & de Camin , dont on le mit en possession , de même que du Comté de Hohenstein & de Reichenstein ; & il reçut l'expectative sur l'Archevêché de Magdebourg , dont Auguste de Saxe étoit alors Administrateur. Quant à la Religion , on convint que la Lu-



thérienne & la Calviniste seroient désormais autorisées dans le Saint Empire Romain.

1648. CETTE Paix, qui sert de base à toutes les possessions & à tous les droits des Princes d'Allemagne, dont Louis XIV. devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1649. L'ELECTEUR, dont on avoit ainsi fixé les intérêts, conclut l'année suivante un nouveau Traité avec les Suédois pour le règlement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suède ne voulut païer que le quart : ce ne fut que l'année 1650. que l'Electorat, la Poméranie & les Duchés de Cleves, furent entierement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

LE Duc de Neubourg pensa jetter alors les affaires dans la même confusion, dont on venoit de les tirer avec tant de peine : il s'avisa de persécuter avec rigueur les Protestans du Duché de Juliers & de Berg : sur quoi Frédéric Guillaume se déclara leur Protecteur, & envoïa son Général Spar avec quelques troupes sur le territoire du Duc, lui faisant en même tems proposer un accom-  
mode-



modement par la médiation des Hollandois.

CHARLES IV. Duc de Lorraine , Prince errant & vagabond , chassé de ses Etats par la France , & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un Souverain , vint dans ces entrefaites au secours du Duc de Neubourg : son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis : on s'accorda cependant : quant à l'ordre des possessions , on s'en tint au Traité de Westphalie (\*) ; & quant à la liberté de conscience , à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612. jusqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suède un événement, dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe : la Reine Chrifine abdiqua la Couronne de Suède en faveur de son Cousin Charles Gustave Prince de Deux-Ponts. Les Politiques , qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt & d'ambition , condam-

(\*) Les Duchés de Cleves ; de la Marck & de Ravensberg échurent à l'Electeur ; Juliers , Beig & Ravensstein , au Duc.

damnerent beaucoup cette Reine : les Courtifans, qui cherchent des finesses par-tout, débitoient que l'averfion qu'elle avoit pour Charles Guftave qu'on lui vouloit faire époufer, avoit pouffé cette Princeffe à quitter la Souveraineté : les Savans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la Philofophie : fi elle avoit été véritablement Philofophe, elle ne fe feroit point fouillée du meurtre de Monaldesqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des Sages la conduite de cette Reine ne parut que bifaarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le Trône : une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait réfoudre, par les circonftances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle eft foutenue.

A peine Charles Guftave fut il monté fur le Trône, qu'il s'occupa des moïens de fe signaler par les armes : il s'en falloit de fix ans que la Treve, que Guftave Adolphe avoit  
faite

faite avec la Pologne, ne fût expirée : son dessein étoit de porter Jean Casimir (qui depuis l'an 1648. avoit été élu Roi à la place de Ladislas) à renoncer aux prétentions que la Couronne de Pologne formoit sur celle de Suède, & à lui céder la Livonie.

FREDERIC Guillaume, qui se défioit de Charles Gustave, pénétra dès-lors quels étoient ses desseins : mais pour flatter ce Prince, il termina par sa médiation les démêlés que la Régence Suédoise de Stade avoit avec la Ville de Breme, relatifs aux libertés de cette Ville Anféatique.

LES Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie, demanderent à l'Electeur ses Ports de Pillaw & de Memel ; de même que Gustaphe Adolphe avoit demandé à George Guillaume ses Forteresses de Custrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems là ; & le Prince, auquel les Suédois s'adrescoient, étoit bien un autre homme que George Guillaume. L'Electeur rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit

faites avec indiscretion ; ajoutant que , si l'intention du Roi de Suède étoit positivement d'attaquer la Russie , il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre ; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontieres. Cette défaite artificieuse fit connoître aux Suédois , que l'Electeur n'étoit ni timide ni dupe.

IL avertit cependant la République de Pologne du danger qui la menaçoit ; & celle-la le pria de l'assister de son artillerie , de ses troupes & de ses bons conseils : cette priere fut suivie d'une Ambassade , qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suède ; & celle-ci , par une autre qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'ELECTEUR , qui connoissoit les délibérations tumultueuses de cette République , incertaine dans ses résolutions , légère dans ses engagements , prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moïens , épuisée par la rapine



pine des Grands , & mal obéie par ses troupes , répondit qu'il ne pouvoit pas se charger des malheurs qu'il appréhendoit , ni sacrifier le bien de ses Provinces pour sauver cette République , qui paieroit ses services d'ingratitude.

AFIN d'assûrer la tranquillité de ses Etats à la veille d'une guerre prête à s'allumer , il fit avec les Hollandois une Alliance défensive qui devoit durer huit ans : il rechercha l'amitié de Cromwel , cet Usurpateur heureux qui sous le titre de Protecteur de sa Patrie y exerçoit un despotisme absolu : il essaïa de se lier avec Louis XIV. , qui depuis la Paix de Westphalie étoit devenu l'Arbitre de l'Europe : il flatta de même la hauteur de Ferdinand III. , afin de l'engager dans ses intérêts ; mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles dont la politesse des Ministres affaïsonne l'âpreté des refus : Ferdinand III. augmenta ses troupes , & l'Electeur suivit son exemple.

LES soupçons , que l'Electeur avoit eus 1655.  
des desseins des Suédois , ne tarderent pas à

se confirmer : un corps de Suédois , commandé par le Général de Wittenberg , traversa la Nouvelle Marche sans en avoir fait la requisition , & marcha vers les frontières de la Pologne : à peine Steinbock attaqua-t-il ce Roïaume , que deux Palatinats de la Haute Pologne se rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontières de la Prusse , l'Electeur y marcha à la tête de ses troupes , afin d'être plus à portée de prendre des mesures , & de les exécuter avec promptitude : il conclut à Marienbourg une Alliance défensive avec les Etats de la Prusse Polonoise , qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettoient les parties confédérées , & sur l'entretien des Garnisons Brandebourgeoises dans Marienbourg , Graudentz & quelques autres Villes.

LES Suédois n'étoient pas alors les seuls Ennemis de la Pologne : le Czar avoit pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente : cette irruption avoit pour prétexte l'omission frivole de quelques titres , que la Chancellerie

Polonoise avoit oublié de donner au Czar : & il étoit bien étrange qu'une Nation qui ne favoit peut-être pas lire , fit la guerre à ses Voifins pour la vetille grammaticale d'une adrefse de Lettre.

C E P E N D A N T les Suédois , profitant de l'embarras de leurs Ennemis , faisoient des progrès confidérables : maîtres de la Pruffe , ils y prirent des quartiers en s'approchant de Koningsberg : ces entreprifes rendoient la fituation de l'Electeur plus dure de jour en jour : il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conferver fa neutralité , fans expofer la Pruffe à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par plusieurs reprises des propositions avantageufes , il s'attacha à leur fortune , & conclut à Koningsberg fon Traité avec cette Couronne , par lequel il fe reconnoiffoit Vaffal de la Suède , & lui promettoit hommage de la Pruffe Ducale , à condition qu'on féculariferoit l'Evêché de Warmie en fa faveur. Pour fortifier fon parti , Frédéric Guillaume entra en Alliance avec Louis XIV. , qui lui garantit fes Pro-

1656.

vinces situées le long du Rhin & du Weser. Il changea depuis à Mariembourg son Traité avec les Suédois en Alliance offensive : le Roi & l'Electeur eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & sur-tout des moïens de reprendre Warsovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoises.

L'ELECTEUR marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'Armée Suédoise au confluent de Bog & de la Vistule : les Alliés passerent le Bog, en même tems que l'Armée Polonoise passa la Vistule à Warsovie; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

LES Ministres de France, d'Avaugour & de Lombres, se flattoient de concilier les esprits par le moïen de leurs négociations : ils passerent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre; mais les Polonois, fiers de leur nombre (\*), méprisant les Alliés dont les forces

ne

(\*) Ils avoient 40000. Combattans.



ne montoient qu'à feize mille hommes, rejeterent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces Médiateurs.

L'ARME'E Polonoise étoit dans un camp retranché : sa droite s'étendoit vers un marais ; & la Vistule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aile : Charles Gustave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28. de Juillet de grand matin.

LE Roi, qui menoit la premiere colonne, passa un petit bois, & appuïa sa droite à la Vistule ; mais le terrain étoit si étranglé, qu'en se déploïant il ne pouvoit présenter à l'Ennemi qu'un front de douze escadrons & de trois bataillons : le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là, & difficile à attaquer ; ce qui obligea le Roi de rester en colonne, & la journée se passa en escarmouches & en canonnades. L'Electeur, qui commandoit la gauche, laissa le bois, que le Roi avoit passé, sur sa droite ; & comme la nuit survint, l'Armée demeura dans cette position, sans repaître & sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

LE lendemain 29. l'Electeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au-delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes: il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déployant dans la plaine, & assurant son flanc par six escadrons qui le couvroient: les Tartares apperçurent ce mouvement, & attaquèrent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, & son aile se forma entierement dans la plaine: sur quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la premiere; & ils se retirerent en confusion vers leur camp.

LE Roi, voyant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des Ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'Infanterie Polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le tint pendant un tems: mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises essaierent de déboucher, elles furent mises en

confusion & contraintes d'abandonner leur entreprise : pendant ce tems Charles Gustave , changeant son ordre de bataille , retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille , & vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'Electeur avoit déjà déployées.

L'ARME'E Polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite , & forma un front supérieur à celui des Alliés : elle avoit disposé toute sa Cavalerie sur sa droite , que couvroit un Village garni d'Infanterie , qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée sur une éminence : le Roi de Suède se porta avec sa gauche sur leur flanc droit : aussi-tôt les Polonois mirent le feu au Village , l'abandonnerent , & se rallierent derriere un Village plus en arriere , qu'un marais couvroit : le Roi les poursuivit , & leur gagna le flanc pour la seconde fois ; ce qui produisit de la part des Polonois un nouvel incendie de Village , & une nouvelle retraite : dans ce danger la Cavalerie Polonoise fit un effort général : elle attaqua les Alliés en flanc , en dos & de front

tout

tout à la fois : comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derriere, les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là ; & le corps de bataille les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuïoient de tous les côtés : la nuit déroba pour cette fois une victoire complete aux Suédois : ils attendirent, sur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triumphe.

LE lendemain de bonne heure, le Roi de Suède jugea à propos de changer son ordre de bataille : il forma ses deux premiers lignes d'Infanterie, & mit sa Cavalerie sur le troisieme, à l'exception des Cuirassiers & des Dragons Brandebourgeois que l'Electeur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'ENNEMI étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche : on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cens chevaux : après quelques dé-  
char-



charges de canons , la Cavalerie chassa l'ennemi du bois , & les Alliés le firent occuper par deux cens Fantassins : cette opération étoit d'autant plus nécessaire , que tant que les ennemis restoient maîtres de ce bois , ils protégeoient leur Cavalerie , de maniere qu'on auroit pu difficilement l'entamer : l'Electeur attaqua alors la Cavalerie Polonoise qui étoit en bataille sur une hauteur , la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos , & la dissipa entierement : l'Infanterie ennemie , abandonnée de ses gens de cheval , & aiant perdu ses canons dès la veille , sans attendre les Suédois & les Brandebourgeois , s'enfuit dans une confusion totale : elle passa en hâte la Vistule dans un si grand désordre , que beaucoup de monde se noïa ; & ne se croïant pas même en sûreté derriere cette riviere , elle abandonna Warsovie , qui se rendit dès le lendemain aux Vainqueurs.

L'ARME'E Polonoise perdit six mille hommes dans ces combats différens ; & les Alliés , fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis  
trois

trois jours , se trouverent hors d'état de poursuivre les Vaincus.

JEAN Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses troupes : la Reine son Epouse & quelques-unes des premiers Sénatrices de ce Roïaume en avoient été les spectatrices du pont de la Vistule ; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras , la confusion & la honte d'une déroute totale.

APRÈS que l'Armée victorieuse eut pris quelque repos , elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonois ; mais l'Electeur laissa quelques troupes aux ordres du Roi de Suède , & retourna en Prusse avec le gros de son Armée , pour en chasser des Tartares qui y faisoient des incursions : comme il remarquoit le besoin extrême que Charles Gustave avoit de son assistance , il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté , qu'il obtint l'entière Souveraineté de la Prusse par le Traité de Libau : la Suède ne se réserva que la succession éventuelle de ce Duché. L'Electeur notifia à l'Empereur le gain de la bataille de Warsovie :

vie: mais Ferdinand III., qui appréhendoit encore les Suédois, qui voïoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus envioit les succès brillans de ces deux Héros, se contenta de lui répondre: „ Qu'il plai-  
 „ gnoit les Polonois d'avoir affaire à deux  
 „ aussi braves Princes.”

L'EMPEREUR, qui étoit alors en paix 1657.  
 avec tous ses Voisins, crut qu'il étoit de sa dignité de se mêler des troubles de la Pologne, soit pour défendre ce Roïaume, soit pour abaisser le Roi de Suède, soit pour en profiter lui-même: il envoya Hatzfeldt à la tête de seize mille hommes au secours de cette République. Le Dannemarck épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suède. Cette Ligue puissante devenoit pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III., non content d'assister les Polonois de ses troupes; voulut les délivrer d'un Ennemi redoutable; & il sollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois.

L'ELEC.

L'ELECTEUR, pressé de tous les côtés, se résolut de prévenir les loix de la nécessité: il se prêta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser: & prévoïant que l'Empereur & le Roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses Etats d'Allemagne, il signa à Vélau sa Paix avec les Polonois: cette Couronne reconnût la Souveraineté de la Prusse; elle lui céda les Bailliages de Lavenbourg & de Bütau, en dédommagement de l'Evêché de Warmie; la Ville d'Elbing lui fut engagée moïennant une somme d'argent; & la Succession de Prusse fut étendue sur ses Cousins les Marckgraves de la Franconie; la Pologne & le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes: l'Electeur évacua toutes les Villes dépendantes de cette République où il avoit garnison; & ce Traité important fut confirmé à Braunsberg.

COMME les anciennes liaisons que l'Electeur avoit eues avec la Suède & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de



de faire avec les Polonois , il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles , & il fit une Alliance avec l'Empereur & le Roi de Dannemarck : par ce Traité Ferdinand III. s'engageoit de fournir six mille hommes , & Frédéric Guillaume un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'Archiduc Léopold , que dès l'année 1653. son Pere avoit fait élire Roi des Romains malgré la Bulle d'or & contre l'intention de la plupart des Princes de l'Empire , remplit alors le Trône Impérial devenu vacant par la mort de l'Empereur Ferdinand III.

C E P E N D A N T le Roi de Suède , irrité de ce que l'Empereur & le Roi de Dannemarck faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne , s'en vengea sur le Seeland où il fit une irruption , & força le Roi de Dannemarck à signer sa Paix à Rothchild : à peine cette Paix fut-elle conclue , que le Roi de Dannemarck la rompit , & le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte : Frédéric III. de Dannemarck ,  
 quoi-

quoiqu'agresseur, sollicita les secours de l'Empereur & de l'Electeur contre la Suède, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à secourir le Roi de Dannemarck, établit le Prince d'Anhalt Gouverneur de ses Etats pendant son absence : il partit de Berlin à la tête de sa Cavalerie & de trois mille Cuirassiers Impériaux : il força les Suédois qui étoient dans le Holstein, à se retirer au-delà de l'Eider, & mit garnison Brandebourgeoise & Impériale à Gortorp : après avoir chassé les Suédois de l'Isle d'Aland, il mit ses troupes en quartier d'hiver en Jutland.

1658. L'ANNE'E d'après, il ouvrit la campagne par la prise de Fridérichsode & de l'Isle de Fionie. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'Isle de Fuynen lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre Suédois dissipèrent les barques chargées de ses troupes de débarquement.

POUR diviser davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (\*) dans la Poméranie.

(\*) Le Comte de Dhona y commandoit les troupes de l'Electeur.

méranie citérieure : lui & Starenberg s'emparèrent de quelques petites Villes de l'Île de Wollin, & mirent le siège devant Stettin : Würtz, qui en étoit Commandant, fit une belle défense : la renommée annonça cette expédition en Dannemarck, où Wrangel commandoit les Suédois ; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cens Brandebourgeois dans l'Île d'Ushedom, & jeta seize cens hommes de secours dans Stettin.

WÜR TZ ne laissa pas languir ce secours dans l'oïfiveté : il fit une furieuse sortie, chassa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le siège qui avoit déjà duré 46 jours.

LA guerre se rapprochoit des païs de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie ; ce qui porta l'Electeur à quitter le Jutland : il suivit Wrangel ; il prit Warnemund & Tripsée, battit en personne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralsund, & finit sa Campagne par la prise de Demmin.

TANDIS que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du Grand & du Petit Werder & de la Ville de Marien-  
 1659. bourg dans la Prusse Roiale: ils en furent chassés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois: & Polentz Général de l'Electeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques Villes.

IL est nécessaire d'ajouter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plupart des Villes qui soutenoient des sièges alors, ne résisteroient pas vingt-quatre heures à la maniere dont on les attaque à présent, à moins qu'elles ne fussent soutenues par une Armée entiere.

CHARLES Gustave mourut à la fleur de son âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord: la minorité de son fils Charles XI. qui avoit cinq ans, modéra l'instinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs Maîtres. Jean Casimir Roi de Pologne avoit abdiqué presque en même tems la Couronne, & les Polo-



Polonois avoient élu à sa place Michel Coribut : après la mort du Roi de Suède & l'abdication du Polonois, les animosités cessèrent de part & d'autre.

LES Parties belligérantes, qui soupiroient après la Paix, ne demandoient que leur sûreté ; & comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les Conférences dans l'Abbaïe d'Oliva proche de Dantzic : comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuse : on garantit à l'Electeur le Traité de Braunsberg, & l'on reconnut sa Souveraineté de la Prusse. Les autres Puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions, sur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

LES Etats de la Prusse se soumirent avec 1660.  
peine au Traité de Braunsberg : ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer de leur liberté : un Gentilhomme nommé Rode, plus séditieux que les autres, fut arrêté ; & après que les premiers mouvemens de

cette révolte se furent apaisés, l'Electeur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Königsberg.

1661. LA tranquillité, qui regnoit dans toute  
 l'Europe, permit à l'Electeur de tourner tou-  
 1662. te son attention au bien de ses Peuples: s'il  
 devenoit le Défenseur de ses Etats en tems de  
 1663. guerre, il n'en avoit pas moins la noble am-  
 bition de leur servir de Pere en tems de  
 paix: il soulageoit les familles ruinées par les  
 1664. ennemis; il relevoit les murailles détruites des  
 Villes; les déserts devenoient des champs cul-  
 tivés; les forêts se changeoient en Villages;  
 & des colonies de Laboureurs nourrissoient  
 leurs troupeaux dans des endroits, que les  
 ravages de la guerre avoient rendus l'asile  
 des bêtes sauvages: l'œconomie rurale, cette  
 industrie si méprisée & si utile, étoit encou-  
 ragée par ses soins: on voïoit journellement  
 quelques nouvelles créations; & l'on parvint  
 à former le cours d'une riviere artificielle,  
 qui joignant la Sprée à l'Oder facilitoit le  
 commerce de ses Provinces, & abrégeoit  
 le transport des marchandises tant pour la  
 Balti-

Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractère & par son application au bien public, que par ses vertus militaires & sa politique mesurée, qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands Héros : l'humanité fait les Princes.

DURANT cette Paix l'Electeur reçut <sup>1665.</sup> l'hommage éventuel de l'Archevêché de Magdebourg, & mit garnison dans cette Capitale : il réunit de même à ses Domaines la Seigneurie de Régenstein qui étoit un Fief de la Principauté de Halberstadt, & maintint ses droits contre les prétentions des Ducs de Brunswick.

APRÈS avoir rapporté les soins que l'Electeur prit pour l'intérieur du Gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe : il envoya à l'Empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux mille hommes sous le com-

mandement du Duc de Holstein : il assista de même Michel Coribut Roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Infideles : ce fut aussi par son entremise que  
 1666. les Fils du Duc de Lunebourg s'accorderent touchant l'héritage paternel, & il ajusta avec le Duc de Neubourg tous les différends qui restoient à accommoder touchant la Succession de Cleves : les Suédois firent avec lui une Alliance défensive, & il conclut à la Haïe une Quadruple Alliance avec le Roi de Danemarck, la République de Hollande & le Duc de Brunswick, à laquelle l'Empereur accéda.

Ces Alliances, dont l'objet étoit d'affûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre ; elles dénotoient trop la supériorité de la France & la foiblesse de l'Empire, dont tant d'Etats réunis pouvoient à peine s'opposer à la puissance d'un seul Monarque.

1667. ON vit bientôt combien ces précautions des Princes de l'Empire étoient vaines. Louis XIV., qui commençoit à regner par lui-même



me, bruloit d'impatience de signaler son regne par quelque action digne d'attacher sur lui les regards de l'Europe: il marcha à la tête de son Armée pour attaquer la Flandre Espagnole: une dot, qui n'avoit point été païée à Marie Thérèse, fournit à la France le sujet d'un Manifeste: quoique les raisons ne parûssent pas aussi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV. crut procéder selon les regles, en envahissant les Païs Bas Espagnols alors défendus par peu de troupes.

LA France, attentive à prévenir les Lignes qui se formoient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur; & ce Prince promit de ne point se mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

LOUIS XIV. s'empara d'une partie de la Flandre Espagnole presque sans résistance: l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les soins du Prince de Condé, qui envieux de la belle Campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors: les Espagnols dans ce pressant

besoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & méprisés; & cette République les protégea dans cette occasion contre les entreprises du Roi de France: De Witt Pensionnaire de Hollande, le Chevalier Temple Ministre d'Angleterre, & Dhona Ambassadeur de Suède, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suède, la Hollande & l'Angleterre conclurent une Alliance à la Haïe: Louis XIV. dissipa cet orage, en proposant lui-même la Paix aux Espagnols: elle se conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent; que le Roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises, & qu'il rendroit la Franche-comté aux Espagnols: les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce Prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit irrité des procédés des Hollandois, & que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire: les desseins,

1669. que Louis XIV. formoit sur les Provinces-  
 1670. Unies,

Unies, n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose : ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoians. Frédéric Guillaume prévint que la Paix, que la France venoit de faire avec l'Espagne, pourroit devenir funeste aux Hollandois : il essaïa de détourner l'orage qui menaçoit cette République : Louis XIV., bien loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'Electeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois : il chargea de cette commission le Prince de Furstenberg, qui se rendit à Berlin ; & ce Prince vit avec étonnement un Souverain, qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnoissance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

IL se forma bientôt une Ligue pour le soutien des Provinces-Unies : l'Electeur de Brandebourg & celui de Cologne, l'Evêque de Munster & le Duc de Neubourg, signerent ce Traité à Bilefeldt : mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'Electeur de

Cologne & le Duc de Neubourg passerent dans le parti contraire.

1672. LA Hollande, attaquée par la France en 1672., harcelée en même tems par l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses Alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermometre, qui indique en même tems le refroidissement de leurs Amis. Leurs Provinces étoient conquises par Louis XIV.; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la Ville d'Amsterdam sur le point d'être prise: dans cet état comment osoient-elles espérer, qu'un Prince eût l'ame assez magnanime pour affronter les hasards que cette République avoit à craindre pour elle & pour ses Défenseurs, en s'opposant au Monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce Défenseur se trouva; & Frédéric Guillaume eut l'ame assez grande, pour conclure une Alliance avec cette République,

lors:



lorſque toute l'Europe comptoit la voir ſubmergée par les flots , ſur leſquels elle avoit regné avec un empire ſi abſolu.

IL s'engagea de fournir un corps de vingt mille hommes , dont la moitié devoit être à la païe de la République : l'Electeur & la Hollande ſe promirent de plus de ne point faire de Paix ſéparée avec leurs ennemis : peu de tems après l'Empereur Léopold accéda à cette Alliance.

CEPENDANT les ſuccès rapides de Louis XIV. avoient fait changer la forme du Gouvernement de Hollande : le Peuple , que la calamité publique & les intrigues du Prince d'Orange rendoient furieux , accuſa le Penſionnaire de tous ſes malheurs , & vengea ſur les Freres de Witt avec une cruauté inouïe les maux que la Hollande avoit à ſouffrir : Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le Peuple ; & ce Prince âgé de dix-neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV. ait eu à combattre.

L'ELECTEUR , Parent du nouveau Stadt-

houder, s'emprefsa de le fecourir: à peine eut-il aflemblé fes troupes, qu'il s'avança à Halberftadt, où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux; il continua incontinent fa marche vers la Weftphalie: fur le bruit de fon approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques Villes dans le païs de Cleves, & vint à fa rencontre à la tête de trente mille François: la Ville de Groningue évacuée par l'Evêque de Munfter, & le fiége de Mafricht levé par les François, furent les feuls fruits de cette diversion. L'Electeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout droit au fecours des Hollandois; mais Montécuculi, qui avoit des ordres fecrets de ne point agir offenfivement, ne voulut point y confentir; il alléqua toute forte de mauvaiſes raifons pour en difluader l'Electeur, qui n'étant pas affez puiffant pour agir avec ſes propres forces, fut contraint de ſe conformer aux intentions de l'Empereur: il marcha donc du côté de Francfort au Main, en donnant avis au Prince d'Orange des raifons de ſa conduite: cette marche obligea pour

tant

tant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, & débarrassa les Hollandois de trente mille ennemis.

TURENNE auroit été suivi, si la chose n'avoit dépendu que de l'Electeur : il avoit fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nirstein ; mais Montécuculi s'y opposa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne passeroient pas cette riviere : la campagne s'écoula ainsi infructueusement, & l'Electeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

LES François profiterent de cette inaction : Turenne passa le Rhin à Wésel, s'empara des Duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wésér ; & l'Evêque de Munster tenta inutilement de prendre Bilefeld.

ON conseilla à l'Electeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille : le Prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raisons : il soutint que si Turenne étoit battu, il seroit obligé de repasser le Rhin ; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas poursuivre les troupes vaincues, à cause qu'il se seroit trop éloigné des frontieres de la France.

ce. L'Electeur panchoit assez pour cet avis : c'étoit un dimanche ; & les Ministres , autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du Prince d'Anhalt , engagerent le Prédicant à allonger son discours : le sermon dura près de trois heures ; ce qui leur donna le tems d'arranger les choses , de façon que ce projet vint à manquer : les troupes de l'Empereur refuserent d'agir , & l'Electeur crut qu'il n'étoit pas assez fort pour se mesurer seul contre la France sans le secours de ses Alliés.

Ce Prince , ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes , le vainquit dans cette campagne par générosité. Un François nommé Villeneuve , qui étoit dans le camp de Turenne , offrit à l'Electeur d'assassiner son Général : Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime , & avertit Turenne de se garder du Traître , ajoûtant qu'il embrassoit avec plaisir l'occasion de lui témoigner , que l'estime qu'il avoit pour son mérite , n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait souffrir à ses Provinces.



LES Hollandois devoient les subsides qu'ils s'étoient chargés de païer : l'Empereur & l'Espagne n'avoient point encore pris parti contre la France, & toutes les Provinces que l'Electeur possédoit en Westphalie étoient perdues : tant de raisons jointes à son impuissance disposerent Frédéric Guillaume à faire son accommodement avec la France : la Paix fut conclue à Woffen, & Louis XIV. la ratifia dans son camp devant Maftricht : on lui rendit toutes ses Provinces, à l'exception des Villes de Retz & de Wéfel, que les François garderent jusqu'à ce que la Paix avec la Hollande fût conclue : l'Electeur promit de ne plus assister les Hollandois, se réservant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué : le reste de ces articles de Paix rouloit sur l'indemnisation des dommages qu'avoient faits les troupes Françoises, que Louis XIV. promit de païer à l'Electeur. Tous les efforts qu'il fit pour disposer le Roi de France à comprendre les Hollandois dans cette Paix, furent inutiles : il s'étoit sacrifié pour sauver

cet,

cette malheureuse République: si tant de Princes plus puissans que lui eûssent imité en partie sa générosité, la Hollande auroit été sauvée plutôt, & l'Electeur ne se seroit pas vu contraint de plier sous la puissance du Roi le plus formidable de l'Europe.

LOUIS XIV. avoit terrassé les Hollandois, obligé leurs Alliés à les abandonner, & contenu les deux Maisons d'Autriche dans l'inaction: cependant l'Arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte Saint Denis pour la Conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette Conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit considérablement leurs Armées: ils avoient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'ame de cet Etat: les Hollandois lâcherent leurs écluses pour se sauver: Turenne ne put empêcher la jonction du Prince d'Orange & de Montécuculi: toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV., afin de regagner la supériorité d'un autre côté, s'empara de la

Fran-

1674.  
 Franche-comté: Turenne entra dans le Palatinat; ses troupes y commirent des excès énormes. L'Electeur Palatin, qui de son Château avoit vu bruler plusieurs Villages, s'en plaignit à la Diète; & l'Empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguier la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'Empire: il rompit avec le Roi de France; & c'est peut-être la seule guerre que la Maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté & la défense de l'Allemagne.

LEOPOLD se joignit à l'Espagne & à la Hollande; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de l'Empire: les Hollandois & les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV. attaquoit l'Empire, la résolution que l'Electeur prit dans cette occasion de le secourir, n'étoit point contraire aux engagements qui subsistoient avec la France depuis la Paix de Woffen.

LE commencement de cette Campagne fut malheureux pour les Alliés: le Prince d'Orange

range venoit d'être battu à Senef par le Prince de Condé : Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le Duc de Lorraine Charles IV. à Sintzheim, & marcha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ELECTEUR passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite : il trouva les Généraux qui commandoient cette Armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'Armée Impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes : l'Electeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement : l'Armée prit le camp de Kokersberg : les Brandebourgeois s'emparèrent du petit Château de Wofelsheim : & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

Ainsi se perdit infructueusement cette  
Cam-



Campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur supériorité, laissèrent à leurs ennemis le tems & les moïens de leur porter les coups les plus dangereux : l'Electeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Mast-Munster, & les Impériaux bloquerent Brisac.

TURENNE étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une Armée où regnoit la discorde : il reçut un secours de dix mille hommes de l'Armée de Flandre : après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'ELECTEUR avoit prévu ce qui devoit arriver, & il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant ; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir ; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedford ; pénètre dans les quartiers des Impériaux ; en enleve deux ; fait prisonnier un Régiment de Dragons (\*) Bran-

de-

(\*) Régiment de spar.

debourgeois ; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen ; & poursuit ce Général qui se joint en hâte à l'Electeur, qui avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive ; il présente sa premiere ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la seconde. L'Electeur, posté dans un terrain ferré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repassa le Rhin à Strasbourg.

LES Impériaux leverent le siège de Brisac, & les François devinrent les Maîtres de l'Alsace.

FREDERIC Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois : les mauvais succès que l'Electeur eut dans cette Campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes selon lesquels se conduit la Cour de Vienne.

LES Ministres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux Ministres du Roi de France, & Bournonville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des Ministres qui n'étoient que

politiques, dressoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires; & ils prétendoient mener les Généraux par la lisiere, dans une carrière où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des Ministres qui savoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croïoient les Condés & les Turennes d'assez Grands Hommes pour s'en rapporter à eux sur la manière de les exécuter (\*).

Les Généraux François, presque souverains dans leurs Armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie: ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit: au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de Courriers, qui demandoient à l'Empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour.

L'EM-

(\*) Le Cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une riviere, le Général Allemand lui donna sèchement sur les doigts, & lui dit: „ M. le Cardinal, votre doigt n'est pas un pont”,

L'EMPEREUR, qui dans ses Armées décoroit l'Electeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres Généraux : de-là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la Campagne de 1672. & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le Conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzheim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatrième : ajoûtons à cela la mesintelligence des Généraux de l'Empereur ; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

1675. PENDANT que Turenne assûroit les frontieres de la France par son habileté, le Conseil de Louis XIV. travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux : & afin de séparer Frédéric Guillaume des Impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres Etats.

QUOIQU'EN 1673. la Suède eût fait une  
Al-



Alliance défensive avec l'Electeur , la France trouva le moïen de la rompre ; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une Armée Suédoïse.

LE Prince d'Anhalt, qui en étoit Gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption : Wrangel se contenta de lui répondre , que les Suédois se retireroient avec leurs troupes , dès que l'Electeur auroit fait sa Paix avec la France.

LE Prince d'Anhalt informa l'Electeur de la désolation de ses Etats, & des pillages que les Suédois y exerçoient ; & comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une Armée, l'Electeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

TANDIS que les troupes Brandebourgeoïses se refaisoient des fatigues de la Campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie, les Païsans de la Marche désespérés des vexations des Suédois s'attrouperent, & remportèrent quelques avantages sur leurs Ennemis : ils avoient formé des compagnies :  
l'on

l'on voïoit dans leurs drapeaux le nom de l'Electeur, avec cette légende :

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE,  
NOUS SACRIFIONS NOTRE VIE.

WRANGEL, qui tenoit pourtant une espee d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; & son inaction augmenta les concussions & les pillages : les Eglises n'étoient point épargnées, & l'avidité intéressée du Soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

LES Marches, qui soupiroient après leur Libérateur, ne l'attendirent pas longtems: Frédéric Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, & arriva le 11. de Juin à Magdebourg : il fit fermer les portes de cette Forteresse incontinent après son arrivée, & il usa de toutes les précautions possibles pour dérober aux Ennemis les nouvelles de son approche. L'Armée passa l'Elbe vers le soir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau : il fit avertir de son arrivée le Baron de

de Brist (\*), qui étoit dans cette Ville ; & concerta avec lui en secret des moïens de surprendre les Suédois.

BRIST s'acquitta habilement de sa commission : il donna un grand souper aux Officiers du Régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau : les Suédois s'y livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson ; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'Infanterie , pour assaillir la Ville de tous les côtés.

LE Général Dörffling , se disant Commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois , entra le premier dans Rathenau : il fit égorger les Gardes, & en même tems toutes les portes furent forcées : la Cavalerie nettoïa les rues ; & les Officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil , qu'ils étoient Prisonniers d'un Prince , qu'ils croïoient encore avec ses trou-  
pes dans le fond de la Franconie. Si dans

ces

(\*) Il étoit Conseiller de Province & très attaché à l'Electeur.

ces tems les postes avoient été établies comme des nôtres , cette surprise auroit presque été impossible ; mais c'est le propre des Grands Hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

L'ELECTEUR , qui favoit de quel prix sont les momens à la guerre , n'attendit point à Rathenau que toute son Infanterie l'eût joint : il marcha avec sa Cavalerie droit à Naven , afin de séparer le Corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg , de celui qui étoit auprès de Havelberg : quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture décisive , il ne put point prévenir les Suédois , qui avoient quitté Brandebourg au bruit de son approche , & s'étoient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât : il les suivit avec vivacité ; & il apprit par la déposition des Prisonniers & des Déserteurs , que ce Corps marchoit à Fehrbellin , où il s'étoit donné rendez vous avec celui de Havelberg.

L'ARME'E Brandebourgoise consistoit en cinq mille six cens chevaux : elle n'avoit point d'Infanterie , & menoit cependant dou-



ze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix Régimens d'Infanterie & huit cens Dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes , l'Electeur ne balançapoint d'aller aux Ennemis afin de les combattre.

LE 18. de Juin il marche aux Suédois : il confie feize cens chevaux de son Avant garde au Prince de Hombourg , avec ordre de ne rien engager , mais de reconnoître l'Ennemi. Ce Prince part ; & après avoir traversé un bois , il voit les troupes Suédoises campées entre les Villages de Hackenberg & de Tornow , aiant un marais à leur dos , le pont de Fehrbellin au-delà de leur droite , & une plaine rase devant leur front : il pousse les grandes gardes , les poursuit & les mene battant jusqu'au gros de leur Corps ; les troupes sortent en même tems de leur Camp , & se rangent en bataille : le Prince de Hombourg , plein d'un courage brillant , s'abandonne à sa vivacité , & engage un combat qui auroit eu une fin funeste , si l'Electeur averti du danger dans lequel il se trouvoit , ne fut accouru à son secours.

FREDERIC Guillaume , dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante , fit dans l'instant sa disposition : il profita d'un tertre pour y placer sa batterie , il en fit faire quelques décharges sur les Ennemis : l'Infanterie Suédoise en fut ébranlée : & lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter , il fondit avec toute sa Cavalerie sur la droite des Ennemis , l'enfonça & la défit : les Regimens Suédois du corps & d'Ostrogothie furent entièrement taillé en pièces ; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche ; les Suédois se jetterent dans des marais où ils furent tués par les Païsans , & ceux qui se sauverent , s'enfuirent par Fehrbellin , où ils rompirent le pont derriere eux.

IL est digne de la majesté de l'Histoire , de rapporter la belle action que fit un Ecuier de l'Electeur dans ce combat : l'Electeur montoit un cheval blanc : Froben son Ecuier s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval , qui se distinguoit par sa couleur , que sur les autres : il pria son maître de le troquer contre le sien , sous prétexte que ce-  
lui

lui de l'Electeur étoit ombrageux ; & à peine ce fidele Domestique l'eut il monté quelques momens , qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'Electeur.

CE Prince, qui n'avoit point d'Infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'Ennemi dans sa suite : il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire : il pardonna au Prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légereté la fortune de tout l'Etat, en lui disant : „ Si je vous ju-  
 „ geois selon la rigueur des Loix militaires,  
 „ vous auriez mérité de perdre la vie ; mais  
 „ à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un  
 „ jour aussi heureux, en répandant le sang  
 „ d'un Prince qui a été un des principaux  
 „ instrumens de ma victoire! ”

LES Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes, & grand nombre d'Officiers, dans cette journée aussi célèbre que décisive.

DÖRFELING arriva avec l'Infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de Pri-

sonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandebourg. L'Armée Suédoise, qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans, se retira par Ruppin & Wittstock, dans le Duché de Mecklenbourg.

PEU de Capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une Campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'Electeur forme un projet aussi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croïoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin, où les Ennemis s'assembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de Cavalerie inférieur & harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une Infanterie nombreuse & respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté : cette expédition aussi brillante que valeureuse



se mérite qu'on lui applique le *VENI, VIDI, VICI*, de César : il fut loué par ses Ennemis, béni par ses Sujets ; & sa postérité datte de cette fameuse journée, le point d'élévation où la Maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

LES Suédois battus par l'Electeur furent déclarés Ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses Membres : s'ils avoient été secondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des Alliés.

L'ELECTEUR, fort des secours des Impériaux & des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans leurs Provinces : il entra en Poméranie, & se rendit maître des trois principaux passages de la Pene.

LES Brandebourgeois prirent la Ville de Wolgast & l'Isle de Wollin, & Wismar ne se rendit aux Danois, qu'après que le Prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes Electorales.

LES intérêts, qui lioient également le Roi 1676. de Dannemarck & le Grand Electeur dans la guerre qu'ils faisoient aux Suédois, furent

resserrés plus étroitement , par une Alliance qu'ils conclurent ensemble au commencement de l'année 1676.

LA forte Garnison que les Suédois avoient à Stralsund , incommodée du voisinage des troupes Brandebourgeoises , tenta pendant l'hiver de les déloger de l'île de Wollin : Mardefelt y passa avec un détachement Suédois , & assiégea les troupes Electorales qui en défendoient la Capitale. La vigilance du Maréchal Dörffling leur fit paier assez cher leur entreprise : il rassembla quelques-uns de ses quartiers , passa dans l'île de Wollin , battit Mardefelt , & l'auroit entierement défait , si le Suédois n'eût gagné ses vaisseaux en hâte & ne se fût sauvé à Stralsund.

AU commencement de la Campagne la Baltique se vit couverte de deux puissantes Flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs Ports , & les empêcherent d'envoier des secours en Poméranie : l'une étoit la Flotte que les Hollandois envoioient au secours des Alliés , commandée par l'Amiral Tromp le plus grand Marin de son siècle ; & l'autre étoit

étoit celle du Roi de Dannemarck, sous les ordres de l'Amiral Juhl, qui ne le cédoit gueres en réputation au premier : les Capres Brandebourgeois se distinguèrent même dans cette Campagne, & firent des prises sur les Suédois.

CETTE Nation, prévoiant qu'il lui seroit impossible de résister au nombre d'Ennemis qu'elle venoit de s'attirer, hasarda quelques propositions de Paix, pour détacher l'Electeur de ses Alliés, & peut-être même pour le commettre avec eux : voici comme la Suède s'y prit.

WANGELIN, qui avoit été fait Prisonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & se servit de toutes les séductions de la Politique, pour engager l'Electeur à se réconcilier avec la Suède : mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejetta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

IL se mit à la tête de ses troupes, & prit Anclam malgré l'opposition qu'y mit le Général Konigsmarck : il tourna ensuite ses ar-

mes victorieuses vers Stettin , qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siège dans les formes.

1677. LA Campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale, où la Flotte Suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI., qui n'avoit été que pupille jusqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paroître comme Roi: il se mit à la tête de son Armée; & pour son coup d'essai il gagna la fameuse bataille de Lunden en Scanie, où Christian V. fut mis en fuite, après avoir laissé six mille hommes sur la place.

LA fortune des Suédois, qui prévaloit contre le Roi de Dannemarck, devenoit impuissante contre l'Electeur: cette Campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'ELECTEUR, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6. de Juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquèrent cette Ville par la rive gauche de l'Oder; & les Lunebourgeois, qui s'étoient joints à l'Electeur, poussèrent leurs approches  
du



du côté de la rive droite de cette riviere : le siège dura six mois de tranchée ouverte.

LES Fortifications de Stettin consistoient dans des boulevarts de terre , entourés d'un fossé & défendus par une mauvaise contre-scarpe ; quelques redoutes étoient ses seuls ouvrages extérieurs : selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue résistance : alors les troupes de l'Electeur , accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des sièges : elles étoient excellentes pour des coups de main ; mais elles menoient peu de gros canons , peu de mortiers avec elles ; & elles manquoient sur-tout d'habiles Ingénieurs.

STETTIN capitula le 14. Décembre : la Garnison étoit réduite à trois cens hommes , & les Relations de ces tems assûrent que les assiégeans y perdirent dix mille hommes : il paroît cependant clairement que ce nombre a été grossi , soit que ces Auteurs crussent qu'un siège ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit , soit qu'ils fus-

sent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles : les plus grandes Fortereffes maçonnées , casematées & minées que de grandes Armées assiégent , ne coûtent pas aussi cher aux Princes qui les prennent , que ce mauvais retranchement coûta , selon ces Auteurs , aux Brandebourgeois.

APRÈS la prise de cette Ville les Lunebourgeois se retirèrent chez eux.

LES avantages brillans que l'Electeur remporta sur ses Ennemis , ne firent pas sur la Cour Impériale l'impression favorable à laquelle on devoit s'attendre : l'Empereur vouloit avoir de foibles Vassaux & de petits Sujets , & non pas des Princes riches & des Electeurs puissans : comme sa Politique tendoit au Despotisme , il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les Princes dans la médiocrité & dans l'impuissance : ses Conseillers ( & entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire : „ Qu'on  
 „ voïoit à Vienne avec chagrin , qu'un nou-  
 „ veau Roi des Vandales s'aggrandît sur les  
 „ bords de la Baltique”. Ou il le falloit souffrir

frir & se taire , ou il falloit avoir des moïens pour l'empêcher.

P E N D A N T que les expéditions militaires de l'Electeur n'étaoient qu'une fuite de profpérités & de triomphes , Louis XIV. donnoit des loix à l'Europe , & lui prescrivoit des conditions de Paix. Par ce Traité la France resta en possession de la Franche-comté qui lui fut annexée pour jamais , d'une partie de la Flandre Espagnole , & de la Forteresse de Fribourg. Après que cette Paix eut été signée à Nimegue , le Prince d'Orange tenta vainement de la rompre , en livrant l'inutile combat de Saint Denis , où le Duc de Luxembourg triompha malgré la ruse & la mauvaise foi de son Adversaire. Les Hollandois , en faisant cette Paix , avoient pensé à eux & point à leurs Alliés : Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude , mais la chose étoit dès-lors sans remede.

LA France proposa à l'Electeur , de rendre aux Suédois les Conquêtes qu'il avoit faites sur eux , & de les indemniser des frais de la guerre : il auroit été difficile que Louis XIV.

eût prescrit des conditions plus humiliantes, à un Prince abattu par ses défaites : aussi l'Electeur n'en voulut-il point entendre parler : ses vœux s'élevoient plus haut, & il espéroit de conferver par des Traités ce qu'il avoit acquis par des combats : il gagna plus par ses négociations à la Paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes & par ses nombreuses victoires.

LA guerre continua en Poméranie : les Suédois enleverent sur l'Isle de Rugen deux détachemens, l'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de six cens hommes : & le Roi de Dannemarck perdit Christiania & l'Isle de Blékingen.

LA fortune de l'Electeur, ou (pour mieux dire) son habileté, n'étant assujettie à aucun hasard, parut dans cette guerre également stable : il reçut un secours de quatre mille Lunebourgeois, avec lesquels & à l'aide des Vaisseaux Danois il fit une descente dans l'Isle de Rugen, en chassa les Suédois, & leur enleva la Fehrschantz : il s'empara tout de suite de l'Isle de Bornholm, passa à Stralsund, & fit



fit bombarder cette Ville avec tant de vivacité qu'elle se rendit au bout de deux jours : il termina enfin cette belle Campagne par la prise de Gripswalde.

IL sembloit que la fortune se plût à fournir des occasions à ce Prince , où il pût déployer ses grands talens : à peine avoit-il fini sa Campagne , qu'il apprit que le Général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

IL reçut cette nouvelle sans étonnement, & y remédia sans embarras : son esprit fertile en expédiens lui fournissoit en foule des projets , dont il ne lui restoit à faire que le choix & l'application : il pensa & il exécuta dans le même moment : le Général Görtz fut détaché avec trois mille hommes ; il arriva heureusement à Königsberg, où il se joignit à Hohendorff , & se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'Electeur.

POUR fortifier son parti , Frédéric Guillaume fit une Alliance défensive avec ces mêmes Hollandois , qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté : il les dispensa de lui  
païer

paier les subsides arriérés , leur fit la cession réelle du Fort de Schenck , & n'en reçut en récompense que de frivoles garanties , que ces Républicains ingrats refusèrent même d'accomplir.

LES Suédois avançoient en attendant , & faisoient des progrès en Prusse : ils avoient brûlé en passant le Fauxbourg de Memel , & s'étoient emparés de Tilsse & d'Insterbourg ; leurs troupes s'étoient étendues , & leurs partis couroient tout le país.

1679. L'ÉLECTEUR répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence : le 10. de Janvier il part de Berlin , se met à la tête de neuf mille hommes , avec lesquels Dörffling avoit pris les devans ; il passe la Vistule le 15. précédé par la terreur de son nom , qui étoit devenu redoutable aux Suédois : Horn se confond à son approche ; il perd l'espérance de résister au Vainqueur de Fehrbelin ; il se retire , & ses troupes se découragent : Görtz profite de ce trouble , le fuit , le harcele , le retarde ; & ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes.

mes aux Suédois : un grand nombre de Païfans , qui s'étoient joints au Corps de Görtz , se jetterent sur les traîneurs & sur ceux qui s'écartoient de l'Armée Suédoise , les firent Prifonniers , ou les maffacrèrent.

L'ELECTEUR , qui ne perdoit pas fes momens dans l'oifiveté , se trouvoit fur les bords du Frifch-Haff ; il avoit fait préparer des traîneaux , fur lesquels il mit toute fon Infanterie & fes troupes dans l'ordre où elles devoient combattre ; la Cavalerie à leurs côtés fuivoit l'Electeur , qui faisoit de cette façon étrange & nouvelle fept grands milles d'Allemagne par jour ; on étoit furpris de voir cette courfe de traîneaux d'une Armée fur la glace unie d'un golfe , qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaiffeaux de toute la Terre , que le commerce de la Pruffe y attiroit.

LA marche de l'Electeur avec fon Armée refsembloit au fpectacle d'une fête galante & superbe : l'Electrice & toute fa Cour étoient avec lui fur des traîneaux ; & ce Prince étoit reçu dans tous les endroits où il

il passoit , comme le Libérateur de la Patrie.

ARRIVE' à Labiaw , il détacha le Général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre : il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande , & arriva le 19. de Janvier avec son Infanterie à trois milles de Tilse, où les Suédois avoient leur quartier : il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux Régimens des Ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt-huit drapeaux (\*) & étendards, deux paires de timbales & sept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Görtz, & intimidés par le voisinage de l'Electeur, abandonnerent Tilse & se retirèrent du côté de la Courlande : Görtz atteignit leur Arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schulzen-Krug & Cuadjuc,

(\*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de Drapeaux auprès d'un Corps aussi foible, ou il s'est glissé quelque faute de nombre ; j'aurois hésité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas constaté par différentes Relations qui se trouvent dans les Archives Roiales.



duc, & la défit entierement: il revint d'un côté & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les Ennemis avoient fait, & conduisant avec eux grand nombre de Prifonniers.

LA retraite des Suédois refsembloit à une déroute; de feize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournerent-ils en Livonie: ils étoient entrés en Pruffe comme des Romains, ils en fortirent comme des Tartares.

AINSI fe termina cette expédition unique dans fon efpece, dans laquelle le génie de l'Electeur fe déploïa tout entier, où ni la rigueur de la faifon dans ce climat sauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jufqu'aux frontieres de la Livonie, ni les fatigues, ni le nombre des Ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

CETTE Campagne fi bien progettée, fi bien exécutée, ne valut à l'Electeur que de la réputation: c'est la monnoie des Héros, mais ce n'est pas toujours celle dont les Princes fe contentent.

LES Ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient

voient attiré de l'Alsace dans la Marche, & de la Poméranie en Prusse : à peine en eut-il expulsé les Suédois, que les cris de ses Sujets lui annoncerent que trente mille François, sous les ordres du Général Calvo, étoient entrés dans le Duché de Cleves.

LOUIS XIV. insistoit sur l'entier rétablissement des Suédois, & rien ne put le fléchir sur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propositions que lui avoient faites les Ministres de l'Electeur.

LA partie devenoit trop inégale : l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck, qui étoient restés les seuls Champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute lutte sur Charles XI. & sur Louis XIV. ensemble : malgré la répugnance que l'Electeur avoit de se défaire de ses Conquêtes, il fit pour quinze jours une Treve avec les François, & leur remit les Villes de Wéfel & de Lipstادت jusqu'à l'entiere conclusion de la Paix.

CE terme s'étant écoulé sans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix  
mille

mille hommes dans la Principauté de Minden : les Lunebourgeois l'y joignirent ; & ces troupes renfermerent conjointement entre elles & le Wéfer, un Corps Brandebourgeois que le Général Spar commandoit : c'étoit le même Régiment de Dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois ; depuis l'Electeur le supprima entierement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'Empereur, & ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoïa le Baron de Meinder à Saint Germain en Laye, où la Cour de France se tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes : à savoir, que le Traité de Westphalie serviroit de base à cette Paix ; que l'Electeur auroit en propriété tous les péages des Ports de la Poméranie ultérieure, avec les Villes de Camin, Gartz, Greiffenberg de Wildenbruck : il consentit de son côté à remettre les Suédois en possession de  
toutes

toutes les Conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & à ne point assister le Roi de Dannemarck; moiennant quoi la France évacua ses Provinces de Westphalie, & lui païa trois cens mille ducats, pour l'indemniser des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ses Etats.

CETTE Paix ainsi conclue & ratifiée fut mise en exécution, sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

LE Roi de Dannemarck ne tarda point à suivre l'exemple de l'Electeur: il fit sa Paix avec la France & la Suède à Fontainebleau; avec cette différence, que l'Electeur y trouva du moins quelques avantages, & que le Roi de Dannemarck, pour avoir attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

LA Paix de Saint Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume; ses dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat: cependant son grand génie se manifesta jusque dans les moindres actions de sa vie.

LES vertus de ce Prince se modifioient  
selon



selon les circonstances où il se trouvoit, paroissant tantôt plus héroïques & plus sublimes, tantôt plus douces & plus secourables.

Un préjugé assez général fait que la plupart des hommes idolâtroient l'heureuse témérité des Ambitieux : l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préfèrent les Erostrates qui brulent les Temples aux Amphions qui élevent des Villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguste.

FREDERIC Guillaume étoit également admirable, à la tête de ses Armées où il paroissoit comme le Libérateur de sa Patrie, & à la tête de son Conseil où il administroit la Justice à ses Peuples : ses belles qualités lui attiroient la confiance de ses Voisins ; son équité lui avoit élevé une espece de Tribunal suprême, qui s'étendoit au-delà de ses frontieres, & d'où il jugeoit ou concilioit des Souverains & des Rois : il fut choisi Médiateur entre le Roi de Danemarck & la Ville de Hambourg ; Christian V. reçut cent vingt-cinq mille écus de cette  
Ville,

Ville , qui étoit une éponge que les Danois pressoient dans le besoin ; elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce Prince , dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontieres d'Asie : Murad Géray , Cham des Tartares , rechercha son amitié par une Ambassade ; l'Interprète du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles ; & l'on fut obligé d'habiller l'Ambassadeur , dont les haillons ne couvroient pas la nudité , avant que de l'admettre à la Cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares se fit respecter des Espagnols : cette Cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le paiement : il envoïa vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique ; & cette Escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol , qu'elle conduisit dans le Port de Koningsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en possession du Duché de Magdebourg , qui fut à jamais incorporé à l'Electorat de Brandebourg , après la mort du dernier

nier Administrateur, qui étoit un Prince de la Maison de Saxe.

L'ELECTEUR eut depuis, comme Directeur du Cercle de Westphalie, la commission Impériale de protéger les Etats de l'Ost-Frise contre leur Prince qui les chicanoit sur leurs privileges: & comme il avoit le droit de Succession éventuelle sur cette Principauté, il profita de cette occasion pour mettre Garnison Brandebourgeoise à Gritzil, & il établit à Embden une Compagnie de Négocians, qui commencerent en Guinée & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

CES petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV.: ce Monarque avoit fait de la Paix un tems de Conquêtes; il avoit établi des Chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des Villes & des Seigneuries dont il se mettoit en possession, sous prétexte qu'ils étoient originaires des Fiefs ou des dépendances de la Préfecture de Strasbourg & de l'Alsace.

L'EMPIRE, épuisé par une longue guerre,

se contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV. : mais l'Electeur, qui n'avoit  
 1681. point été compris dans la Paix de Nimegue, refusa de signer cette Lettre, & conclut une Alliance avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanover, pour le maintien de la Paix de Westphalie & de Saint-Germain.

1682. LOUIS XIV., qui ne vouloit point être troublé par l'Empereur ni par l'Empire dans ses Conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en Orient qui ne tarderent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

IL s'en falloit de deux ans que la Treve, que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (\*), ne fût écoulée: cependant les Turcs, appelés par les Protestans de Hongrie qui s'é-  
 1683. toient révoltés contre la Maison d'Autriche, vinrent avec une Armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les Princes de sa Maison n'étoit pas guerrier, se sauva à Lintz malgré toute sa hauteur: cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski Roi de

(\*) Après la bataille de Saint Gottard.



de Pologne, un des Grands Hommes de son siècle; & l'Empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa Capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses Ennemis. Les représentations du Pape, des Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & des principaux Princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une Treve avec la France, qui fut signée le 15. d'Août 1684.

1684.

L'ELECTEUR fit la même année une Alliance avec les Cercles de la Basse Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense: on y stipula que les Princes qui rassembleroient les troupes confédérées, tiroient des contributions des Etats voisins: ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'ELECTEUR avoit des prétentions sur les Duchés de Jägerndorff, Ratibor, Oppelen, Brieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie: ces Duchés lui étoient dévolus en toute justi-

ce , par des Traités de Confraternité faits avec les Princes qui les avoient possédés , & confirmés par les Rois de Boheme : il se flat-  
 ta d'avoir trouvé une conjoncture favorable ,  
 pour demander à l'Empereur qu'il fit justice  
 à ses prétentions ; & il sollicita en même  
 tems l'investiture de Magdebourg. Léopold ,  
 qui ne connoissoit de droits que les siens ,  
 de prétentions que celles de la Maison d'Au-  
 triche , & de justice que sa fierté , accorda  
 1685. ce qu'il ne pouvoit pas refuser , c'est à dire ,  
 l'investiture du Duché de Magdebourg : il fit  
 une tentative pour obtenir deux mille hom-  
 mes de troupes Brandebourgeoises , qu'il vou-  
 loit faire servir dans la guerre contre les  
 Turcs ; mais l'Electeur étoit trop mécon-  
 tent de lui pour les lui accorder ; deux mille  
 Brandebourgeois se joignirent aux troupes de  
 Sobieski , & aiderent les Polonois à repousser  
 les Turcs qui les attaquoient.

Tous les événemens sembloient concourir  
 aux avantages de l'Electeur. Louis XIV. ,  
 dont la Politique avoit protégé les Protec-  
 tans d'Allemagne contre l'Empereur , per-  
 sécuta

fécuta ceux de son Roïaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux Edit de Nantes: il se fit une émigration dont on n'avoit gueres vu d'exemples dans l'Histoire: un Peuple entier sortit du Roïaume par esprit de parti en haine du Pape, & pour recevoir sous un autre ciel la Communion sous les deux Especes: quatre cens mille ames s'expatrièrent ainsi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres Temples les vieux Pseaumes de Clément Marot: beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur industrie: vingt mille François s'établirent dans les Etats de l'Electeur; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans: Frédéric Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, & avec la générosité d'un Prince qui encourage les Possesseurs d'Arts utiles à ses Peuples: cette Colonie prospéra toujours, & récompensa son Bienfaiteur de sa protection: l'Electorat de Brandebourg puisa depuis dans son propre sein

une infinité de marchandises, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'Etranger.

FREDERIC Guillaume s'apperçut que sa piété le brouilleroit avec Louis XIV. ; & comme on regardoit en France de mauvais œil l'asile qu'il avoit accordé aux Réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l'Empereur, & lui envoïa sous la conduite du Général Schöning, huit mille hommes pour s'en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la prise de Bude; elles acquirent une réputation distinguée à l'affaut général de cette Ville, où elles entrèrent des premières : l'Empereur leur refusa cependant après cette Campagne des quartiers en Silésie, & elles retournerent hiverner dans la Marche de Brandebourg : en récompense de ce service l'Empereur céda ensuite le Cercle de Swibus à l'Electeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions.

LE refuge des François à Berlin, & les secours que l'Electeur avoit accordés à l'Empereur, acheverent d'indisposer Louis XIV. contre lui, & il lui refusa de lui continuer



le subside annuel qu'il lui païoit depuis la Paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV. violoit ouvertement la Treve qu'il avoit conclue avec l'Empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du Traité de Nimegue: il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre: il prit Treves & en fit raser les ouvrages; & l'on travailloit à force à relever les Fortifications de Huningue: il soutenoit les prétentions de Charlotte Princesse Palatine, épouse du Duc d'Orléans, sur quelques Bailages du Palatinat, droits auxquels elle avoit renoncé par son contract de mariage: un Voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne; & les Cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une Alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce Monarque.

TANT de sujets de plaintes ne purent exciter l'Empereur à s'en faire raison: la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, & le gouvernement foible d'Espagne ne sortoit

1687.

point de sa léthargie: nous verrons cependant dans la suite que l'Élection du Prince de Furstenberg, que le Chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'Empereur de rompre avec un Voisin, dont les entreprises ne gardoient aucunes mesures, & qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance.

L'ÉLECTEUR ne vit point le commencement de cette guerre: il accorda pour la seconde fois sa protection à la Ville de Hambourg, que le Roi de Dannemarck assiégeoit en personne; ses Envoïés, Paul Fuchs & Schmettau, firent consentir Frédéric V. de lever son camp de devant cette Ville, & de rétablir toutes les choses sur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entreprise. Environ dans ce tems le Duc de Weiffenfels s'accorda avec l'Électeur, sur les quatre Bail-  
lages démembrés du Duché de Magdebourg dont ce Duc étoit en possession: l'Électeur acheta celui de Burg pour trente-quatre mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

LE Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le Roi de Dannemarck eut avec le Duc de Gottorp touchant la Paix de Roschild, par laquelle le Roi de Suède Charles Gustave avoit procuré à ce Duc l'entiere Souveraineté de ses Etats : les Danois en haine de cette Paix chasserent ce Prince du Sleswick, & déclarerent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce Duché comme celle du Danemarck même : l'Empereur Léopold voulut se mêler de ces différends, mais le Roi de Danemarck ne consentit de s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'Electeur de Brandebourg : on tint des Conférences à Hambourg & à Altena ; Frédéric V. offrit au Duc de Gottorp de lui céder de certains Comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la Souveraineté ; le Duc refusa ces offres : l'Electeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina sa Régence glorieuse.

FREDERIC Guillaume avoit été attaqué 1688.

de la goutte depuis longtems ; cette maladie dégénéra par la suite en hydropisie : il sentit les progrès de son mal , & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable : deux jours avant sa fin il fit assembler son Conseil ; après avoir assisté aux délibérations , & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain & une liberté d'esprit entière , il tint un discours à ses Ministres , les remercia des fideles services qu'ils lui avoient rendus , & les exhorta à servir son Fils avec ce même attachement : après quoi il s'adressa au Prince Electoral , lui exposa les devoirs d'un bon Prince , & lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires ; il lui recommanda affectueusement de secourir le Prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit sur l'Angleterre ; il insista sur-tout sur l'amour & la conservation des Peuples qu'il alloit gouverner , & les lui recommanda comme un bon Pere peut recommander ses Enfants en mourant : il fit ensuite quelques actes de piété , & attendit tranquillement la mort : il expira le 23. d'Avril



vril 1688. avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses Victoires.

IL eut deux Femmes, Henriette d'Orange Mere de Frédéric III. qui lui succéda, & Dorothee de Holstein Mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des Princesses Elifabeth Sophie & Marie Amélie.

FREDERIC Guillaume avoit toutes les qua- Portrait.  
 lités qui font les Grands Hommes, & la Providence lui fournit toutes les occasions pour les déployer: il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens: il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'emploïa sa valeur qu'à défendre ses Etats & secourir ses Alliés: il étoit prévoïant & sage, ce qui le rendoit grand Politique: il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon Prince: insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre Epouse: s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée: son tempérament vif & co-

lere le rendoit fujet aux emportemens ; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement , il l'étoit toujours du fecond ; & fon cœur réparoit avec abondance les fautes , qu'un fang trop facile à émouvoir lui faifoit commettre : fon ame étoit le fiége de la vertu ; la prospérité n'avoit pu l'enfler , ni les revers l'abattre : magnanime , débonnaire , généreux , humain , il ne démentit jamais fon caractère ; il devint le Restaurateur & le Défenseur de fa Patrie , le Fondateur de la puiffance du Brandebourg , l'Arbitre de fes égaux , l'honneur de fa Nation ; & pour le dire enfin en un mot , fa vie fait fon éloge.

Compa-  
raifon.

DANS ce fiécle trois hommes attirerent fur eux l'attention de toute l'Europe ; Cromwel , qui ufurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de fon Roi d'une modération apparente & d'une Politique foutenuë ; Louis XIV. , qui fit trembler l'Europe devant fa puiffance , protégea tous les talens , & rendit fa Nation refpectable dans tout l'Univers ; Frédéric Guillaume , qui avec peu de moïens fit de grandes chofes , fe tint lui feul lieu de

Mi-

Ministre & de Général, & rendit florissant un Etat qu'il avoit trouvé enséveli sous ses ruines. Le nom de GRAND n'est dû qu'à des caractères héroïques & vertueux : Cromwel, dans sa profonde Politique, fut souillé des crimes de son ambition ; ce seroit donc avilir la mémoire de Louis XIV. & de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un Tyran heureux.

CES deux Princes étoient regardés, chacun dans sa sphere, comme les plus grands hommes de leur siècle : leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, & d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports : comparer ces Princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallèle les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete : examiner leurs qualités personnelles en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'âme & les actions de l'Electeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du Monarque.

ILS avoient tous les deux la physionomie prévenante & heureuse, des traits marqués,

le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majestueux. Louis XIV. étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans son maintien, & l'expression plus laconique & plus nerveuse: Frédéric Guillaume avoit contracté aux Universités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne: mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs Aïeux plus de Souverains que les Hohenzollern; ils étoient Rois d'une grande Monarchie, qui avoit eu longtems des Princes parmi leurs Vassaux: les autres étoient Electeurs d'un païs peu étendu, & alors dépendant en partie des Empereurs.

LA jeunesse de ces Princes eut une destinée à peu près semblable: le Roi mineur, poursuivi dans son Roïaume par la fronde & les Princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses Sujets rebelles livrerent à ses troupes au Faubourg St. Antoine: le Prince Electoral, dont le Pere avoit été dépouillé de ses Etats  
par



par les Suédois , fugitif en Hollande , fit son apprentissage de la guerre sous le Prince Frédéric Henri d'Orange , & se distingua aux Siéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV. , parvenu à la régence , soumit son Roïaume par le poids de l'autorité Roïale : Frédéric Guillaume , succédant à son Pere dans un país envahi , rentra en possession de son héritage à force de Politique & de Négociations.

RICHELIEU Ministre de Louis XIII. étoit un génie du premier ordre ; des mesures prises de longue main , soutenues avec courage , jetterent les fondemens solides de grandeur , sur lesquels Louis XIV. n'eut qu'à bâtir : Schwartzenberg Ministre de George Guillaume étoit un Traître , dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les Etats de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric Guillaume lorsqu'il parvint à la régence. Le Monarque François est digne de louange , pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé : le Héros Allemand fit plus , il se fraïa le chemin seul.

CES Princes commanderent tous deux leurs Armées : l'un aiant sous lui les plus célèbres Capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs ; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des Campagnes par grandeur ; il assiégeoit des Villes, mais il évitoit les Batailles ; il assista à cette Campagne fameuse dans laquelle ses Généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-comté en moins de trois semaines à la France ; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passerent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des Courtisans & l'enthousiasme des Poëtes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'aïant qu'à peine des troupes & manquant de Généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient ; il formoit ses projets & les exécutoit ; s'il pensoit en Général ; il combattoit en Soldat ; & par

rap-

rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la Bataille de Warsovie, qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire : à la Conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathenaw & la Bataille de Fehrbelin, où notre Héros à la tête de cinq mille Cavaliers défit les Suédois & les chassa au-delà de ses frontieres ; & si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son Armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand Prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

LES actions du Monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres Rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du Héros sont d'autant plus admirables, que son

côu-

courage & son génie y font tout; qu'avec peu de moïens il exécute les entreprises les plus difficiles, & que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

LES prospérités de Louis XIV. ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands Capitaines que la France avoit portés: la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres Armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses Ministres & de ses Généraux, & que l'Héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

LE Roi ajoûta par ses Conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alsace, & en quelque façon l'Espagne à sa Monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les Princes de l'Europe: l'Electeur acquit par ses Traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt & Minden qu'il incorpora au Brandebourg; & il se servit de l'envie qui déchiroit ses Voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur. LOUIS



LOUIS XIV. étoit l'Arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en impofoit aux plus grands Rois : Frédéric Guillaume devint l'Oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands Princes. Pendant que tant de Souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le Roi de France leur impofoit, le Roi de Danemarck & d'autres Princes foumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur & refpectoient fes jugemens équitables.

FRANÇOIS I. avoit effaié vainement d'attirer les Beaux-Arts en France : Louis XIV. les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût Attique & l'élégance Romaine renâquirent à Paris ; Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; & des Palais fomptueux fervirent d'afile aux Mufes. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conferver l'Agriculture dans fon païs ; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le Nord de l'Allemagne : Frédéric Guillaume repeupla fes Etats ; il changea des marais en prai-

prairies, des déserts en hameaux, des ruines en Villes; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les Arts utiles sont les aînés des Arts agréables; il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

LOUIS XIV. mérita l'immortalité pour avoir protégé les Arts: la mémoire de l'Electeur sera chere à ses derniers Neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa Patrie. Les Sciences doivent des Statues à l'un, dont la protection libérale sert à éclairer le monde: l'humanité doit des Autels à l'autre, dont la magnanimité repeuple la terre:

MAIS le Roi chassa les Réformés de son Roïaume, & l'Electeur les recueillit dans ses Etats: sur cet article le Prince superstitieux & dur est bien inférieur au Prince tolérant & charitable: la Politique & l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'Electeur.

EN fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Françoise l'emporte sur la frugalité Allemande:

de : Louis XIV. avoit autant d'avance sur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'UN donna des subfides en foulant fes Peuples, l'autre les reçut en foulageant les fiens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour fauver le crédit de la Couronne : dans la Marche la Banque des Etats païa malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens & le fléau de la peste.

Tous deux firent des Traités & les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité : les Princes puiffans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante : les Princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagements, parce qu'ils font souvent obligés de céder aux conjonctures.

LE Monarque fe laiffa gouverner vers la fin de fon regne par fa Maîtrefle, & le Héros par fon Epoufe : l'amour-propre du genre humain feroit trop humilié, fi la fragilité de ces Demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils font hommes comme nous.

ILS

ILS finirent tous deux en Grands Hommes comme ils avoient vécu , voïant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable , quittant les plaisirs , la fortune , la gloire & la vie avec une indifférence Stoïque , conduisant d'une main sûre le gouvernail de l'Etat jusqu'au moment de leur mort , tournant leurs dernieres pensées sur leurs Peuples qu'ils recommanderent à leurs Successeurs avec une tendresse paternelle , & aïant justifié par une vie pleine de gloire & de merveilles , le surnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains , & que la postérité leur confirme d'une commune voix.





# MÉMOIRES

POUR SERVIR

## A L'HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

## BRANDEBOURG,

*Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.*

SECONDE PARTIE.



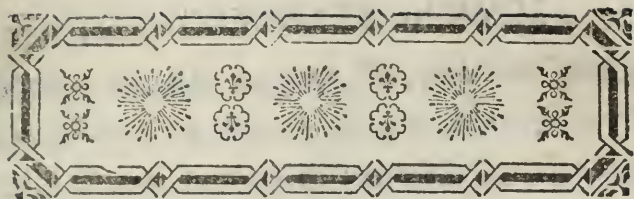
Chez JEAN NEAULME, Libraire

A BERLIN, ET A LA HAYE,

M. DCC. LI.

*Avec Privilège de S. M. Prussienne.*





# FREDERIC III\*.

## PREMIER ROI DE PRUSSE.

FREDERIC III. nâquit à Koningsberg en Prusse, le 22. de Juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange premiere Femme du Grand Electeur: il perdit de bonne-heure sa Mere, & l'Electrice Dorothee lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse: elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce Fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée; l'aigreur du Pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vu sans regret passer sa Succession à son second Fils le Prince Philippe.

ON osa soupçonner l'Electrice d'avoir tenté de se defaire par le poison de son Beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune preuve

(\*) En qualité d'Electeur.

preuve certaine, & que ce fait est avancé assez légèrement, il ne doit point trouver place dans l'Histoire: il ne faut pas fouiller la mémoire des Grands par de telles imputations, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

LES faits justifient l'Electrice: Frédéric III. vécut: il époufa en 1679. en premieres noces Elisabeth Henriette Fille de Guillaume VI. Landgrave de Hesse: il se remaria en 1684. après la mort de cette Princeffe, avec Sophie Charlotte Fille du Duc de Hanovre Ernest Auguste, & Sœur de George qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'ELECTRICE Dorothee en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce Prince: on assure que le Grand Electeur s'étoit déterminé sur ses sollicitations à faire un Testament, par lequel il partageoit toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son regne entre ses Enfants du second lit: le Parti Autrichien se servit habilement de ce Testament pour indisposer le nouvel Electeur contre la France: l'Empereur s'engagea d'annuler cette disposition



tion paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendît le Cercle de Swibus: nous verrons dans la suite de cette Histoire, comment cette convention s'exécuta.

L'AVENEMENT de Frédéric III. à la ré: 1688.  
gencce fut l'époque d'une nouvelle guerre: Louis XIV. en fut l'auteur: il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans: il se plaignoit de l'injure que les Princes Allemands lui avoient faite de se liguier à Augsbourg contre la France: il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'Electon que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furstenberg, à laquelle l'Empereur mettoit opposition.

CETTE Déclaration de guerre fut soutenue par des Armées: le Maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Maïence: le Dauphin fit en personne les Siéges de Mannheim & de Franckenthal: presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une Campagne sous la domination Françoisé.

L'ELECTEUR, qui chargeoit la France de 1689.

tous les chagrins que sa Belle mere lui avoit donnés à cause qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raisons d'intérêt dans le parti de Louis XIV., étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François : les partisans de l'Empereur nourrissoient foigneusement ce Prince dans cette disposition, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages : ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie universelle de Louis XIV., avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe : l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangères : mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'éteindre, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion ; & les Princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS ces tems-là le charme étoit encore dans sa première force, & il opéra avec efficacité sur un esprit préparé par ses préjugés

à en recevoir favorablement l'impression. Frédéric III. se crut donc obligé de secourir l'Empereur: il envoya le Général Schöning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin: les Brandebourgeois s'emparèrent de Rhinbergue: l'Electeur prit en personne le commandement de l'Armée, & il mit le siége devant Bonn: Maïence se rendit aux Alliés: les tronpes qui avoient pris cette Ville se joignirent à celles de l'Electeur, & empêcherent Boufflers de secourir Bonn: d'Asfeld, qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par capitulation le 12. d'Octobre.

L'ELECTEUR fit encore la Campagne suivante, & continua de fournir des secours considérables aux Alliés contre la France: le Prince d'Orange ne commanda point cette année l'Armée des Alliés en Flandre; son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels. 1690.

DEPUIS la mort de Cromwel, son Fils Richard plus Philosophe que Politique, aiant renoncé à la Puissance que le Protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois

appellerent d'une commune voix Charles II. au Trône de son Pere : après sa mort , Jacques II. lui succéda : Guillaume Stadthouder de Hollande , qui avoit épousé sa Fille aînée nommée Marie , profita de l'indisposition de la Nation Angloise contre son Roi , dont le crime principal étoit d'être Catholique : il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre son Roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du Grand Electeur : & ce fut alors que le Prince d'Orange entreprit de détrôner son Beau-pere , & ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tarديوient trop à lui procurer. Un Juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui prêta deux millions pour cette expédition , en lui disant : „ Si vous êtes heureux , „ je fai que vous me les rendrez ; si vous êtes „ malheureux , je consens de les perdre.”

GUILLAUME passa avec cette somme en Angleterre , détrôna le Roi Jacques , battit le parti des Opposans , & devint en quelque façon Souverain légitime de ces trois Roïaumes , par l'approbation du Peuple qui sembla



autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avoit pu se faire confiderer sur le Trône ni regner sur une Nation dont il devoit respecter les Privileges, laissa échaper le Sceptre de ses mains; & poursuivi par ses propres Enfans qui lui avoient arraché la Couronne, il se réfugia en France, où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

LE nouveau Roi d'Angleterre prit le commandement de l'Armée des Alliés: il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les Princes contre la puissance de Louis XIV. qu'il haïssoit: le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-unies, qu'il auroit perdues en tems de Paix: on l'appelloit LE ROI DE HOLLANDE & LE STADTHOUDER D'ANGLETERRE: malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable qui se reproduisoit sans cesse: il étoit aussi respecté de ses Ennemis après ses défaites, que Louis XIV. l'étoit après ses victoires.

IL eut une entrevue avec l'Electeur au sujet des intérêts politiques du tems : les caracteres de ces Princes étoient trop différens , pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations : Guillaume étoit froid , simple dans ses mœurs & rempli de choses solides : Frédéric III. étoit impatient , préoccupé de sa grandeur , réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial & sur les nuances des dignités : un fauteuil & une chaise à dos penferent brouiller ces Princes pour jamais : cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandre que le Roi Guillaume commandoit , & l'Electeur envoïa un autre secours considérable à l'Empereur contre les Infideles : ces troupes se distinguèrent à la Bataille de Salanckemen , que le Prince Eugene gagna sur les Turcs.

1692. LE Roi Guillaume , ou moins heureux ou moins habile , perdit en Flandre les Batailles de Leufen & de Landen.

1693. LE Duc Ernest Auguste de Hanovre , Beau-pere de Frédéric III. fournit de son côté à l'Em-

l'Empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la dignité Electorale: la création de ce neuvieme Electorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'Empire: il ne se trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuierent; mais l'Empereur qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les païant par des titres frivoles.

IL sembloit que cette époque favorisât 1694.  
l'ambition des Princes de l'Europe: à peu près dans le même tems que le Prince d'Orange mit la Couronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest Duc de Hanovre devint Electeur, Auguste Electeur de Saxe se fraïoit le chemin au Trône de Pologne, & Frédéric III. rouloit déjà dans sa tête le projet de sa Roïauté.

COMME c'est une des actions principales de la vie de ce Prince, que cet événement est des plus importans pour la Maison de Brandebourg, & qu'il sert de noëud à la Politique de Frédéric III., il est nécessaire que

nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moïens on l'exécuta, & tous les détails qui influerent sur ce projet & sur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III. se trouvoit resserrée, tant par son état que par ses possessions: sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'aggrandir aux dépens de ses Voisins, aussi forts & aussi puissans que lui; il ne restoit de ressources à ce Prince que l'enflûre des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance, & par ces raisons tous ses vœux se tourneroient du côté de la Roïauté.

ON trouve dans les Archives un Mémoire raisonné, qu'on attribue au Pere Vota Jésuite; il roule sur le choix des titres de Roi des Vandales ou de Roi de Prusse, & sur les avantages que la Maison de Brandebourg retirera de sa Roïauté: on crut même que c'étoit ce Jésuite, qui avoit inspiré à Frédéric III. l'idée de cette nouvelle dignité: on s'abuse d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'aggrandissement d'un Prince Protestant: il est plus naturel de  
croi-



croire que l'élevation du Prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III. & excité en lui l'émulation de se placer sur un Trône à leur exemple : on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

CE projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au Conseil de l'Electeur : ses Ministres Danckelmann & Fuchs se recrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoïoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un Prince amoureux de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrâce de ce jour : il fut envoié à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec

hardieffe, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une Cour corrompue par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les Princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrettes ! mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables..

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune Courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connoissance parfaite des goûts de son Maître ; c'étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartenberg : sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages, il possédoit l'art de la Cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, & en un mot de la bassesse : il entra aveuglément dans les vues de son Maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particulière.

COLBE n'étoit pas assez simple pour ne pas s'appercevoir qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière : d'Illigen Secrétaire dans le Bureau des Affaires étran-

trangeres gagna sa confiance, & le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier Ministre, & qu'il fut mis à la tête du département des Affaires étrangères.

FREDERIC III. n'étoit en effet flatté que par les dehors de la Roïauté, par le faste de la représentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité : ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de Politique : la Roïauté tira la Maison de Brandebourg de ce joug de servitude, où la Maison d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne : c'étoit une amorce que Frédéric III. jettoit à toute sa Postérité, & par laquelle il sembloit lui dire : „ Je vous ai acquis un titre, „ rendez vous en digne ; j'ai jetté les fondemens de votre grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage”. Il emploïa toutes les ressources de l'intrigue, & fit jouer tous les ressorts de la Politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité : c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assûrer des bonnes

dispositions de l'Empereur; son approbation entraînoit les suffrages de tout le Corps Germanique: pour prévenir favorablement l'esprit de ce Prince, l'Electeur lui remit le Cercle de Schwibus, & se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la Principauté de Frise & la Baronie de Limbourg, sur lesquelles la Maison Electorale avoit d'ailleurs des droits incontestables: par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoises servirent dans les Armées Impériales en Flandre, sur le Rhin & en Hongrie: les intérêts de l'Electeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'observer une exacte neutralité: quoique Frédéric III. eût préparé tous les moïens qui devoient mettre la dignité Roïale dans sa Maison, il ne pouvoit pas poursuivre ce dessein en le brusquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favorisassent: nous verrons dans la suite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par  
des



des guerres violentes , il accommoda à l'exemple de son Pere les Ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz , qui avoient entre eux des démêlés touchant la succession.

IL fonda l'Université de Halle & y attira d'habiles Professeurs ; & afin de faciliter le commerce que cette Ville fait de ses Sels , il fit construire de belles Ecluses sur la Salle , qui la rendirent plus navigable.

BERLIN vit alors une Ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire , qu'un nommé le Fort représentoit l'Ambassadeur Moscovite , & qu'il avoit à sa suite le Czar Pierre Aléxiewitz.

CE jeune Prince s'étoit apperçu à force de génie , qu'il étoit un barbare & que sa Nation étoit sauvage ; il sortit alors pour la première fois de ses Etats , aiant formé le noble projet de s'instruire , & de rapporter dans le sein de sa Patrie les lumieres de la raison & l'industrie qui lui manquoient : la Nature avoit fait de ce Prince un Grand Homme ; mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage : de-là résultoit sans cesse dans sa

conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de singularités, de reparties spirituelles & de manieres grossieres, de dessein salutaires & de vengeances cruelles: il se plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer sa Nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre férocité: en morale c'étoit un phénomène bisarre, qui inspiroit l'admiration & l'horreur: pour ses Sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluie rendoit les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'EUROPE s'acheminoit dès lors à grands pas vers la Paix générale; les Alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs armes; & Louis XIV. qui voïoit Charles II. Roi d'Espagne sur son déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie; se prêta facilement à la Paix: quoiqu'il rendît ses Conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus durables; il avoit besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'objet

jet étoit de la dernière importance pour la Maison de Bourbon : la Paix fut conclue à Ryswick ; & l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

DANS le Nord Auguste de Saxe obtint la Couronne de Pologne par une seconde Election, qui l'emporta sur celle du Prince de Conti par les soins de Fléming son Ministre & son Général, par l'approche de ses troupes, & par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du Cardinal de Polignac : le nouveau Roi de Pologne s'étoit épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III. l'Advocatie de l'Abbaïe de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'ELECTEUR profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient : on moïenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagerent une Couronne & des Bijoux Russiens qui sont encore conservés à Koningsberg. Après quoi  
l'Elec-

l'Electeur fit évacuer la Ville , & conserva du consentement de la République la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siècle , à cause de la Succession de Charles II. Roi d'Espagne qui vint à mourir : la Maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

ON avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette Succession devoit donner lieu.

LOUIS XIV. étoit convenu d'abord d'un Traité de partage avec les Puissances maritimes : Charles II. indigné de ce Traité , avoit institué par un Testament le jeune Prince Electoral de Baviere son Neveu héritier de tous ses Etats : mais toutes les espérances furent trompées , le Prince de Baviere mourut : on fit un second Traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier ; le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR protestoit contre tout partage ; il soutenoit l'indivisibilité de la Monarchie



chie Espagnole, & prétendoit qu'étant d'une même Maison divisée en deux Branches, elles avoient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Espagne : l'Empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même degré : tous deux Petits-fils de Philippe III. tous deux avoient épousé des Filles de Philippe IV. : le droit d'aînesse étoit dans la Maison de Bourbon, & Louis XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux Testament de Charles II. que le Cardinal Portocarrero & son Confesseur lui firent signer agonisant & d'une main tremblante : ce Testament changea la face de l'Europe.

LOUIS XIV. céda ses droits au second de ses Fils Philippe d'Anjou, espérant d'applanir par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France, les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur : Philippe passa en Espagne ; il fut reconnu Roi par tous les Princes, à l'exception de l'Empereur Joseph.

AU commencement de cette guerre la France

ce étoit au comble de sa grandeur : elle se voïoit victorieuse de tous ses Ennemis : la Paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa modération : Louis XIV. déployoit dans l'Univers entier sa splendeur & sa magnificence : il étoit craint & respecté : la France étoit comme un Athlete préparé seul au combat , qui entroit dans une lice où il ne paroïssoit encore aucun Adversaire : rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux : dans ses plus violens efforts cette Monarchie entretint quatre cens mille Combattans : mais les grands Généraux étoient morts , & il se trouva avant que le mérire de Villars se fût fait connoître , que la France avoit huit cens mille bras mais point de tête : tant il est vrai de dire que la fortune des Etats ne dépend souvent que d'un seul homme !

LA Maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse : elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues : son Gouvernement étoit dans la langueur & dans la  
foi-

foiblesse : & cette Puissance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois & des Anglois : mais avec moins de ressources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ses Armées le Prince Eugene de Savoie.

LE Roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise en apprenant la mort de Charles II. & il reconnut le Duc d'Anjou Roi d'Espagne par une espece de précipitation : mais dès que la réflexion l'eut ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la Maison d'Autriche, parce que la Nation Angloise le vouloit, & que son intérêt sembloit le demander.

LE Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Danemarck : la jeunesse de ce Prince avoit inspiré à ses Voisins l'audace de l'attaquer, mais ils trouverent un Héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

FREDERIC III. qui étoit en paix, prit part à la grande Alliance qui se formoit contre

tre Louis XIV. dont le Roi Guillaume étoit l'ame, & l'Archiduc d'Autriche le prétexte: il prit des subsides afin de soulager la prodigalité de sa magnificence, & il crut que les secours qu'il fournissoit aux Alliés lui fraïeroient le chemin à la Roïauté: par un effet étonnant des contradictions auxquelles l'esprit humain est sujet, ce Prince qui avoit l'ame si fiere & si vaine, s'abaissoit à se mettre aux aumônes de Princes qu'il ne regardoit que comme ses égaux: toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des Alliés, furent inutiles: ses engagements étoient pris, & il se trouvoit lié par des subsides, par son inclination & par ses espérances.

CE fut dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III. Roi de Prusse, moïennant qu'il lui fournît un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une Compagnie de garnison à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'Empereur dans toutes les



affaires de l'Empire, que sa Roïauté n'altérât en rien les obligations de ses Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la Maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'Electïon des Enfans mâles de l'Empereur Joseph, „ à moins qu'il „ n'y eût des raisons graves & indispensables „ qui obligeassent les Electeurs d'élire un Em- „ pereur d'une autre Maison”.

Ce Traité fut signé & ratifié: Rome cria, & Warsovie se tut: l'Ordre Teutonique protesta contre cet Acte & osa revendiquer la Prusse: le Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des Ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit besoin des secours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il fut des premiers à le reconnoître: le Roi Auguste, qui affermissoit sa Couronne sur sa tête, y souscrivit: le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement: Charles XII. qui soutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses Ennemis; & l'Empire fut en-  
 traî-

traîné par l'Empereur comme on l'avoit prévu.

AINSI se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le Conseil de l'Electeur, dans les Cours étrangères, chez les Amis comme chez les Ennemis, à laquelle il fallut une complication de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente: le Prince Eugene dit en l'apprenant;

„ Que l'Empereur devoit faire pendre les  
 „ Ministres qui lui avoient donné un Con-  
 „ seil aussi perfide”.

1701. LE Couronnement se fit l'année suivante: le Roi que nous appellerons désormais Frédéric I. se rendit en Prusse; & dans la Cérémonie du Sacre on observa qu'il se mit lui-même la Couronne sur la tête: il créa en mémoire de cet événement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

LE Public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Roïauté: le bon-sens du vulgaire

gaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité : ceux qui n'étoient pas Peuple pensoient de même : il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses Femmes , „ Qu'elle étoit au désespoir d'aller jouer en Prusse la Reine de théâtre vis-à-vis de son Esope". Elle écrivit à Leibnitz : „ Ne croïez pas que je préfere ces Grandeurs & ces Couronnes dont on fait ici tant de cas , aux charmes des entretiens Philosophiques que nous avons eus à Charlottenbourg".

Aux pressantes sollicitations de cette Princesse , se forma à Berlin l'Académie Roïale des Sciences , dont Leibnitz fut le Chef : on persuada à Frédéric I. qu'il convenoit à sa Roïauté d'avoir une Académie , comme on fait accroire à un nouveau Noble qu'il est féant d'entretenir une meute : on se propose de parler en son lieu de cette Académie avec plus d'étendue.

LE Roi s'abandonna après son Couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence , sans plus y mettre de

bornes : à son retour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

PENDANT le divertissement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII., cet Alexandre du Nord qui auroit ressemblé en tout au Roi de Macédoine s'il eût eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complète : le Roi de Dannemarck & le Czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune Héros, l'un en Norwegue & l'autre en Livonie : Charles XII. força dans sa Capitale le Monarque Danois à faire la Paix : de-là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Russes auprès de Narva, & battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

LA fuite des Saxons les entraîna vers les frontières de la Prusse : Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les Armées Impériales, & que la guerre s'approchoit de son nouveau Roïaume : Charles XII. promit cependant la Neutralité pour la Prusse, en

con-



confidération de l'intercession de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

CES années étoient l'époque des triomphes du Roi de Suède: il dispoſoit en Souverain de la Pologne: ſes négociations étoient des Ordres, & ſes batailles des Victoires: mais ces Victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, conſumoient les Vainqueurs, & obligeoient le Héros à renouveler ſouvent ſes Armées: un transport de troupes Suédoïſes ſe rendit en Poméranie: Berlin en prit l'allarme: ces troupes n'en traverserent pas moins l'Electorat, & ſe rendirent en Pologne lieu de leur deſtination.

LE Roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes: au lieu de les emploïer à la fûreté de ſes Etats, il les envoïa en Flandre à l'Armée des Alliés; il ſe rendit lui-même au païs de Cleves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre, au Trône duquel Anne ſeconde Fille du Roi Jacques ſuccéda.

LES droits de Frédéric I. ſe fondoient ſur le Teſtament de Frédéric Henri d'Orange,

qui avoit substitué ses biens, au cas d'extinction des mâles, à sa fille épouse du Grand Electeur: le Roi Guillaume laissa un Testament tout contraire en faveur du Prince Frison de Nassau, dont les Etats-Généraux devoient être les exécuteurs: les biens de la succession consistoient dans la Principauté d'Orange, de Meurs, & dans différentes Seigneuries & Fonds de terre situés en Hollande & en Zélande.

FREDERIC I. menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice: cette menace persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes: on parvint cependant à régler les conditions d'un accord provisionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales: un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I. & il consentit à laisser ses troupes en Flandre: Louis XIV. mit le Prince de Conti en possession d'Orange, le Roi s'en trouva grièvement offensé: il augmenta son Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolfenbuttel à son service: il déclara peu après la guerre à

la France, à cause que l'Armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le pais de Cleves.

LOUIS XIV. ne s'apperçut pas qu'il eût un Ennemi de plus : & le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts : il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions : il obligea le Duc Antoine Ulric de Wolffenbittel à renoncer aux engagements qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les Ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moïen des subsides François.

DANS ce tems l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche : ses Flottes transporterent l'Archiduc Charles, qui depuis devint Empereur, dans le Roïaume d'Espagne, qu'une Armée Angloise devoit aider à lui conquérir : l'enthousiasme de l'Europe pour la Maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer. 1702.

TANT que dura la Guerre de Succession, les troupes Prussiennes soutinrent avec éclat

la réputation qu'elles avoient acquise sous le Grand Electeur: elles prirent Keyserwerth près du Rhin, & dans cette Action de Höchstet où Villars surprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Prussiens qu'il commandoit: je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'apperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la Cavalerie Françoisé osât l'entamer.

LE succès des troupes Prussiennes sur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne rassûrèrent pas Frédéric I. contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois: rien ne leur résistoit alors: le génie de Pierre I., la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII.: ce Héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roi de Pologne: Pierre préféroit la ruse à l'audace; Auguste, les plaisirs aux travaux; & Charles, l'amour de la gloire à la possession du

Mon-



Monde entier : les Saxons étoient souvent surpris ou battus : les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos ; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions : les Armées Suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes & victorieuses : mais Charles XII., dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne favoit exécuter ses projets que par la force : il vouloit assujettir les événemens comme il domptoit ses Ennemis : le Czar & le Roi de Pologne supplétoient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du Cabinet : ils réveilloient la jalousie de l'Europe, & suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ses haines, & qui ne favoit se venger des Rois ses Ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêcherent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une Alliance défensive avec Charles XII. qui avoit une Armée victorieuse dans le voisinage : Frédéric I. & Stanislas reconnurent réciproquement leur Roïauté : ce Traité ne dura qu'autant que la fortune

ne de Charles XII. ne se démentit point.

1703. QUOIQUE cette Alliance dût rassûrer le Roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de Garnisons suffisantes, & il envoia de nouveaux secours à l'Armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette Province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse Bataille de Höchstedt: ils étoient à la droite sous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit: à la premiere attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plierent devant les François & les Bavaois, mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncerent les Ennemis: le Prince Eugene vint se mettre à leur tête; piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec de braves gens, & non pas avec de troupes qui lâchoient le pied: c'est un fait connu que Milord Marlborough prit vingt-sept bataillons & quatre régimens de Dragons prisonniers dans le Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

MILORD Marlborough se rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuse Campagne, pour disposer Frédéric I. à l'envoi d'un Corps de ses troupes en Italie: cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII. en voiant une Carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I. en jettant un regard sur sa Cour: il étoit rempli de soumission & de souplesse devant ce Prince: il flattoit adroitement sa vanité, & s'empressoit à lui présenter l'aiguiere lorsqu'il se levoit de table: Frédéric ne put lui résister, & il accorda aux flatte-ries du Courtisan ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand Capitaine & à l'habileté du profond Politique: le fruit de cette négociation fut, que le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

LA mort de la Reine Sophie Charlotte 1705. mit alors toute la Cour en deuil: c'étoit une Princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son sexe aux graces de l'esprit & aux lumieres de la raison: elle avoit

voïagé dans sa jeunesse en Italie & en France sous la conduite de ses Parens : on la destinoit pour le Trône de France : Louis XIV. fut touché de sa beauté ; mais des raisons de Politique firent échouer son mariage avec le Duc de Bourgogne : cette Princesse amena en Prusse l'esprit de la société , la vraie politesse , & l'amour des Arts & des Sciences : elle fonda , comme on l'a dit plus haut , l'Académie Roïale : elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres Savans à sa Cour : sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses : Leibnitz , qu'elle pressoit un jour sur ce sujet , lui dit : „ Madame , il n'y a pas „ moïen de vous contenter ; vous voulez sa- „ voir le pourquoi du pourquoi”. Charlottenbourg étoit le rendez - vous des gens de goût ; toutes sortes de divertissemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux & cette Cour brillante.

SOPHIE Charlotte avoit l'ame forte : sa religion étoit épurée , son humeur douce , son esprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens : elle mourut à Ha-



novre dans le fein de fa famille : on voulut introduire un Miniftre réformé dans fon appartement : „ Laissez - moi mourir (lui dit-elle) „ fans difputer”. Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes : „ Ne „ me plaignez pas , (reprit-elle) car je vais à „ préfent fatisfaire ma curiosité fur les prin- „ cipes des chofes que Leibnitz n'a jamais pu „ m'expliquer, fur l'efpace , fur l'infini, fur „ l'être & fur le néant ; & je prépare au Roi „ mon Epoux le fpectacle d'une pompe fu- „ nebre , où il aura une nouvelle occafion „ de déployer fa magnificence ”. Elle recommanda en mourant à l'Electeur fon Frere les Savans qu'elle avoit protégés , & les Arts qu'elle avoit cultivés : Frédéric I. fe confola , par la cérémonie de fes obfeques, de la perte d'une Epoufe qu'il n'auroit jamais pu affez regretter.

EN Italie la guerre commençoit à devenir 1706.  
plus vive : les Pruffiens , que Milord Marlborough y avoit fait marcher , furent battus à Cafano avec le Prince Eugene , & à Calcinato lorsque le Général Revenklau , qui les

commandoit , y fut surpris par le Grand-Prieur de Vendôme.

1707. LE Prince Eugene pouvoit être battu , mais il favoit réparer ses pertes en Grand-homme ; & l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse Bataille de Turin , auquel les Prussiens eurent une part principale.

QUOIQUE le Duc d'Orléans proposât aux François de fortir de leurs retranchemens , son avis ne fut point suivi ; la Feuillade & Marlin avoient des ordres de la Cour qui portoient , à ce qu'on assure , de ne point hasarder de bataille : celle de Höchstedt avoit intimidé le Conseil de Louis XIV.

LES François , qui auroient été du double supérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens , leur furent inférieurs partout , à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immense & de plus séparés par la Doire.

LES Prussiens , qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés , attaquèrent la droite du retranchement François qui s'appuïoit à

la Doire : le Prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé , & la résistance des Ennemis ralentissoit la vigueur de son attaque , lorsque trois Grenadiers se glissèrent le long de la Doire , & tournerent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuié à cette riviere : tout d'un coup une voix s'entendit dans l'Armée Françoisé , NOUS SOMMES COUPE'S. Elle abandonne son poste , prend la fuite ; & en même tems le Prince d'Anhalt escalade le retranchement , & gagne la Bataille : le Prince Eugene en fit un compliment au Roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir , qu'il partoît d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

FREDERIC I. fit pendant cette guerre quelque acquisitions pacifiques : il acheta le Comté de Tecklenbourg en Westphalie du Comte de Solms-Braunfels ; & Madame de Nemours , qui étoit en possession de la Principauté de Neufchâtel , venant de mourir , le Conseil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence , & élut quelques - uns de ses Mem-

bres pour juger des prétentions que le Roi de Prusse formoit d'un côté , & tous les Parens de la Maison de Longueville d'un autre : la Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roi comme aiant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la Maison d'Orange : Louis XIV. s'éleva contre cette sentence ; mais il avoit de si grands intérêts à discuter , qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges ; & la Souveraineté de Neufchâtel fut assurée à la Maison Roïale par la Paix d'Utrecht.

CHARLES XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités : il avoit détrôné Auguste de Pologne , & lui avoit prescrit les loix d'une Paix dure à Alt-Rannstadt au milieu de la Saxe : le Roi vouloit disposer le Roi de Suède à quitter la Saxe ; il lui envia son Grand-Maréchal Printz , pour le prier de ne point troubler la Paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

CHARLES XII. qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les Etats d'un Prince qu'il avoit



voit mis aux abois , pour renouveler la même scene avec le Gzar à Moscou , trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions , & lui demanda ironiquement : Si les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes que les Brandebourgeois. „ Oui, Sire , (lui „ répondit l'Envoïé) elles sont encore com- „ posées de ces vieux Soldats qui se trouve- „ rent à Fehrbellin ”.

CHARLES XII. obligea l'Empereur , en passant par la Silésie , de restituer cent vingt-cinq Eglises aux Protestans de ce Duché : le Pape en murmura , & n'épargna pas les protestations & les plaintes : Joseph lui répondit : „ Que si le Roi de Suède lui eût proposé de „ se faire Luthérien lui-même , il ne savoit „ pas trop ce qui en seroit arrivé ”.

CES mêmes Suédois , qui faisoient alors la terreur du Nord , rétablirent avec les Prussiens & les Hanovriens le calme dans la Ville de Hambourg , qu'une fédition populaire avoit troublé : Frédéric I. y envoïa quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des Echevins & des Syndics : il eut quelques dé-

1708.

démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette Ville avoit enfoncé les portes du Résident Prussien, qui tenoit une Chapelle Réformée dans sa Maison : le Roi fit arrêter des marchandises des Négocians de cette Ville, qui descendoient le Rhin & passaient par Wesel; & il menaça d'interdire le Culte Catholique dans ses Etats, comme il en avoit usé lorsque l'Electeur Palatin avoit persécuté les Protestans du Palatinat : la crainte de ces représailles fit rentrer la Ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

LA Cour de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues : l'esprit de ce Prince étoit flottant entre les cabales de ses Favoris, comme une mer agitée par des vents différens : ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie ; leurs artifices étoient grossiers, & leur manège peu adroit : tous se haïssoient & brûloient en secret du désir de se supplanter : s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition de s'enrichir

richir aux dépens de leur Maître : le Prince Roïal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

LES marques de sa mauvaise volonté leur suggérèrent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel appui : ils persuaderent au Roi de passer à ses troisiemes noces , quoiqu'il fût infirme , qu'il ne vécût que par l'art des Médecins , & qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il alloit perdre : le Maréchal de Biberstein se chargea de cette intrigue : il représenta au Roi , que le Prince Roïal n'auroit point d'enfans de son Epouse fille de l'Electeur George de Hanovre , quoiqu'alors même elle fût enceinte ; que le bonheur de ses Peuples demandoit qu'il songeât sérieusement à affermir sa Succession ; qu'il étoit encore vigoureux , & qu'après ce mariage il seroit sûr de voir passer à ses Descendans cette Couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir : ce même discours répété par différentes personnes , persuada ce bon Prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ses États : les Médecins acheve-

rent

rent de le déterminer au mariage , en l'assurant que son tempérament souffroit du célibat : on lui choisit une Princesse de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louise , dont l'âge , les inclinations , la façon de penser , ne s'accordoient point avec les siennes : il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces , qui fut célébrée avec un faste Asiaticque ; le reste du mariage ne fut que malheureux.

1709. LA fortune se laissa enfin de protéger les caprices de Charles XII : il avoit joui de neuf années de succès : les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers : il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuse , chargée de trésors , & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capoue des Suédois : soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces Vainqueurs , soit que la prospérité enflât l'audace de ce Prince & le poussât au-delà de son but , il n'eut plus que des malheurs affreux à essuier : il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne , & détrôner le  
le



le Czar comme il avoit détrôné Auguste.

DANS ce dessein il s'avança vers les frontières de la Moscovie, où deux chemins le conduisoient: l'un par la Livonie où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer jusqu'à la nouvelle Ville que le Czar fondeoit alors sur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe: l'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscou par des Déserts impraticables. Charles XII. se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage, ou parce qu'il comptoit sur Mazzeppa Prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son Armée de vivres, & de le joindre avec un nombre considérable des siens: le Czar fut averti des intrigues de ce Cosaque; il dissipa les troupes que Mazzeppa assembloit, & s'empara de ses Magasins: de sorte que, lorsque le Roi de Suède arriva  
dans

dans l'Ukraine, il ne trouva que des Déserts affreux au lieu d'un païs abondant en subsistances, & un Prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un Allié puissant qui lui amenoit des secours.

CES contre-tems ne rebuterent point Charles XII: il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien: lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près: son Général Löwenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize mille hommes, fut battu par le Czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit: il n'arriva au camp du Roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, & qui augmentèrent dans le camp la disette qui y regnoit.

LE Czar s'approcha bientôt de Pultawa; & dans cette plaine se donna cette Bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle.

CHARLES XII., qui jusqu'alors comme  
l'Ar-

l'Arbitre des destins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince blessé & porté sur des brancards : Pierre Alexiéwitz, qui n'avoit été que Législateur jusqu'alors, assisté de Menzikow, marqua dans cette journée qu'il possédoit les parties d'un grand Capitaine, & que ses Ennemis lui avoient appris à vaincre : tout étoit fatal aux Suédois ; la blessure de leur Roi qui l'empêchoit d'agir, la misère qui leur ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette Bataille décisive, le nombre de leurs Ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes & de disposer avantageusement leurs troupes : enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un instant décisif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur : Charles XII. fut réduit à chercher un asile chez les Turcs : ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites : il devint ainsi la victime de son inflexibilité

d'ef;

d'esprit, qu'on auroit appelée opiniâreté s'il n'eût pas été un Héros : après cette défaite l'Armée Suédoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthene , comme l'Armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Baltique après la Bataille de Narva.

AUGUSTE, qui vit son Antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole & du Traité d'Alt-Randstadt ; il s'aboucha à Berlin avec le Roi de Dannemarck & Frédéric I: ensuite de quoi Auguste rentra avec une Armée en Pologne, & le Roi de Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie : Frédéric I., que ces Puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

EN Pologne tous les Partisans des Suédois se tournerent du côté des Saxons : Stanislas étoit auprès de l'Armée Suédoise, que Craflaw commandoit : ce Général, se trouvant reserré par les Moscovites & les Saxons, traversa la Nouvelle Marche & se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I. qui voïoit avec déplaisir ces passages & ces Armées nombreuses dans son voisinage.



LE Roi fit un voïage à Koningsberg, où il obtint du Czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétablirait le jeune Duc de Courlande neveu de Frédéric I. dans ses Etats, à condition qu'il épouserait la Niece de Pierre Alexiéwicz.

CE Prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes : elles ne se distinguèrent pas moins en Flandre qu'en Italie : elles firent des merveilles sous le commandement du Comte de Lothum, tant à la Bataille d'Oudenarde qu'au Siège de Lille.

LES François, découragés par le mauvais succès de leurs armes & par la perte de trois grandes Batailles rangées, faisoient à la Haie des propositions de Paix : mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées & si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de Paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les moments

mens où la passion les gouverne , où dans lesquels la fortune les favorise ?

LES Alliés ouvrirent la Campagne par la prise de Tournai & la Bataille de Malplaquet , où le Prince Roïal se trouva en personne : le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire ; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Pruffiens ; il forma ses troupes sur le parapet ; & de -là il foutint la Cavalerie Impériale , que les François repoufferent par deux reprises , jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire.

1710. EN Poméranie les Suédois faisoient appréhender par leurs démonstrations qu'ils eussent dessein de pénétrer en Saxe : le Roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres Etats ; & dans l'intention d'assoupir les troubles du Nord , il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter : il proposa l'entretien d'une Armée de neutralité , mais cette Armée ne s'assembla jamais : Crasslaw consentit à une suspension d'armes : Charles XII.

qui

qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité: ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces Actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force fécondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du Sud la France renoua les négociations de la Paix à Gertrudenberg, & dès les premières Conférences elle s'engagea à reconnoître la Roïauté de Prusse & la Souveraineté de Neufchâtel: l'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette Campagne sous le Prince d'Anhalt aux Siéges d'Aire & de Douai qu'ils prirent: le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre où il avoit Garnison, que les Espagnols ne lui païassent les subsides qu'ils lui devoient: & il conserva la possession de cette Ville par la Paix.

DANS ce tems mourut le Duc de Courlande neveu du Roi: les Moscovites s'emparèrent de nouveau de la Courlande: ils prirent Elbing; mais comme le Roi avoit des

242 MEM. DE BRANDEBOURG ,  
droits sur cette Ville, un Bataillon Prussien  
y fut mis en Garnison.

LE passage & le voisinage de tant d'Ar-  
mées avoit porté la contagion en Prusse: la  
disette, qui commençoit à s'y faire sentir vi-  
vement, augmenta la violence & le venin  
de la Peste: le Roi, auquel on cachoit une  
partie du mal, abandonna ces Peuples à leur  
infortune; & tandis que ses revenus & ses  
subsidés ne suffisoient pas même à la magni-  
ficence de sa dépense, il vit périr malheureu-  
sément plus de deux cens mille ames qu'il  
auroit pu sauver par quelques libéralités.

LE Prince Roïal, révolté de la dureté  
que son Pere marquoit aux Prussiens, parla  
fortement aux (\*) Comtes de Wartenberg &  
de Wittgenstein, afin de procurer des secours  
& des vivres à ces Peuples, qui périssoient  
autant par la misere que par la contagion:  
il trouva ces Ministres inflexibles: ils lui re-  
fuserent séchement d'acheter pour dix mille  
écus de bled, dont on auroit au moins pu  
soulager les Habitans de Koningsberg: vive-  
ment

(\*) Directeurs des Finances.



ment piqué de ce refus , ce Prince résolut de perdre ces Ministres iniques : il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner : la Fortune a ses revers , la Cour a ses orages : le parti des Kamke , envieux de la faveur de Wartenberg , fut charmé d'emploier le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition : un jeune Courtisan de cette famille , qui jouoit souvent aux échecs avec le Roi , trouva le moïen de lui faire tant d'insinuations contre ces Ministres & de lui répéter si souvent la même chose , que Wittgenstein fut envoïé à la Forteresse de Spandaw , & Wartenberg exilé : le Roi se sépara du Grand Chambellan qu'il chérissoit , en fondant en larmes : Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus , & il y mourut peu après sa disgrâce.

DANS le Nord Charles XII. avoit refusé la Neutralité , comme nous venons de le dire : le Czar , les Rois de Pologne & de Danemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie : Frédéric I. refusa constamment d'entrer dans cette Ligue : il ne

1711.

vouloit point exposer ses Etats aux incurſions , aux ravages & aux hafards de la guerre ; & il eſpéra même de gagner par ſa Neutralité aux diſſenſions de ſes Voifins.

LE commencement des opérations ne leur fut pas favorable : les Danois leverent le ſiége de Wismar , & Auguſte leva ceux de Stralfund & de Stettin.

PENDANT que l'Europe étoit travaillée par ces convulſions ; que l'eſpérance , l'intérêt & l'ambition fouffloient la diſcorde dans les cœurs des deux partis ; mourut l'Empereur Joſeph : l'Empire élut à ſa place l'Archiduc Charles , qui étoit alors bloqué dans Barcelone , après avoir été couronné & chafé enſuite de Madrid après la perte de la Bataille d'Almanza.

LA mort de Joſeph applanit le chemin à la Paix générale : les Anglois , qui commençoient à ſe laſſer de tant de dépenses , ouvroient les yeux ſur l'objet de cette guerre , à meſure que les nuages de leur enthouſiaſme vinrent à ſe diſſiper : ils ſe convainquirent que la Maifon d'Autriche ſeroit aſſez puiſſante

fante en conservant ses Pais héréditaires, le Roïaume de Naples, le Milanès & la Flandre; & ils se disposerent à tenir des Conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la Paix.

LE Roi, qui désiroit de terminer les démêlés de la Succession d'Orange par un Traité définitif, se rendit dans le Pais de Cleves pour régler cette affaire avec le Prince de Frise; mais ce malheureux Prince se noïa au passage du Moerdick en voulant se rendre à la Haie: en revanche Frédéric I. fit une autre acquisition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt; ce Pais fut mis en séquestre entre les mains du Roi de Prusse & de l'Electeur de Saxe; la Régence Prussienne se tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

CEPENDANT tout s'acheminoit insensiblement à la Paix, les Conférences continuoient à Utrecht: Les Comtes de Dönhoff, de Metternich & de Biberstein s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roi. 1712.

PENDANT qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution dont

l'Europe accusa le Maréchal de Tallard, qui avoit été Prisonnier à Londres: soit que ce Maréchal ou que ce qu'on appelle le hafard en fussent la cause, le parti de Milord Marlborough fut culbuté; ceux de la Nation qui désiroient la Paix l'emportèrent; le Duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des Alliés au commencement de la Campagne: le Prince Eugene, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive; le Prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du Siège de Landrecies: mais Villars marcha à Denain, fondit sur le Camp que Milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugene pût le secourir: cette victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quênoi, Douai & Bouchain.

LES Alliés suivirent l'exemple des Anglois, & songerent sérieusement à la Paix: l'Empereur étoit le seul qui voulût continuer la guerre, soit que la lenteur de son Conseil n'eût pas le tems de se décider, ou que ce Prince se crût assez fort pour résister seul



à Louis XIV. : sa condition n'en devint que plus mauvaise.

LE Roi fit alors surprendre la Garnison Hollandoise qui étoit à Meurs, & maintint par la possession les droits qu'il avoit sur cette place.

MAIS les sentimens pacifiques du Sud n'influèrent point sur le Nord : le Roi de Dannemarck entra dans le Duché de Bremen & prit Stade : le Czar & le Roi de Pologne tenterent une Descente dans l'Ile du Rügen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer : les Alliés ne furent pas plus heureux au Siège de Stralsund, qu'ils furent obligés de lever : Steinbock venoit de remporter une victoire sur les Saxons & sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg ; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le païs fut délivré d'Ennemis : les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette Ville aux troupes du Roi comme Directeur du Cercle de la Basse Saxe, mais les Suédois en délogerent les Prussiens : la Neutralité du Roi n'en souffrit au-

cune atteinte, & il continua de négocier, afin de porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient autour de ses Etats.

1713. \ AU commencement de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné ses jours: il ne vit point la consommation de la Paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage.

IL eut trois Femmes: la premiere fut une Princesse de Hesse, dont il eut une Fille, mariée au Prince héréditaire de Hesse à présent Roi de Suède: Sophie Charlotte de Hanovre mit au monde Frédéric Guillaume qui lui succéda; & il répudia la troisieme, qui étoit une Princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence.

Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I.: il ne nous reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur sa personne & sur son caractère: il étoit petit & contrefait; avec un air de fierté il avoit une physionomie commune: son ame étoit comme les miroirs qui réfléchissent  
tous

tous les objets qui se présentent : flexible à toutes les impressions qu'on lui donnoit , ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui , savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance : il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur , plus attaché à l'éclat qui éblouit , qu'à l'utile qui n'est que solide : il sacrifia trente mille hommes de ses Sujets dans les différentes guerres de l'Empereur & des Alliés, afin de se procurer la Roïauté ; & il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement , qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial, & de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipation.

IL étoit magnifique & généreux : mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? Il trafiquoit du sang de ses Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorgers : lorsqu'il vint en Hollande pour recueillir la Succession du Roi

Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette Succession ; & les quinze mille hommes se firent tuer au service des Alliés.

LES préjugés du Vulgaire semblent favoriser la magnificence des Princes ; mais autre est la libéralité d'un particulier , & autre est celle d'un Souverain : un Prince est le premier Serviteur & le premier Magistrat de l'Etat ; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts ; il les lève , afin de pouvoir défendre l'Etat par le moïen des troupes qu'il entretient , afin de soutenir la dignité dont il est revêtu , de récompenser les services & le mérite , d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches & les obérés , de soulager les malheureux en tout genre & de toute espece , afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'Etat en général : si le Souverain a l'esprit éclairé & le cœur droit , il dirigera toutes ses dépenses à l'utilité du Public & au plus grand avantage de ses Peuples.



LA magnificence qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre; c'étoit plutôt la dissipation d'un Prince vain & prodigue : sa Cour étoit une des plus superbes de l'Europe : ses Ambassades étoient aussi magnifiques que celles des Portugais : il fouloit les pauvres afin d'engraïsser les riches : ses Favis recevoient de fortes pensions, tandis que ses Peuples étoient dans la misere : ses bâtimens étoient somptueux, ses fêtes superbes : ses écuries & ses offices tenoient plutôt du faste Asiatique, que de la dignité Européenne.

SES libéralités paroïssent plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux : ses Domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières faillies de son emportement : il donna un Fief de quarante mille écus à un Chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure : la bisarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, & qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau : on est alors étonné

de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres dessechés qui péricissent : ce Prince voulut engager ses Domaines de la Principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV. fit l'acquisition du tems de la Régence ; & il vendoit vingt mille hommes aux Alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

SA Cour étoit comme une grande riviere, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux : ses Favoris regorgeoient de ses libéralités ; & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce Monarque généreux daignât les secourir : un Prince avare est pour ses Peuples comme un Médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang ; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

FREDERIC I. n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence

gence pour les foibleſſes humaines : depuis le Baron de Danckelman juſqu'au Comte de Wartenberg, ſes Favoris eurent tous une fin malheureuſe.

SON eſprit foible & ſuperſtitieux avoit un attachement ſingulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions : il eſt à croire qu'il auroit été Perſécuteur, ſi les Prêtres ſe fuſſent avisés de joindre des cérémonies aux perſécutions : il compoſa un Livre de Prieres, que pour ſon honneur on n'imprima pas.

SI Frédéric I. eſt digne de louange, c'eſt pour avoir toujours conſervé ſes Etats en Paix, tandis que ceux de ſes Voifins étoient ravagés par la guerre ; pour avoir eu le cœur naturellement bon ; &, ſi l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale : enfin il étoit grand dans les petites choſes & petit dans les grandes ; & ſon malheur a voulu qu'il fût placé dans l'Hiſtoire entre un Pere & un Fils, dont les talens ſupérieurs le font éclipſer.



DE LA  
SUPERSTITION  
ET DE LA  
RELIGION.

**J**E divise en trois parties ce morceau, qui concerne la Religion & la Superstition; & je présenterai, pour plus de clarté & d'ordre, la Religion sous le Paganisme, sous le Papisme, & sous la Réforme.

ARTICLE PREMIER.

*DE LA RELIGION SOUS LE  
PAGANISME.*

**L**E Brandebourg a suivi le culte différent des divers Peuples qui l'ont habité: les Teutons, qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un Dieu nommé Tuiston; César dit que c'est le Dis-pater engendré par  
la



la terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

LE culte que les Germains rendoient à leurs Dieux ; étoit proportionné à leurs mœurs simples ; mais sauvages & grossières ; ils s'assembloient dans des bois sacrés , chantoient des hymnes à l'honneur de leurs Idoles , & leur sacrifioient même des victimes humaines.

IL n'y avoit point de contrée qui n'eût son Dieu particulier ; les Vandales en avoient un nommé Triglaf ; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg : il étoit représenté avec trois têtes , ce qui marquoit (\*) qu'il regnoit au Ciel , sur la Terre & dans les Enfers ; c'étoit apparemment la Trinité du Paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs , qu'ils croïoient être instruits des mysteres de leurs Dieux ; & qu'on nourrissoit pour la Déesse Trigla un Cheval noir , qui passoit pour l'Interprète de ses volontés †) : ces Peuples adoroient aussi des Serpens ,

(\*) Valentin Lichtstädt.

(†) Alais Arentzil.

pens, & l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS le cinquieme siecle les Vandales abandonnerent leur patrie pour inonder la France, l'Espagne & même l'Afrique (\*): les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du país avoient abandonnées: leurs Dieux & leur Religion passerent avec eux dans le Brandebourg; la principale de leurs Idoles s'appelloit Irmanfæüle, ce qui signifie colonne d'Irman; les savans Etymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermès, qui est le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

IL est connu à tous ceux qui sont versés dans la Littérature Allemande, que c'est une fantaisie générale parmi leurs Savans, de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie

(\*) Orose & Gregoire de Tours.

manie & celle des Egyptiens , des Grecs & des Romains.

IL n'est malheureusement que trop vrai, que l'Erreur & la Superstition semblent être le partage de l'humanité; tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie; & comme ils ont tous à peu près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre: la crainte donna le jour à la Crédulité, & l'amour-propre intéressa bientôt le Ciel au destin des hommes; de-là nâquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colere céleste dont on redoutoit les effets: la raison humaine, altérée & abrutiée par la terreur que toutes sortes de grandes calamités lui inspiroient, ne savoit à qui s'en prendre pour se rassûrer contre ses craintes; & comme les malades ont recours à tous les remedes pour essaier s'ils n'en trouveront point un qui les guérisse, le genre humain supposa dans son aveuglement une essence divine & une vertu secourable dans tous les objets de la Nature,

de-

depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects : tout fut adoré ; l'Encens fuma pour des Champignons ; le Crocodile eut des Autels ; les Statues des Grands hommes , qui les premiers avoient gouverné des Nations , eurent des Temples & des Sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales désoloient un païs , la Superstition redoubloit.

LES savans Allemans ont raison de dire en ce sens , que la Superstition est la même chez toutes les Nations : mais quoiqu'elle soit en général une suite de la Crédulité , elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini , & proportionnées au génie des Nations : j'aurois peine à me persuader que les fables ingénieuses des Grecs , Minerve , Vénus & Apollon , eussent été connus dans ce païs du tems du Paganisme ; mais nos profonds Etymologistes ne s'embarrassent pas des vraisemblances ; ils croient ennoblir leur Mythologie , en donnant à leurs Dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme si le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus respectable , & que l'extravagance des Grecs



Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSÆÛLE n'étoit pas le seul Dieu des Saxons : on trouva sous une de leurs Idoles l'inscription suivante : JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS , J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus soutient qu'ils adoroient le Soleil sous la forme d'une tête radieuse , & que cette Idole donna son nom à la Ville de Sonnenbourg où elle étoit placée : le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus représentée à demi-nue , aiant la mamelle gauche percée par une fleche , & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient ; ces Peuples la nommoient Magda , ce qui veut dire fille ; & Angelus assure qu'elle donna son nom à Magdebourg , où elle avoit ses Autels (\*) ; on voïoit encore des ruines de son Temple dans cette Ville avant que Tilli l'eût faccagée : ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette Divinité , étoient les jeux qu'ils célébroient en son honneur ; ils consistoient en des Tournois , que faisoient tous les jeunes-gens des

Bour-

(\*) Annales de Magdebourg.

Bourgades voisines ; ils dépofoient une fomme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage, comme le pris dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte : les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore, comme des restes du Paganisme, l'année 1279. & l'année 1387.

LE Luxe s'introduisit dans la Religion, lorsque les richesses augmentèrent : anciennement les Peuples tenoient, qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois sacrés, mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes (\*): cependant l'ancien usage ne fut pas entièrement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroser du sang des Victimes.

LES Prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple : outre

(\*) Linderbrock.

(†) Freinshemius & Schmidr.

tre leur Sacerdoce , ils exerçoient une triple Charlatanerie ; ils fabriquoient des Oracles , & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine : il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce Peuple imbécile & grossier , aussi fut-il bien difficile de détruire une Religion ancree par tant de Superstitions dans les esprits : toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des Idoles , quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces Peuples ; après bien des efforts inutiles , ils n'y réussirent qu'en noiant l'Idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils verserent.

## ARTICLE SECON D.

### *CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME , ET DE L'ETAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE BRANDEBOURG.*

**L**A folie de tous les Peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix , de leurs coutumes & de leur Religion , par l'antiquité de leur origine : les Allemans , non contents d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs , ont encore

core voulu passer pour aussi vieux Chrétiens que les autres Nations de l'Europe : ils ont trouvé dans St. Jérôme je ne fais quel passage qui dit , à ce que Staphonius & Smitius prétendent , que l'Apôtre Thomas vint prêcher l'Évangile au nord de l'Allemagne : il n'y prêcha donc que l'Incrédulité , car le Peuple demeura païen bien longtems après lui.

QUOIQ'ON dise , il ne se trouve aucune trace du Christianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne (\*) : cet Empereur , après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois , vint établir son camp à Wolmerstedt (†) auprès de Magdebourg ; & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit subjuguées , qu'à condition qu'elles embrasseroient le Christianisme : l'impuissance de résister à un Ennemi aussi redoutable , & la crainte des menaces , conduisirent ces Peuples au Batême , qui leur fut administré dans le Camp de l'Empereur : mais la sécurité les ramena tous à l'Idolatrie ,

(\*) Dans le VIII. Siècle.

(†) Henri Meibomius.



rie, dès que l'Empereur se fut éloigné avec son Armée de leur voisinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiseleur triompha ensuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du sang répandu, ces Peuples furent subjugués & convertis: les Chrétiens détruisirent par zele les Idoles du Paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige: les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute espece; & de nouvelles erreurs succéderent aux anciennes.

EN l'année 939. l'Empereur Othon I. fonda les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment opposer par ce moïen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins; comme les Princes bâtissent des Citadelles dans des Villes nouvellement conquises, pour reprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE Brandebourg, une fois converti au  
Chris-

Christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zèle; il se rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur & du Marckgrave qui le gouvernoit : le Peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise; il regretta ses Idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il païoit tous les ans au Pape qu'il ne voïoit jamais : l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux Dieux : Mistevoïus Roi des Vandales se mit à la tête du parti du Paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le Marckgrave Thierrî de Brandebourg : ce furent encore des guerriers; qui pour la troisième fois rétablirent le Christianisme dans le Brandebourg : la Religion Catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna après elle les plus grands scandales : les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils portèrent les armes en personne contre les

Marck-

Marckgraves & contre d'autres Voisins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogant (malgré une vie aussi fouillée de crimes) un pouvoir absolu sur les Consciences.

CES désordres étoient si communs dans ces tems, que l'Histoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux seulement (\*): en 1278. l'Archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'Electeur Othon surnommé le Sagittaire, le fit prisonnier, & l'obligea de se rançonner moyennant une somme de sept mille marcs d'argent: en 1391. l'Archevêque Albert, qui étoit toujours armé, se saisit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur-Général de la Marche; prit la Ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & désola ainsi tout le païs.

L'IGNORANCE crasse où vivoient ces Peuples pendant le treizieme siecle, étoit un terrain où la Superstition devoit fructifier; aussi ne manqua-t-on pas de Miracles, ni d'aucu-

ne

(\*) Lokelius.

ne supercherie capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le Prince Othon aiant été excommunié par l'Archevêque de Magdebourg pour des raisons frivoles, se moqua des censures de l'Eglise; mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table, & il rentra en lui-même: ces Chiens étoient sans doute orthodoxes; malheureusement l'espece en est perdue.

LES Vierges miraculeuses, les Images secourables, & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute singuliere (\*): le sang de Bêlitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit. Une Cabaretiere de cette Ville vola une Hostie consacrée, & l'enterra sous un tonneau dans sa cave pour avoir meilleur débit de sa biere; elle en eut des remords, car les Cabaretieres ont la conscience délicate; elle dénonça son crime au Curé, qui vint en Procéssion avec tout son attirail sacerdotal

pour

(\*) 1249. Annales du Brandebourg.



pour déterrer l'Hostie ; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouilloner du fang, & tout le monde cria au Miracle : l'imposture étoit trop grossiere, & l'on fut que c'étoit du fang de bœuf que la Cabaretiere yavoit versé : ces Miracles ne laissoient pas que de faire impression sur l'esprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas assez (\*) : la Cour de Rome, toujours attentive à étendre sa domination à l'ombre des Autels, ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient l'y conduire ; dans le XIII. siècle se formerent la plupart des Ordres Religieux ; le Pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, sous prétexte d'affermir par-là les esprits dans le Christianisme : les Misanthropes, les Fainéans, les Pareilleux & toutes sortes de gens qui s'étoient deshonorés dans le monde, se réfugierent dans ces asiles sacrés : ils appauvrirent l'Etat de Sujets, en se séquestrant de la société, & en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens ; ils furent à la charge des citoïens.

ne

(\*) 270.

ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la Société & de la bonne Politique, le Pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante Armée de Prêtres aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de grosses Garnisons dans des païs sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté: mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

QUAND une fois le Christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des Fanatiques de toute espece (\*): la Peste ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut assez pour faire extravaguer la Superstition: pour appaiser la colere céleste, on batifa des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des Processions, des Vœux aux Images miraculeuses; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bisarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans; c'étoient

(\*) Cramer, Baronius, Lockelius.

des Chrétiens mélancoliques & atrabillaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les Processions publiques; cependant le Pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & reprouva l'Ordre & ses abus.

ON tourna la dévotion du Public sur des objets plus doux : le Pape Jean XXII. établit des bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg; les Augustins trafiquoient de ces Indulgences, & en envoïoient le produit à Rome : les Miracles devinrent à la fin si fréquens (\*), que les Auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

LE siècle que Léon X. illustra en Italie, y ressuscitant les Beaux Arts & les Sciences ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût; ce siècle, dis-je, n'étoit point aussi célèbre pour les Ultramontains : l'Allemagne étoit encore plongée dans

l'I-

(\*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

l'ignorance la plus grossiere, & elle languissoit sous un Gouvernement tout barbare: point de mœurs, aucunes connoissances: & la raison humaine, privée des lumieres de la Philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité: le Clergé & le Peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

DANS ce tems où les Prêtres abusoient si grossierement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la Religion pour s'enrichir, où les Ecclesiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple Moine entreprit de réformer tant d'abus; il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siècles; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de la liberté, étendit de tous côtés la sphere de ses connoissances.





## ARTICLE TROISIEME.

DE LA RELIGION SOUS LA  
REFORME.

**J**E ne considérerai point l'ouvrage de la Réforme du côté de la Théologie & de l'Histoire; les dogmes de cette Religion & les événemens qu'elle fit naître, sont si connus que ce n'est pas la peine de les répéter: une révolution si grande & si singulière, qui changea presque tout le Systême de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

LA Religion Catholique, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des Juifs & des Païens, subsistoit depuis quinze siècles: humble & douce sous les persécutions, mais fiere après son établissement, elle persécuta à son tour: tous les Chrétiens étoient soumis au Pape, qu'ils croïoient infallible, ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus despotique: un misérable Moine s'éleva contre une puissance si solidement établie, & la moitié de l'Europe secoüa le joug de Rome.

TOUTES les raisons qui contribuèrent à ce changement extraordinaire, subsistant long-tems avant qu'il vînt à éclore ; préparoient d'avance ses esprits à ce dénouëment : la Religion Chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les caractères de son institution ; rien ne surpassoit dans son origine la fainteté de sa morale ; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage : ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes de maux pour les hommes : cette Religion, qui enseignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu ; les Prêtres des Autels, dont la fainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie scandaleuse ; ils acquirent des richesses ; ils devinrent ambitieux ; quelques-uns furent des Princes puissans : le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les déposer ; il fulmina des Excommunications ; il mit des Roïaumes en interdit ; & il outra si prodigieusement les choses, que de

de quelque maniere que ce fût , il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

LA Religion changea ainfi que les mœurs ; elle perdit de fiécle en fiécle fa simplicité naturelle , & à force du fard elle devint méconnoiffable : tout ce qu'on y ajoûta , n'étoit que l'ouvrage des hommes ; il devoit périr comme eux : au Concile de (\*) Nicée , la Divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du Pere ; & le Saint-Efprit , annexé à ces deux Perfonnes , forma la Trinité : on défendit aux Prêtres de fe marier par les Ordonnances d'un Concile de Toledé (‡) ; cependant ils ne fe foumirent à la volonté de l'Eglife que dans le XIII. fiécle : le Purgatoire prit naiffance dans le VI. fiécle , le Concile de Trente en fit depuis un dogme : le culte des Images avoit été autorifé par le fecond Concile de Nicée (§) ; & la Transubftantia-  
tion

(\*) L'an 325.

(†) Origene & St. Juftin n'étoient pas de ce fentiment ; ce dernier dit dans fon Dialogue pag. 326. que la grandeur du Fils n'approche pas de celle du Pere.

(‡) Tenu l'année 400.

(§) Tenu en 785.

tion fut établie par les Peres du Concile de Trente (\*) : les Ecoles de Théologie souvenoient déjà l'infailibilité du Pape , depuis que les Evêchés de Rome & de Constantinople se trouvoient en opposition : quelques Solitaires fonderent des Ordres Religieux , & rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la Société : les Couvens se multiplierent à l'infini , & une grande partie du genre humain y fut ensevelie : enfin toutes sortes de Supercheries s'inventerent , pour surprendre la bonne foi du Vulgaire ; & les faux Miracles devinrent presque communs.

C E n'éroit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi , que la Réforme pouvoit venir dans la Religion : du nombre des gens qui pensent , la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt & de l'ambition ; peu combinent des idées abstraites , & encore moins réfléchissent profondément sur des matieres aussi importantes ; & le Peuple , la plus

(\*) En 1545.



respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la Société, fuit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le Clergé exerçoit sur les Consciences ; les Prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté ; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures : l'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre ; tous tendent à leur bien-être ; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échappe ; & les vexations que tant de Peuples souffroient, auroient inmanquablement donné lieu à quelque Réforme, si le Clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eût enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendard de la revolte contre le Pape, les Vaudois, les Wicléfites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer ; mais Luther & Calvin, aussi audacieux & nés dans des conjonctures plus favorables, consommèrent enfin ce grand ouvrage.

LES Augustins étoient en possession du trafic des Indulgences ; le Pape chargea les Dominicains de les prêcher , ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux Ordres : les Augustins déclamerent contre le Pape ; Luther, qui étoit de leur Ordre , attaqua avec véhémence les abus de l'Eglise ; il arracha d'une main hardie une partie de bandeau de la Superstition : il devint bientôt Chef de parti ; & comme sa Doctrine dépouilloit les Evêques de leurs bénéfices & les Couvens de leurs richesses , les Souverains suivirent en foule ce nouveau Convertisseur.

LA Religion prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité : ce n'est point ici le lieu d'examiner, s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en imposât davantage au Peuple, qui n'est frappé & ne juge que par les sens ; il paroît qu'un culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des Protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

LA Réforme fut utile au monde , & surtout aux progrès de l'esprit humain ; les Protestans , obligés de réfléchir sur des matieres de foi , se dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation , & se virent en liberté de se servir de leur raison , de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire , & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie : les Catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre ; les Ecclésiastiques étudierent , & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse dans laquelle ils crouissoient presque généralement.

S'IL n'y avoit qu'une Religion dans le monde , elle seroit superbe & despotique sans retenue ; les Ecclésiastiques seroient autant de tyrans , qui exerçant leur sévérité sur le Peuple , n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes ; la Foi , l'Ambition & la Politique leur asserviroient l'Univers : à présent qu'il y en a plusieurs , aucune de ces Sectes ne fort , sans s'en repentir , des voies de la modération ; l'exemple de la Réforme est un

frein qui empêche le Pape de se livrer à son ambition , & il craint avec raison la défection de ses membres , s'il abuse de son pouvoir ; aussi devient-il sôbre d'excommunications , depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le Roïaume d'Angleterre : le Clergé Catholique & le Protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique , sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure ; ainsi tout le reste en équilibre : heureux , si l'esprit de parti , le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage , & que des Chrétiens ne devroient jamais se faire ! En regardant la Religion simplement du côté de la Politique , il paroît que la Protestante est la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies ; elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premières : car dans un Etat où il faut des Négocians , des Laboureurs , des Artisans , des Soldats , des Sujets en un mot , il est sûr que des Citoïens , qui font vœu de  
laisser



laisser périr l'espèce humaine , deviennent pernicieux.

DANS les Monarchies , la Religion Protestante qui ne relève de personne , est entièrement soumise au Gouvernement ; au lieu que la Catholique établit un Etat Spirituel , tout-puissant , fécond en complots & en artifices dans l'Etat Temporel du Prince ; que les Prêtres qui dirigent les consciences , & qui n'ont de Supérieur que le Pape , sont plus maîtres des Peuples que le Souverain qui les gouverne , & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes , le Pape s'est vu souvent en opposition avec des Souverains , sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'Eglise.

DANS le Brandebourg & dans la plupart des Provinces de l'Allemagne , le Peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain ; c'étoit une Religion trop onéreuse pour des païs aussi peu opulens ; le Purgatoire , la Messe des morts & des vivans , le Jubilé , les Annates , les Indulgences , les Péchés véniels & mortels , les Pénitences chan-  
gées

gées en amendes pécuniaires, les Affaires Matrimoniales, les Vœux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape levoit sur la Crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne; ceux qui les païoient, étoient épuisés & mécontents; il n'étoit donc pas même nécessaire d'emploier l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la Réforme; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit : un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.

JOACHIM II. fut le premier Electeur qui embrassa la Religion Luthérienne: sa mère, qui étoit une Princesse de Dannemarck, lui communiqua ses sentimens; car la nouvelle Doctrine avoit pénétré en Dannemarek, avant que d'être reçue dans le Brandebourg: le païs suivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg se fit Protestant: Matthieu Jagow, Evêque de Brandebourg, administra le Sacrement sous les deux especes dans le Couvent des Moines Noirs: ce Couvent devint ensuite la Cathédrale de Berlin: Joachim II.  
se

se distingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverse qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les Discours éloquens (à ce que disent les Auteurs (\*)) que ce Prince prononça à la Diète d'Augsbourg, en faveur des Protestans.

LA Réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du Peuple sur une infinité de Superstition, il s'en conserva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconvenable. Luther, qui ne croïoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans son Systême: il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête: il n'y avoit alors presque aucune Nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la Cour & (à plus forte raison) le Peuple avoient l'esprit rempli de Sortileges, de Divinations, de Revenans & de Démons: en 1553. deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de Sorcellerie:

la

(\* ) Lockelius, Annales de Brandebourg.

la Cour avoit son Astrologue; l'un prédit à la naissance de Jean-Sigismond, que ce Prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée: l'Astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond se seroit Réformé pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le Duché de Cleves.

DEPUIS que le Schisme de Luther divisoit l'Eglise, les Papes & les Empereurs firent toute sorte d'efforts pour amener les esprits à la réunion; les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg; on agitoit les matieres de Religion à toutes les Diètes de l'Empire: mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'ensuivit enfin une guerre cruelle & sanglante, qui s'appaîsa & se ranima à différentes reprises; l'ambition des Empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des Princes & la conscience des Peuples, l'alluma souvent: mais la rivalité de la France & l'ambition de  
Gustave



Gustave Adolphe Roi de Suède , fauverent l'Allemagne & la Religion du despotisme de la Maison d'Autriche.

LES Electeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse ; ils furent modérés & tolérans ; Frédéric Guillaume, qui avoit acquis par la Paix de Westphalie des Provinces qui lui donnoient des Sujets Catholiques , ne les persécuta point ; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses Etats, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I. fit quelquefois fermer les Eglises Catholiques par represailles des Persécutions que l'Electeur Palatin fit souffrir à ses Sujets Protestans ; mais le libre exercice de Religion fut toujours rendu aux Catholiques : les Réformés essaïèrent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg ; ils profiterent des dispositions où le Roi étoit en leur faveur , pour établir des Prêtres Réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens ; ce qui prouve bien la Religion ne détruit pas les passions dans les hommes , & que les gens d'Eglise , de quelque opinion qu'ils

qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires; quand ils se croient les plus forts.

IL est honteux à l'esprit humain d'avouer, qu'au commencement d'un siècle aussi éclairé que l'est le XVIII. toutes sortes de Superstitions ridicules se soient encore conservées; les gens raisonnables, comme les esprits faibles, croient encore aux Revenans: je ne sai quelle tradition populaire portoit, qu'un Spectre Blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un Prince de la Maison devoit mourir; le feu Roi fit saisir & punir un malheureux qui avoit joué le Revenant; les esprits, rebutés d'une aussi mauvaise réception, ne se montrèrent plus, & le Public fut désabusé.

En 1708. une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme Sorciere: ces suites barbares de l'Ignorance affectèrent vivement Thomafius, favant Professeur de al. le; il couvrit de ridicule les Juges & les Procès de Sorcellerie; il tint des Conférences publiques sur les causes physiques & naturelles  
des

des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces Procès; & depuis lui le sexe put vieillir & mourir en paix.

DE tous les Savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomafius rendirent les plus grands services à l'esprit humain; ils enseignèrent les routes par lesquelles la raison doit se conduire pour parvenir à la vérité; ils combattirent les préjugés de toute espece; ils en appellerent dans tous leurs Ouvrages à l'Analogie & à l'Expérience, qui sont les deux bequilles avec lesquelles nous nous trainons dans la carrière du raisonnement; & ils firent nombre de disciples.

LES Réformés devinrent plus pacifiques sous le regne de Frédéric Guillaume, & les querelles de Religion cessèrent; les Luthériens profiterent de ce calme; Francke Ministre de leur parti établit, sans y mettre du sien, un College à Halle, où se formoient de jeunes Théologiens, & dont sortirent dans la suite des essains de Prêtres, qui formerent une Sexe de Luthériens Rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de St. Paris, &

un Abbé Bécherand pour gambader dessus : ce sont des Jansénistes Protestans qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques : depuis parurent toutes sortes de Quakers, les Zinzendorffiens, les Gichteliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui outrant (\*) les principes de la primitive Eglise, tomberent dans des abus criminels.

TOUTES ces Sectes vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'Etat : il n'y a aucune Religion, qui sur le sujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît : qu'il soit bon Citoïen, c'est tout ce qu'on lui demande.

LE faux zele est un tyran qui dépeuple les Provinces : la tolérance est une tendre mere, qui les soigne & les fait fleurir.

DES

(\*) La communauté des biens & l'égalité des conditions ; ou dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.





# DES MOEURS,

DES


COUTUMES, DE L'INDUSTRIE,

DES PROGRES DE L'ESPRIT  
HUMAIN

DANS LES ARTS

ET

DANS LES SCIENCES.

 **P**OUR acquérir une connoissance parfaite d'un Etat, il ne suffit pas d'en favoir l'Origine, les Guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion; d'être instruit des revenus du Souverain : ces parties font à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Histoire : il en est cependant encore d'autres, qui sans avoir le brillant des premières, n'en font pas moins utiles; nous comptons de ce nombre tout ce  
qui

qui se rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain; & sur-tout, ce qui caractérise le plus le génie de la Nation dont on parle: ces objets intéresseront toujours les Politiques & les Philosophes, & nous osons avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

Nous ne présentons au Lecteur dans cet Ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siècle: mais quelle différence entre ces siècles! des Nations qu'un Océan immense sépare, & qui habitent sous les tropiques opposés, ne diffèrent pas plus dans leurs usages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur, ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Cicéron, & enfin ceux-là aux ha-  
bitans

bitans de l'Electorat sous Frédéric I. Roi de Prusse.

LE grand nombre des hommes , distrait par la variété infinie des objets , regarde sans réflexion la lanterne magique de ce Monde ; il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages , que l'on passe légèrement dans une grande Ville sur ces ravages que la mort y fait journellement , pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié : cependant , après une courte absence , on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

QU'IL est instructif & beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous , & de voir par quel enchainement ils tiennent à nos tems ! Prendre une Nation dans la stupidité grossière , la suivre dans ses progrès , & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée , c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le Ver à soie devenu Chrysalide & enfin Papillon.

MAIS que cette étude est humiliante ! il ne

paroît que trop qu'une loi immuable de la Nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable : remontons aux origines des Nations , nous les trouverons également barbares : les unes font arrivées par une allure lente & par bien des détours , à un certain degré de perfection ; les autres y font parvenues par un essor rapide , toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la Politesse , l'Industrie & tous les Arts , ont-ils pris dans les différens païs où ils ont été transplantés , un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque Nation : ceci se fera sentir davantage , si nous lisons des Ouvrages écrits à Padoue , à Londres , ou à Paris ; ils se distingueront sans peine , quand même les Auteurs y traiteroient la même matière ; je n'en excepte que la Géométrie.

LA variété inépuisable que la Nature jette dans ces caractères généraux & particuliers , est une marque de son abondance , mais en même tems de son économie : car , quoique

tant



tant de Nations innombrables qui couvrent la Terre aient chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables: tout Peuple a un caractère à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais: nous pourrions facilement appuier cette opinion sur des preuves physiques, mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet: il s'ensuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit: quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le font pas; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

QUICONQUE a lu Tacite & César, reconnoitra encore les Allemans, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent; dix-huit siècles n'ont pu les effacer: com-

ment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de siècles n'ont pu faire ? Un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope , ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois ; certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à chaque Peuple : si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tiberes , c'est que les crimes étoient sévèrement punis ; le vice n'osoit lever sa tête impure , mais les vicieux n'en subsistoient pas moins : les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation ; ils maintiendront les Loix dans leur vigueur , & les Sciences dans la médiocrité ; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau.

C'EST ce que nous avons vu de nos jours en Ruffie : Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites ; il leur ordonna de croire à la Procession du Saint-Esprit ; il en fit habiller quelques-uns à la Françoisise ; on leur apprit

mê:

même des langues: cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

IL n'y a, je crois, que la dévastation entière des Etats & leur repeuplement par des Colonies étrangères, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un Peuple: mais qu'on y prenne bien garde; ce n'est dès-lors plus la même Nation; & il resteroit encore à savoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Nous nous sommes crus obligés de séparer ce morceau, qui traite des Mœurs des Brandebourgeois, du reste de l'Histoire, à cause que dans celle-là on s'est restraint à la Politique & à la Guerre; & que ces détails qui regardent les Usages, l'Industrie & les Arts, étant répandus dans tout un Ouvrage, auroient peut-être échapé au Lecteur; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit Corps d'Histoire.

LES Auteurs Latins m'ont servi de guide

dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du país: Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuses des Marckgraves des quatre premières Races; & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maison de Hohenzollern a possédé cet Electorat, ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

### EPOQUE PREMIERE.

**D**ANS la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'Ingevoner qui signifie habitans, & sur celui de Germanier qui veut dire Gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres: la quantité de ces Guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS



DANS ces tems reculés, l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare ; les Peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts ; de mauvaises cabanes leurs servoient de demeures ; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement stériles : la Nation alloit toujours en se multipliant ; & comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années mêmes, à l'entretien d'un Peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance ; de-là ces grands débordemens de Barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique, & même l'Empire Romain.

LES Germains étoient Chasseurs par nécessité, & Guerriers par instinct ; leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais ; leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient Fürsten, ce qui est une dérivation du mot de conduc-

teur ; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes & endurcis aux travaux les plus pénibles ; leurs vertus principales étoient la valeur & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagements ; ils célébroient ces vertus par des Hymnes, qu'ils apprennent à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

LES Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines : si l'on applaudit au courage d'une Nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triomphèrent de la discipline Romaine, & de ces Légions qui avoient à peine achevé de subjuguier la moitié du Monde connu ?

QUOIQU'EN aient dit la plupart des Historiens, il n'en est pas moins vraisemblable  
que

que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Sueves ; car on a découvert auprès de (\*) Zoffen , dans un champ quarré de huit cens pas , quantité d'urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin , de l'Impératrice Faustine , & de quelques affiquets dont se paroient les Dames Romaines : ce n'est pas assurément un champ de bataille , car les Sueves n'auroient pas enfouï sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles ; on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude , que ce lieu servit de champ à quelques cohortes détachées , auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe , pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

BRANDEBOURG est la plus ancienne Ville de la Marche ; les Annales (†) fixent sa fondation l'an du Monde 3588. , ce qui seroit 416. ans avant l'Ere vulgaire : on dit qu'elle fut bâtie & reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome : on entre-

voit

(\*) A six milles de Berlin.

(†) Imprimées en 1595.

voit dans l'obscurité les noms de quelques Rois (\*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres : on trouve de plus dans les Annales, que Wittikind Roi des Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe, & Richimire Roi des Francs, s'allierent, domptèrent les Semnons, & entourèrent les premiers de murailles ces Villes conquises, pour contenir le país dans l'obéissance.

## EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin (†) Brandebourg; & Henri l'Oiseleur (§), aiant entièrement subjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les Marckgraves ou Gouverneurs de frontières.

LES mœurs s'adoucirent sous les Marckgraves, mais le país étoit très pauvre; il ne produisit que les denrées les plus nécessaires à la vie; il avoit besoin de l'industrie de ses Voisins; & comme personne ne recherchoit

la

(\*) Hóterus & Wenceslas.

(†) En 781.

(§) En 928.



la sienne, l'argent ressortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette disproportion dans la circulation des especes, qui alloit toujours à leur diminution, baïssoit le prix de toutes choses, les denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II. d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit 28. liards, celui de seigle 28. deniers, & six poules s'achetoient au marché pour un gros.

LES Berlinoïso passôient dès - lors pour des maris aussi fideles que jaloux ; les Chroniques (\*) en rapportent un exemple sensible, sous la régence de l'Electeur Othon de Bavière, un Secretaire de l'Archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui : la femme se trouva offensée de cette proposition ; le peuple s'attroupa ; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Secretaire dans une place publique ; où ils le décapiterent sans autre forme de procès :

3713

(\*) Lockelius en 1364.

s'ils font jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

LE païs croupissoit dans une misere affreuse sous la régence des Princes des quatre premières Races, & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à une autre (\*): Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV: celui-ci s'établit à Tangermünde; il y tint une Cour brillante, & y bâtit un assez vaste Château dont on voit encore les ruines: pendant que Joffe administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se refugierent dans la Ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'Hérétique: on ne voit pas pourquoi les Vaudois chercherent un asile dans le Brandebourg qui étoit alors Catholique, & pourquoi ils y furent reçus quoiqu'on détestât leur Hérésie.

LES Princes de la Maison de Luxembourg foulerent les Peuples le plus impitoïablement; ils engageoient l'Electorat, dans leurs besoins, à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes:

(\*) En 1373.

mes : ces Créanciers , qui regardoit ce malheureux païs comme une Hypotheque , commettoient toutes fortes de vexations pour s'enrichir ; ils y vivoient à discrétion , comme dans une Province ennemie : les Voleurs infestoient les grands chemins ; la Police étoit inconnue , & la Justice hors d'activité : les Seigneurs de Kitzau & de Neuendorff , indignés du joug odieux que portoit leur patrie , firent une guerre ouverte aux Sous-tyrans qui l'opprimoient : dans cette confusion totale & pendant cette espece d'Anarchie , le Peuple gémissoit dans la misere : les Nobles étoient tantôt les instrumens , tantôt les vengeurs de la tyrannie ; & le génie de la Nation , abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare , demeuroit engourdi & paralitique.

### EPOQUE TROISIEME.

L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos , en conférant le Brandebourg & la dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern Burggrave de Neurenberg : ce Prince

1415.

exigea l'hommage de ses nouveaux Sujets; mais le Peuple, qui ne connoissoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette Domination douce & légitime: Frédéric I. réduisit les Gentilshommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les Châteaux des Rebelles; ce canon étoit une pièce de 24 livres, en quoi consistoit toute son artillerie.

L'ESPRIT de sédition ne se perdit pas si vite: les Bourgeois de Berlin se revoltèrent à différentes reprises contre leurs Magistrats: Frédéric II. appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse: la nécessité obligea ce Prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Osten, pour obtenir la somme de 1500. florins dont il avoit besoin pour se rendre à la Diète de Nurenberg.

LES choses resterent dans cette situation jusqu'à Jean le Cicéron: cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbécillité & de son ignorance; c'étoit beaucoup



coup dans ce tems de ténébres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant : quoique cette premiere aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule , elle produisit toutefois la fondation de l'Université (\*) de Franckfort sur l'Oder : Conrad Wimpina Professeur de Leipzig devint le premier Recteur de cette nouvelle Université , & il en dressa les Statuts : mille Etudians se firent inscrire dès la premiere année dans les salles de l'Université.

IL arriva , pour les progrès des Sciences , que Joachim Nestor les protégea autant que son pere ; c'étoit le Léon X. du Brandebourg ; il possédoit les Mathématiques , l'Astronomie & l'Histoire ; il parloit avec facilité le François , l'Italien & le Latin ; il aimoit les Belles-Lettres , & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

CE n'étoit pas l'ouvrage d'un jour , que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles ; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Scien-

ces

(\*) En 1495.

ces se communique à tout un Peuple : les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr , demeuroient attachés à leurs anciens usages & à leur grossiereté ; les Nobles voloient encore sur les grands chemins ; la dépravation des mœurs étoit si générale en Allemagne, que la Diète de l'Empire asssemblée à Treves , voulant y mettre un frein, défendit de blasphemer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

IL y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le baril de vin se vendoit de ce tems à 30 gros, & le boisseau de seigle à 21 liards : les especes commençoient à circuler davantage : Joachim Nestor fit même construire quelques bâtimens, entr'autres le Château de Potsdam : tout le monde étoit habillé à l'Allemande , ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Espagnol ; les hommes portoient des pourpains & de larges fraises : les Princes (\*), les Cointes & les Che-

(\*) Lockelius.

Chevaliers portoient des chaines d'or au cou ; il n'étoit permis aux Gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate ; l'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

ON commença enfin à connoître un certain luxe proportionné à ces tems ; mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses , l'augmentation des richesses & leur cause demeurent un probleme difficile à résoudre.

DE's l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des Electeurs ; car lorsque Joachim II. se rendit à la Diète de (\*) Franckfort , il eut (†) 68 Gentilshommes à sa suite , & 452 chevaux dans ses équipages : le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voïage ; cette mode passa de la Cour à la Ville , où on fut obligé de la défendre , à cause que quelques Bourgeois

(\*) En 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Élection d'un Roi des Romains.

(†) Lockelius.

geois avoient perdu plus de mille écus dans une féance.

LES Annales difent, qu'au mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pieces auprès de fa jeune Epoufe, comme fi les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs auffi redoutables : un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coûtumes de ces tems : ces singularités venoient de ce que le fiécle vouloit fortir de la barbarie ; il cherchoit le bon chemin & le manquoit ; fa groffiéreté confondoit les cérémonies avec la politeffe, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaifir, la pédanterie avec le favior, & les plattitudes groffières des bouffons avec les ingénieufes faillies de l'efprit.

ON doit rapporter au regne de Joachim II. la fondation de l'Univerfité de Koningsberg par Albert de Pruffe.

LES dépenses allerent toujours en augmentant : Jean George fit des obfeques fuperbes à fon père ; c'eft la premiere pompe funébre



accompagnée de magnificence, dont l'Histoire de Brandebourg fait mention: le goût des Fêtes étoit la passion de ce Prince; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle; il célébra (\*) la naissance de l'aîné de ses Princes par des fêtes qui durèrent quatre jours; ces divertissemens consistoient dans des Tournois, des Combats de barques, des Feux d'artifice & des Courses de bague; les Seigneurs qui composoient les quatre quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or & en argent; mais le caractère du siècle perçoit à travers toute cette magnificence; à la tête de chaque quadrille étoit un Bouffon qui sonnoit du cor d'une façon ridicule en faisant cent extravagances, & la Cour monta au donjon du Château pour voir tirer le feu d'artifice (†): au passage de Christian Roi de Danemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception superbe; il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes,

de

(\*) Lockelius.

(†) L'Electeur, disent les Annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'Artificier; MAITRE JEAN, ROUTE QUAND JE SIFFLERAI.

de Comtes, de Seigneurs, & d'une Garde de 300 chevaux : le Roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs dont les mords & les caparaçons étoient d'argent : on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

PEUT-ETRE qu'on poussa le luxe trop loin ; car Joachim Frédéric fit des loix somptuaires : il emploïa ses revenus à des usages utiles ; il fonda le College de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric Guillaume, où cette Ecole est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les Etats de la Prusse.

IL manquoit encore sous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie : l'usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond ; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce Prince rendit à Varsovie : il eut à sa suite 25 Carosses à six chevaux, outre un cortège de 80 chevaux de main : l'Ambassade  
qui

qui se rendit à la Diète de l'Empire pour l'Élection de l'Empereur Matthias, eut 3 Carosses avec elle; c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble: qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII. Siècle, au point qu'on feroit des Carosses pour vingt mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

LES efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des Universités augmentoit, celle de Halle fut fondée alors: en même tems se forma à Dessau une Académie pour la Langue Allemande, sous le nom de SOCIÉTÉ FRUCTIFIANTE, qui auroit pu devenir utile; d'autant plus que la Langue Allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de regles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun Livre Classique; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté Républicaine, c'est le sterile avantage d'estropier  
selon

selon notre fantaisie une langue grossière & presque encore barbare.

CES beaux Etablissmens, qui nous auroient peut-être avancés d'un siècle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

LES Etats jouissoient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume le Comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abusé: enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636. fut la plus malheureuse pour cet Electorat; les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche, quand trente-fix mille Autrichiens traverserent le país, pillerent & désolèrent tout dans leur passage: c'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté & qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin; la cherté y devint exorbitante;



tante , un bœuf s'achetoit 100 écus , le boiffeau de bled 5 , l'orge 3 ; & les especes haufferent de prix par leur rareté : la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus : quelques Gentilshommes , qui avoient souffert leurs provisions à l'avidité des ennemis , voulurent profiter des circonstances de la disette ; mais les païsans qui n'avoient pas de quoi acheter ces grains , réduits au désespoir par la famine , affommerent ces maîtres inhumains & pillerent leurs greniers : la famine continua avec la même violence ; la peste s'ensuivit , & la désolation parvint à son comble : les restes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés , ne pouvant tenir contre tant de calamités , abandonnerent leur patrie infortunée , & se réfugièrent dans les païs voisins.

TOUTE la Marche n'étoit qu'un affreux désert ; elle offroit un spectacle déplorable de ruines , d'incendies , & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle : à peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens , dans des lieux

devenus tout sauvages , les traces des anciens habitans.

Frédéric  
Guillaume  
me  
1640.

C'EN eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement : sa prudence , sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles ; il fit la paix , il prit des arrangemens , & tira enfin l'Etat de sa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau païs , formé du mélange de différentes Colonies de toutes sortes de Nations , qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échappés à sa destruction : soit que l'année fût abondante , soit défaut de consommation , les denrées furent à un si bas prix , que le boisseau de bled se vendoit 12 gros.

LA guerre de trente ans , entre les maux qu'elle causa , détruisit en particulier le peu de commerce que le Nord de l'Allemagne faisoit : nous tirons anciennement nos sels de Hollande & de France ; les provisions qui ne pouvoient être renouvelées pendant ces troubles , s'épuisèrent ; ce défaut d'une denrée  
aussi

aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des païs voisins.

LES Hollandois formerent la premiere Colonie qui vint s'établir dans l'Electorat ; ils renouvelerent l'espece des Professionnaires & des Artisans ; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute futaie qui se trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans aiant fait de tout le païs une vaste forêt ; sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de notre commerce : l'Electeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses Etats ; le voisinage de la Pologne rendoit leur ministere utile, pour débiter dans ce Roïaume les rebuts de nos friperies.

IL arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du Grand Electeur. Louis XIV. révoqua l'Edit (\*) de Nantes, & quatre cens mille François sortirent pour le moins de ce Roïaume ;  
les

(\*) En 1684.

les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande ; les plus pauvres , mais les plus industrieux , se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de vingt-mille ou environ ; ils aiderent à repeupler nos Villes désertes , & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

AFIN de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie , il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la guerre de trente ans , & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'Edit de Nantes.

NOTRE commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains , du vin & de nos laines ; quelques Manufactures de Drap subsistoient encore , mais elles n'étoient pas considérables ; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron , que sept cens Manufacturiers en Drap dans tout le pais : durant la régence de Joachim II. , le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans ; la sage Elizabeth Reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses Voisins , en attirant dans ses E-

tats



tats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendit la sortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloises avec les notres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tombèrent. Les Electeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures florissantes: le manque de laines étrangères, la décadence de nos Manufactures & l'accroissement de celles de nos Voisins, accoutumèrent la Noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entièrement nos fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses Etats; mais cette défense devint préjudiciable, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit besoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des Voisins: il y a grande

apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux ; mais la guerre de trente ans survint , & elle renversa les projets , les Manufactures & l'Etat.

A l'avènement de Frédéric Guillaume à la régence , on ne faisoit dans ce païs , ni chapeaux , ni bas , ni ferges , ni aucune étoffe de laine : l'industrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures ; ils établirent des fabriques de draps , de ferges , d'étamines , de petites étoffes , de droguets , de grifettes , de crêpon , de bonnets & de bas tissus sur des métiers ; des chapeaux de castor , de lapin & de poil de lievre ; des teintures de toutes les especes : quelques-uns de ces Réfugiés se firent Marchands , & débitèrent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfevres , des Bijoutiers , des Horlogers , des Sculpteurs ; & les François , qui s'établirent dans le plat-païs , y cultiverent le tabac , & firent venir des fruits & des legumes excellens dans les contrées sablonneuses , qui par leur soin devinrent des potagers admirables : le Grand Electeur , pour

en-

encourager une Colonie auffi utile, lui affigna une penfion annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

AINSI l'Electorat fe trouva plus floriffant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été fous aucun de fes Ancêtres; & la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la fuite fur nos bleds, fur les bois, fur les étoffes & les draps, & fur nos fels: l'usage des Postes, inconnu jufqu'alors en Allemagne, fut introduit par le Grand Electeur dans tous fes Etats depuis Emmerick jufqu'à Memel: les Villes païoient des taxes arbitraires qui furent abolies, l'établiffement de l'Accife les remplaça: les Villes commencerent à fe policer; on pava les rues, & on plaça de diftance en diftance des lanternes pour les éclairer: cette Police étoit d'une néceffité indifpenfable; car les Courtifans étoient obligés d'aller en échaffes au Château de Potzdam lorfque la Cour s'y tenoit, à caufe des boues qu'il falloir traverser dans les rues.

FREDERIC Guillaume fut le premier Electeur qui entretint à son service un corps d'Armée discipliné régulièrement : les Bataillons d'Infanterie étoient composés de quatre Compagnies à 150. têtes chacune ; un tiers du Bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets : l'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux : les Cavaliers se pourvoïoient eux-mêmes d'armes & de chevaux ; ils avoient la demi-armure ; ils combattoient par escadrons , & ils menoient souvent du canon avec eux.

LE Grand Electeur , quoique généreux & magnifique pour sa personne , fit des Loix Somptuaires : sa Cour étoit nombreuse , & sa dépense se faisoit avec dignité : aux fêtes qu'il donna au mariage de sa niece la Princesse de Courlande , 56 tables de 40 couverts furent servies à chaque repas : l'activité infatigable de ce Grand Prince donna à sa patrie tous les Arts utiles ; il n'eut pas le tems d'y ajouter les Arts agréables.

LES guerres continuelles & le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait chan-  
ger



ger les anciennes mœurs ; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres ; les vices dominans étoient l'Ivrognerie & l'Intérêt ; la Débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeunesse , & les Maladies qui en font les suites étoient inconnues alors : la Cour aimoit les pointes , les équivoques & les bouffons : les enfans des Nobles se remettoient aux études ; & l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François : nous leur devons encore une douceur dans le commerce , & des manieres plus aisées qu'en ont ordinairement les Allemans.

LE changement qui arriva dans cet Etat après la guerre de trente ans , étoit universel ; les Monnoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste ; autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de 9. écus dans tout l'Empire , jusqu'à l'année 1651. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'Etat : il fit publier la même année un Edit qui fixoit le prix des

monnoies courantes ; & il fit battre des gros & des fennins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces especes : le prix de cette monnoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur ; les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque : pour rémédier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe (\*) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moïennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stîle de monnoie ou le remede, doit être rendu au Public généralement dans toutes les especes de monnoies de l'écu jusqu'au fennin, à 10 écus 16 gros : depuis on frappa les florins & les demi-florins ; & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

EN 1690. Frédéric I. se concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hannovre, sur

(\*) En 1667.

fur les moïens de foutenir la monnoie fur le pied de la Convention de Cinna; mais en aiant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espece courante des florins & des huit gros seroit frappée dans leurs Etats à raison de 12 écus le marc; c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

TOUTES les nouvelles Colonies que le Grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I. : ce Prince jouit des travaux de son pere; nous eumes alors une manufacture de Haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalerent ceux de France; nos miroirs de Neustadt surpasserent par leur blancheur ceux de Venise: l'Armée fut habillée de nos propres draps.

LA Cour étoit nombreuse & brillante; les especes y devenoient abondantes par les subfides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens; le Roi eut à son service deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & un Sculpteur nommé Schluter aussi parfait dans

son art que l'étoient les premiers: Bott fit la belle porte de Wesel; il donna les desseins du Château & de l'Arsenal de Berlin; il bâtit la Maison de Poste au coin du grand pont, & le beau portique du Château de Potsdam trop peu connu des amateurs: Eosander éleva la nouvelle aile du Château de Königsberg, & la Cour des Monnoies qui fut abattue dans la suite: Schluter décora l'Arsenal de ces trophées & de ces beaux mascarons qui font l'admiration des connoisseurs, & il fit fondre la Statue Equestre du Grand Electeur qui passe pour un chef-d'œuvre: le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Eglise du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore; & il orna les Maisons de plaisance d'Oranienbourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations & d'embellissemens.

LES Beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir: l'Académie des Peintres, dont Pene, Mayer, Widemann & Leigebert étoient les premiers Professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur école aucun

Pein-



Peintre de reputation : ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'Académie Roïale des Sciences en 1700; la Reine Sophie Charlotte y contribua le plus : cette Princesse avoit le génie d'un Grand-Homme & les connoissances d'un Savant; elle croïoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine d'estimer un Philosophe; on sent bien que ce Philosophe dont nous parlons, étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus; elle le proposa comme seul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle Académie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une Académie qu'au besoin il auroit représentée tout seul: il institua quatre Classes, dont l'une de Physique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troisieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités

Orientales : les plus célèbres de nos Académiciens furent Messieurs Basnage, Bernouilli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff : depuis on y reçut Messieurs de Beaufobre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux siècles d'Auguste & de Louis XIV.

OTHON de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg ; c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif, héréditaire à ses descendans.

LES Universités prospéroient en même tems : Halle & Franckfort étoient fournies de savans Professeurs ; Thomafius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples ; Wolff commenta l'ingénieux Systême de Leibnitz sur les Monades, & noïa dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problèmes que Leibnitz avoit jettés peut-être com-

me une amorce aux Métaphysiciens; le Professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de Catéchisme de Dialectique pour des enfans; les Monades ont mis aux prises les Métaphysiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils disputent encore sur la divisibilité de la matiere.

LE Roi fonda même à Berlin une Académie pour des jeunes-gens de condition, sur le modele de celle de Luneville; malheureusement elle ne subsista pas longtems.

CE siècle ne produisit aucun bon Historien: on chargea Teiffier d'écrire l'Histoire du Brandebourg; il en fit le Panégyrique: Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses Clercs de Chancellerie, ni ses Valets de chambre, dont il put recueillir les noms: nos Auteurs ont (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessaires, d'éclaircir les faits, de resserer leur prose traînante & excessivement su-

jette aux inversions, aux nombreuses épithètes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

DANS cette difette de tout bon Ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon Poëte; c'étoit le Sieur de Canitz: il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau; il fit des Vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout-à-fait original: c'est le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des Vers en notre Langue: communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux Poëtes; la langue des Dieux est profituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes-gens sont ou trop paresseux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. Monsieur de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la Cour, & puisa dans l'usage

de



de la bonne compagnie cette politesse & cette aménité qui plaît dans son stile.

LES Spectacles Allemans étoient peu de chose : ce qu'on appelle Tragédie est communément un monstre composé d'enflure & de basse plaisanterie ; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres regles du Théâtre : la Comédie est plus pitoïable encore ; c'est une farce grossiere qui choque le goût, les bonnes mœurs, & les honnêtes-gens : la Reine entretenoit un Opéra Italien, dont le fameux Bononcini étoit le compositeur ; nous eûmes dès-lors de bons Musiciens : à la Cour il y avoit une Comédie Françoisse, qui donnoit dans ses représentations les chef-d'œuvres des Molières, des Corneilles, & des Racines.

LE goût du Théâtre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation : l'Europe, enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV. imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa Cour, & des Grands-Hommes qui illustroient son regne, vouloit imiter la France

ce

ce qu'elle admiroit; toute l'Allemagne y voia-  
geoit; un jeune-homme passoit pour un im-  
bécille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à  
la Cour de Versailles: le goût des François  
regla nos cuisines, nos meubles, nos habil-  
lemens, & toutes ces bagatelles sur lesquel-  
les la tyrannie de la mode exerce son em-  
pire: cette passion portée à l'excès dégéné-  
ra en fureur; les femmes, qui outrent sou-  
vent les choses, la poufferent jusqu'à l'ex-  
travagance (\*).

LA Cour ne donnoit pas tant dans les  
modes étrangères que la Ville; la magnifi-  
cence & l'étiquette y décoroient l'ennui; on  
s'eni-

(\*) La mere du Poëte Canitz, aiant épuisé la Fran-  
ce en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres  
Dames de Berlin commit à un Marchand de faire ve-  
nir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli,  
spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y  
trouvoit aussi communément que des pompons dans  
une boutique: le Marchand tout nouveau dans cette  
espece de métier; s'acquitta de sa commission comme  
il put; ses Correspondans trouverent enfin un Epouseur;  
c'étoit un homme de 30. ans; il se nommoit le Sieur  
de Brinbock, d'un tempérament foible & valétudina-  
ire: il arrive; Madame de Canitz le voit, s'effraie &  
l'épouse: ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce  
mariage tourna au mécontentement de la Dame, au-  
rement son exemple auroit été suivi; nos Bautés au-  
roient passé dans les mains des François; & les Berli-  
nois auroient été réduits, comme les Romains, à ex-  
lever les Sabines de leur voisinage.

s'enivroit même en cérémonie: le Roi institua l'Ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un Ordre comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade: ce Roi, qui avoit fondé une Académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination: la Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales, l'asile des Savans & le siège de la Politesse: on regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse, que celle (\*) qui lui succéda, se livra aux Dévots & passa sa vie avec des Hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices: enfin des Adeptes parurent à la Cour; un Italien nommé Cataneo assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup & n'en fit point; le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'E.

(\*) Une Princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.

1713. L'ÉTAT changea presque entièrement de forme sous Frédéric Guillaume ; la Cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction ; beaucoup de personnes qui avoient entretenu carosse allèrent à pied, ce qui fit dire au Public que le Roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus : sous Frédéric I. Berlin étoit l'Athenes du Nord ; sous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte ; tout ce Gouvernement fut Militaire ; l'augmentation de l'Armée se fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artisans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se fauverent en partie ; cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos Manufactures.

LE Roi porta un prompt remede à ces abus, & il s'attacha avec une attention singuliere au rétablissement & aux progrès de l'industrie ; il défendit par un Arrêt sévère la sortie de nos laines ; il établit le Lagerhaus (\*), magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres

(\*) En 1714.



vres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage; nos draps trouverent un débit assuré dans la consommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans; ce débit s'étendit jusques chez l'étranger: la Compagnie de Russie fut formée l'année 1725; nos Marchands fournissoient les draps pour toutes les troupes Russes; mais les guinées Angloises passerent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa; nos manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres forties s'ouvrirent; les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs; & dès l'année 1733. nos manufactures étoient si florissantes, qu'elles débitèrent quarante-quatre mille pièces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

BERLIN fut comme un magasin de Mars; tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une Armée, y prospérèrent, & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne; on établit à Berlin des moulins de  
pou-

poudre à canon, à Spandaw des Fourbiffeurs, à Potsdam des Armuriers, & à Neustadt des ouvriers qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

LE Roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établiroient dans les Villes de sa domination; il ajoûta tout le quartier de la Frédérichstadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la Ville de Potsdam (\*), & il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ses Sujets: l'Architecture de son regne est généralement infectée par le goût Hollandois; il seroit à désirer, que les grandes dépenses que ce Prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles Architectes; il eut le fort de tous les fondateurs des Villes; qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

BER-

(\*) A peine y avoit-il 400. habitans dans cette Ville, au lieu qu'il y en a à présent plus de 20, mille.

BERLIN, après son augmentation, reçut une Police nouvelle (\*) sur le pied à peu près de celle de Paris : on établit dans tous les quartiers de la Ville des Officiers de Police ; l'usage des fiacres fut institué en même tems : on purgea la Ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités ; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des asiles dans les Hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent ; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre : sous les regnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons : cet abus cessa : dans la plupart des Etats Prussiens, les Gentilhommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les peres aiant beau-

(\*) En 1734.

beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maison dans des branches nouvelles.

CETTE diminution dans la dépense du Public n'empêcha pas beaucoup d'artisans de se perfectionner ; nos carolles, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfèvrerie se répandirent par toute l'Allemagne.

MAIS ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangements si utiles & si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'Académie des Sciences, les Universités, les Arts Libéraux, & le Commerce.

ON remplissoit mal & sans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Académie Roïale des Sciences ; & par une dépravation singulière, le siècle affectoit de mépriser une Société dont l'origine étoit aussi illustre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation qu'aux progrès de l'Esprit humain : pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie se  
sou,



soutinrent ; Pott , Margraff & Eller combinoient & décomposoient la matiere ; ils éclairoient le monde par leurs découvertes ; & les Anatomistes obtinrent un théâtre pour leurs dissections publiques , qui devint une Ecole florissante de Chirurgie.

MAIS la faveur & les brigues remplissoient les chaires de Professeurs dans les Universités ; les Dévots , qui se mêlent de tout , acquirent une part à la direction des Universités ; ils y persécutoient le Bon-sens , & surtout la classe des Philosophes : Wolff fut exilé , pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu : la jeune Noblesse , qui se vouoit aux armes , crut déroger en étudiant ; & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès , ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite , & le Savoir comme une pédanterie absurde.

LA même raison fit que les Arts Libéraux tomberent en décadence ; l'Académie des Peintres cessa ; Pene , qui en étoit le Directeur , quitta les tableaux pour les portraits ; les

Me:

Menuisiers s'érigerent en Sculpteurs , & les Maçons en Architectes ; un Chymiste nommé Böttcher passa de Berlin à Dresde , & donna au Roi de Pologne le secret de cette porcelaine , qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diaprure.

NOTRE Commerce n'étoit pas encore né ; le Gouvernement l'étouffoit , en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrès : il n'en faut point conclure que la Nation manque de génie propre au Négoce : les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le saisirent ; la découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols ; il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande ; les François s'y appliquèrent des derniers , & ils regagnerent de vitesse ce qu'ils avoient négligés par ignorance : si les habitans de Dantzic , de Hambourg , de Lubeck ; si les Danois & les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation ; pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant ? les hommes deviennent tous des aigles, quand

on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage: les François ont été tardifs, nous le sommes de même; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

ON songeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à reprimer les dépenses inutiles: les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles; on donnoit des festins aux enterremens; la pompe funebre étoit même coûteuse: toutes ces coutumes furent abolies; on ne drapa plus les maisons ni les caroffes; on ne donna plus des livrées noires; & depuis on mourut à fort bon marché.

CE Gouvernement tout militaire influa dans les Mœurs, & régla même les Modes: le Public avoit pris par affectation un air aigresin; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté: les femmes fuïoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouf-

fons : enfin nos mœurs ne ressembloient plus , ni à celles de nos Ancêtres , ni à celles de nos Voisins ; nous étions originaux , & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

VERS les dernières années de ce regne , le hasard conduisit à Berlin (\*) un homme obscur , d'un esprit malfaisant & rusé ; c'étoit une espece d'Adeptes , qui faisoit de l'or pour le Souverain , aux dépens de la bourse de ses Sujets ; ses artifices lui réussirent un tems ; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard , ses prestiges disparurent , & sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

TELLES ont été les Mœurs du Brandebourg sous tous ses différens Gouvernemens : le génie de la Nation fut étouffé par une longue suite de siècles barbares ; il s'éleva de tems en tems , mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût ; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès , survint une guerre dont les

fui-

(\*) Eckert.



suites funestes anéantirent les forces de l'Etat : nous avons vu cet Etat renaissant de ses cendres : nous avons vu par quels nouveaux efforts la Nation parvint à se civiliser ; & si ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour faire paroître au grand jour : comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement ; de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuses , pour qu'elles sortent de leur engourdissement, & qu'elles reçoivent (pour ainsi dire) une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection ; les Monarchies y sont arrivés avec une allure plus lente que les Républiques, & s'y sont moins soutenues ; & s'il est vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite est celle d'un Roïaume bien administré, il n'est pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution & se sont le mieux conservées,

parce que les bons Rois meurent & que les sages Loix sont immortelles.

SPARTE & Rome, qui furent fondées pour être guerrières, produisirent, l'un cette Phalange invincible, l'autre ces Légions qui subjuguèrent la moitié du Monde connu : Sparte enfanta les plus illustres Capitaines ; Rome devint une pépinière de Héros ; Athènes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts : à quelle perfection ses Poètes, ses Orateurs & ses Historiens ne parvinrent-ils point ? cet asile des Sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique : Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liées au Commerce, & elles le poussèrent & le soutinrent constamment, reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur & le soutien de leur Etat.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment : en touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des Législateurs a formé un tout, auquel les  
par-

parties du Gouvernement tiennent essentiellement ; rejeter les unes , c'est détruire les autres , par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble & qui en forment un Sytême affortissant & complet.

DANS les Roïaumes , la forme du Gouvernement n'a de base que le Despotisme du Souverain ; les Loix , le Militaire , le Négoce , l'Industrie & toutes les autres parties de l'Etat , sont assujetties au caprice d'un seul homme , qui a des Successeurs qui ne se ressemblent jamais ; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire , qu'à l'avénement d'un nouveau Prince l'Etat est gouverné par de nouveaux principes , & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques se proposent & dans les moïens qu'elles emploient pour y parvenir , ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les Monarchies un Fainéant succède à un Prince ambitieux ; celui-ci est suivi d'un Dévot , celui-là par un Guerrier , celui-ci par un Savant , celui-là par un autre qui s'abandonne à la Volupté : & pendant que ce

théâtre mouvant de la fortune présente fans cesse des scènes nouvelles, le génie de la Nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les Monarchies les établissemens, qui doivent braver la vicissitude des siècles, aient des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du Trône.

Mais la fragilité & l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes : les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la Nature ; il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir fans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théâtre ; que la fureur audacieuse des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des Ambitieux renversent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité : fans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'Univers resteroit fans cesse le même ; il n'y auroit point d'é-  
vé-



vénemens nouveaux; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des Nations; quelques Peuples seroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

NOUS avons vu des Monarchies naître & mourir; des Peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modele des Nations: ne pourrions-nous pas en conclure, que ces Nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planetes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux, se retrouvent au point d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons païé le tribut à la Barbarie quelques siècles de plus que les méridionaux.

CES siècles précieux s'annoncent par le nombre des Grands-hommes en tout genre qui naissent à la fois: heureux sont les Princes, qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! les Vertus, le Ta-

lent, le Génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.






D U

# GOUVÈRNEMENT

ANCIEN ET MODERNE

D U

# BRANDEBOURG.

ORSQUE le Brandebourg étoit païen , il fut gouverné par des Druides , comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement : sous les Vandales, les Teutons & les Suèves , leurs Princes étoient proprement les Généraux de la Nation ; ils s'appelloient Fürsten , ce qui signifie Conducteurs : les Empereurs qui domptèrent ces Barbares , établirent des Gouverneurs de frontieres , qu'on nommoit Marckgraves , pour tenir en bride cette Nation belliqueuse & fiere de sa liberté : il nous reste si peu de Mémoires de ces tems reculés , que pour ne point mêler de fables à l'Histoire , nous

ne ferons mention que du Gouvernement de l'Electorat sous les Princes de la Maison de Hohenzollern.

Année  
1412.

Du tems que les Burggraves de Nuremberg s'établirent dans la Marche, les Gentilshommes devenus sauvages sous les dernières Régences, leur refuserent l'hommage; cette Noblesse, soutenue dans son indépendance par les Ducs de Poméranie, devenoit redoutable à son Souverain; les grandes familles étoient puissantes; elles armoient leurs Sujets, elles se faisoient la guerre; & elles détrouffoient même les passans sur les grands chemins; des Châteaux massifs & entourés de fossés leur servoient de repaires; ces petits Tyrans, aiant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs; & comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les Loix, le país étoit dans le désordre & dans la plus affreuse misere: les grandes familles qui s'éleverent pendant cette Anarchie, furent les Kittzow, les Pulitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen,



hagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow, & les Seigneurs de Hohenstein; ce fut à celles-là que l'Electeur Frédéric I. eut affaire.

QUOIQUE Frédéric I. les soumit, les Etats restèrent toujours maîtres du Gouvernement: ils accordoient les Subsidés; ils régloient les Impôts; ils fixoient le nombre des Troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les païoient; on les consultoit sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la défense du païs; & c'étoit par leurs avis que s'administroient les Loix & la Police.

L'HISTOIRE nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des Etats. L'Electeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (\*); il pria les Etats de se charger de ce paiement; pour cet effet ils imposèrent une taxe sur la Biere, qu'ils n'accorderent que pour sept ans; ils la haufferent dans la suite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle le Landschafft ou la Banque publique.

Du tems de l'Electeur Joachim I. (†), les  
 Etats

(\*) En 1472.

(†) En 1530.

Etats leverent une taxe sur les Moulins , sur les Cenfes & sur les Bergeries , pour foudoïer deux cens Cavaliers que ce Prince envoïoit à l'Empereur contre les Infideles.

Sous l'Electeur Joachim II. , le crédit des Etats étoit fi puiffant, qu'ils dégagerent quelques Bailliages sur lesquels ce Prince avoit contracté des dettes , à condition que ni lui ni fes Successeurs ne pourroient dorénavant emprunter dessus ni les aliener : l'Electeur les confultoit fur toutes les affaires , & leur promit même de ne rien entreprendre fans leur consentement : les Etats entrèrent en correfpondance avec Charles V. , & lui marquerent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'Electeur fe rendît à la Diète de l'Empire ; auffi Joachim II. fe difpenfa-t-il de ce voïage.

JEAN Sigismond & George Guillaume (\*) conférèrent avec eux fur le fujet de la Succession de Juliers & de Berg , & les Etats nommerent quatre Députés qui fuivirent la Cour , tant pour lui fervir de Confeil , que pour être emploïés à des Négocians & à

l'hu-

(\*) En 1623.

l'usage que les circonstances pourroient demander pour le service de ces Princes.

GEORGE Guillaume (\*) consulta les Etats pour la dernière fois , pour savoir s'ils trouvoient bon que l'Electeur fît alliance avec les Suédois en leur remettant ses places , ou s'il devoit suivre le parti de l'Empereur : depuis, Schwartzenberg, Ministre tout puissant d'un Prince foible , attira à sa personne toute l'autorité du Souverain & des Etats ; il imposa des Contributions de sa propre autorité ; & il ne resta aux Etats, de cette puissance dont ils n'avoient jamais abusé , que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la Cour.

LES Electeurs n'avoient eu d'autre Conseil que les Etats jusqu'au regne de Joachim-Frédéric ; ce Prince forma un Conseil composé du Ministre de la Justice , du Ministre des Finances , de celui qui avoit les affaires de l'Empire , & du Maréchal de la Cour ; un Stadthalter y présidoit : de ce Conseil émanoient toutes les Sentences en dernier ressort, les Ordres tant au civil qu'au militaire , les

Ré-

(\*) EN 1631.

Réglemens de la Police ; & c'étoit lui également qui dresseoit l'instruction des Ministres qui étoient employés à des Cours étrangères.

LORSQU'UN voïage ou la guerre obligeoit l'Electeur à quitter ses Etats , ce Conseil exerçoit les fonctions de la Souveraineté ; il donnoit des audiences aux Ministres étrangers ; il avoit en un mot le même pouvoir que la Régence d'une minorité pendant la tutelle d'un Prince.

LE pouvoir du Premier Ministre & du Conseil étoit presque illimité ; le Comte de Schwartzenberg sous George Guillaume avoit augmenté son autorité , au point qu'elle étoit pareille à celle des Maires du Palais du tems des Rois de France de la premiere Race ; mais l'abus énorme qu'il en fit , dégoûta l'Electeur Frédéric Guillaume de tout Premier Ministre : nous voïons , par les Réglemens que ce Prince donna (\*), qu'il distribua à chacun de ses Ministres des Départemens différens , & qu'il établit dans chaque Province deux Conseillers , pour régler & pour rendre

comp:

(\*) En 1651.



compte des affaires qui la concernoient.

FREDERIC Guillaume résida à Konigsberg en Prusse pendant les premières années de sa Régence; & il pourvut le Conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples Instructions relatives au tems & aux circonstances où il se trouvoit : les Troupes recevoient leurs ordres des plus anciens Généraux qui se trouvoient dans la Province; & les Gouverneurs des Places les recevoient immédiatement de sa personne.

A la mort du Chancelier Görts, cette dignité fut supprimée, & le Baron de Schwerin devint Premier Président du Conseil : les Départemens se trouverent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des Loix, se portoit au Conseil de la Justice qui avoit un Président à sa tête : la Jurisdiction des Officiers de la Cour dépendoit du Capitaine du Château : les Finances du Prince se trouvoient administrées par la Chambre des Domaines, qui étoit partagée en différens Départemens; le Baron de Meinders & après lui le Sieur de Jena en eurent la Direction générale.

UN Consistoire, composé moitié de Prêtres,

tres, moitié de Laïques, gouvernoit les affaires Ecclésiastiques ; outre ces Colleges susmentionnés, la Chancellerie des Fiefs devoit de toutes les affaires féodales.

LES choses resterent à peu près sur le même pied sous le regne de Frédéric I. (\*) ; avec cette différence, qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses Ministres. Danckelmann, qui avoit été son Précepteur, devint maître de l'Etat : après sa disgrâce, le Comte de Wartenberg succéda à sa faveur & à son pouvoir : Kamke auroit de même succédé au Grand-Chambellan, si la mort du Roi n'avoit mis fin à sa faveur naissance.

FREDERIC Guillaume II. (†) changea toute la forme de l'Etat & du Gouvernement ; il limita le pouvoir des Ministres ; & de Maîtres qu'ils avoient été de son Pere, ils devinrent ses Commis.

LES affaires étrangères furent remises au Sieur d'Ilgen & de Kniphausen ; ces Ministres conféroient avec les Envoïés, & entre-

(\*) Depuis 1688.

(†) Depuis 1713.

tretenoient la correspondance avec les Ministres Prussiens dans les différentes Cours de l'Europe ; ils étoient chargés surtout des affaires de l'Empire , des limites de l'Etat , & des droits de la Maison : le Sieur de Coccéi Ministre d'Etat eut la direction générale de la Justice , & faisoit la charge de Chancelier : sous lui le Sieur d'Arnim avoit le Département des Appels & de la Justice Civile de Prusse & de Ravensberg ; & le Sieur de Katfch fut mis à la tête de la Justice Criminelle.

LE Sieur de Printz Grand-Maréchal de la Cour devint Président du Consistoire Supérieur , & fut chargé de l'inspection des Universités , des Fondations pieuses , des Canoncats , & des affaires des Juifs.

LES Finances étoient , des parties du Gouvernement , celle qui avoit été le plus négligée ; le Roi y fit des arrangemens tout nouveaux ; il établit le Grand Directoire en 1724 : ce College est divisé en quatre Départemens , à la tête de chacun desquels est un Ministre d'Etat : la Prusse , la Poméranie  
&

& la Nouvelle Marche , avec les Postes ; formerent le premier Département, qu'eut le Sieur de Grumkow ; l'Electorat de Brandebourg , le Duché de Magdebourg , le Comté de Rupin , & le Commissariat de Guerre , formerent le second Département, qu'eut le Sieur de Kraut ; les Etats du Rhin & du Weser , avec les Salines , furent le partage du troisieme , qu'eut le Sieur de Görne ; & le quatrieme eut la Direction de la Principauté de Halberstadt , du Comté de Mansfeldt , des Manufactures , du Papier timbré , & des Monnoies ; il échut au Sieur de Vireck.

LE Roi combina le Commissariat avec les Finances : autrefois ces Colleges occupoient quarante Avocats , pour soutenir les procès qu'ils se faisoient , en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés ; depuis leur réunion , ils travaillerent d'un commun accord au bien de l'Etat.

Sous ces Départemens principaux , le Roi établit dans chaque Province un College de Justice & un College de Finance subordonnés au Ministres ; les Ministres des affaires étran-



étrangeres , ceux de la Justice & ceux des Finances , faisoient journellement leur rapport au Roi , qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires : pendant tout son regne , il ne parut pas la moindre Ordonnance qu'il n'eût signée de sa main , ni la moindre Instruction dont il ne fût l'Auteur.


IL déclara tous les Fiefs allodiaux , moien-  
nant une certaine redevance annuelle que les propriétaires païerent à l'Etat. Frédéric Guil-  
laume emploïa quatre millions cinq cens  
mille écus au rétablissement de la Lithuanie ;  
il mit six millions pour rebâtir les Villes de  
ses Etats , augmenter Berlin & fonder Pots-  
dam ; & il acheta pour cinq millions de ter-  
res qu'il ajoûta à ses Domaines.

CE fut en un mot Frédéric Guillaume ,  
qui donna à l'Etat la forme la plus avanta-  
geuse , & qui établit le Gouvernement avec  
le plus de sagesse.





DISSERTATION  
SUR LES RAISONS  
D'ETABLIR OU D'ABROGÈR  
LES LOIX.

 Eux qui veulent acquérir une connoissance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiser que dans l'Histoire. Nous y voïons que toutes les Nations ont eu des Loix particulieres; que ces Loix ont été établies successivement; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux Hommes, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voïons que les Législateurs, dont les Loix ont subsisté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

Ce font ces confidérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails fur l'Hiftoire même des Loix, & fur la maniere dont elles fe font établies dans les Pais les plus policés.

IL paroît probable que les Peres de Famille ont été les premiers Légiflateurs. Le befoin d'établir l'ordre dans leurs Maifons, les obligea fans doute à faire des Loix Domestiques. Depuis ces premiers tems, & lorsque les Hommes commencerent à fe rafsembler dans des Villes, les Loix de ces Jurifdiétions particulieres fe trouverent infuffifantes pour une Société plus nombreufe.

LA malice du cœur humain, qui femble engourdie dans la folitude, fe ranime dans le grand monde; & fi le Commerce des Hommes, qui affortit les caracteres les plus, reffemblans, fournit des Compagnons aux gens vertueux, il donne également des Complices aux fcélérats.

LES Désordres s'accrurent dans les Villes; de nouveaux Vices prirent naiffance; & les Peres de famille, comme les plus intéreffés  
à

à les reprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des Loix, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer : tant est grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puissance des Loix !

LES premières Loix ne parterent qu'aux grands inconvéniens : les Loix Civiles régloient le culte des Dieux, le partage des Terres, les contractés de Mariage, & les Successions : les Loix Criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets : & ensuite, à mesure qu'il survenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnoient naissance à de nouvelles Loix.

DE l'union des Villes se formerent des Républiques, & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur Gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la Démocratie, le Peuple passoit à l'Aristocratie, à laquelle il substituoit même le Gouvernement Monarchique : ce qui arri-  
voit



voit en deux manieres ; ou lorsque le Peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses Citoïens ; ou lorsque par artifice quelque Ambitieux usurpoit le Souverain Pouvoir. Il est peu d'Etats qui n'aient pas essayé de ces différens Gouvernemens , mais tous eurent des Loix différentes.

OSIRIS est le premier Législateur dont l'Histoire Profane fasse mention : il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ses Loix : les Souverains même y étoient soumis : ces Loix qui régloient le Gouvernement du Roïaume, s'étendoient sur la conduite des Particuliers.

*Hérodote; Dio. le. re de Sici-*

LES Rois n'acquéroient l'amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Osiris (\*) institua trente Juges, dont le chef portoit au cou la figure de la Vérité pendue à une Chaîne d'or : c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

OSIRIS regla le culte des Dieux, le partage des Terres, la distinction des Conditions : il ne voulut point qu'il y eût prise de corps contre le Débiteur ; toute séduction de Rhé-

tori-

(\*) Quelques Auteurs y ajoutent Isis.

torique étoit bannie des Plaidoyers : les Egyptiens engageoient les cadavres de leurs Peres, ils les dépofoient chez leurs Créanciers pour nantiffement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce Légiflateur crut que ce n'étoit pas affez de punir les Hommes pendant leur vie, il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort ; afin que la flétriffure, attachée à leur condamnation, fervît d'aiguillon pour animer les Vivans à la vertu.

*Rollin,*  
*Hiftoire*  
*Ancien-*  
*ne.*

APRE'S les loix des Egyptiens, celles des Crétois font les plus anciennes : Minos fut leur Légiflateur : il fe difoit fils de Jupiter, & affûroit avoir reçu ces Loix de fon Pere, afin de les rendre plus refpectables.

*Plutar-*  
*que.*

LYCURGUE, Roi de Lacédémone, fit ufage des Loix de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voïage qu'il fit en Egypte : il bannit de fa République, l'Or, l'Argent, toute forte de Monnoïes & les Arts fuperflus ; il partagea également les Terres entre les Citoïens.

CE Législateur qui avoit intention de former des Guerriers, ne voulut point qu'aucune espece de passion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des Femmes entre les Citoïens ; ce qui peuploit l'Etat, sans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du Mariage ; tous les Enfans étoient élevés aux frais du Public : lorsque les Parens pouvoient prouver que leurs Enfans étoient nés mal sains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue pensoit qu'un Homme qui n'étoit pas en état de porter les Armes, ne méritoit pas la vie.

IL régla que les Ilottes, espece d'Esclaves, cultiveroient les Terres ; & que les Spartiates ne s'occupoient qu'aux Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

LA Jeunesse des deux sexes luttoit, ils faisoient leurs Exercices tout-nus en place publique.

LEURS Repas étoient réglés, où, sans distinction des états, tous les Citoïens mangeoient ensemble.

IL étoit défendu aux Etrangers de s'arrêter

362 RAISONS D'ETABLIR,  
à Sparte, afin que leurs Mœurs ne corrom-  
pissent pas celles que Lycurgue avoit intro-  
duites.

ON ne punissoit que les Voleurs mal-adroits:  
Lycurgue avoit intention de former une Ré-  
publique Militaire, & il y réussit.

*Plutar-  
que, Vie  
de Solon.  
Remar-  
ques de  
Dacier.*

DRACON (\*) fut à la vérité le premier  
Législateur des Athéniens, mais ses Loix é-  
toient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles é-  
toient écrites plutôt avec du sang qu'avec  
de l'encre.

NOUS avons vu comme les Loix s'établi-  
rent en Egypte & à Sparte: voïons mainte-  
nant comme elles furent réformées à Athenes.

LES désordres qui regnerent dans l'Atti-  
que, & les suites funestes qu'ils présagoient,  
firent qu'on eut recours à un Sage qui pou-  
voit seul réformer tant d'abus. Les Pauvres  
qui souffroient, à cause de leurs dettes, des  
vexations cruelles de la part des Riches,  
son-

(\*) Dracon infligeoit punition de mort contre les  
plus perites fautes, il alla jusqu'à faire le procès aux  
choses inanimées: une Statue, par exemple, qui en  
tombant avoit blessé quelqu'un, étoit bannie de la  
Ville.



songerent à se choisir un Chef qui les délivrât de la tyrannie des Créanciers.

DANS ces Dissensions, Solon fut nommé Archonte, & Arbitre Souverain, du consentement de tout le monde. Les Riches, dit Plutarque, l'aggréèrent volontiers comme Riche, & les Pauvres comme Homme de bien.

SOLON déchargea les Débiteurs; il accorda aux Citoïens la liberté de tester.

IL permit aux Femmes, qui avoient des Maris impuissans, d'en choisir d'autres parmi leurs Parens.

LES LOIX imposoient des Châtimens à l'Oisiveté: elles absolvoient ceux qui tuoient un Adultere; elles défendoient de confier la Tutelle des enfans à leurs plus proches Héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux: les Débauchés n'osoient point parler dans les Assemblées du Peuple.

SOLON ne fit aucune Loi contre le Parricide; ce crime lui paroissoit inouï: il pensoit que c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

*Moreri  
Diction-  
naire.  
Rollin.  
Plutar-  
que.* IL vouloit que ses Loix fussent déposées dans l'Aréopage: ce Conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été composé de trente Juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens: l'Aréopage tenoit ses Séances de nuit; les Avocats y plaidoient les Causes simplement, il leur étoit défendu d'exciter les passions.

LES Loix d'Athenes passerent ensuite à Rome: mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquiert, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

*Tite-Li-  
ve.  
Plutar-  
que, Ci-  
céron.* ROMULUS fut le Fondateur & le premier Légillateur de Rome: voici le peu qui nous reste des Loix de ce Prince.

*Denis  
d'Hali-  
carnasse,  
Antiqui-  
tés Ro-  
maines.* IL vouloit que les Rois eussent une Autorité Souveraine dans les Affaires de Justice & de Religion; qu'on n'ajoutât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux; qu'on eût d'eux des Sentimens saints & religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des Natures Bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une Impiété de croire que la Divinité prenne plai-

plaisirs aux attraits d'une Beauté mortelle. Ce Roi si peu superstitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, sans avoir préalablement consulté les Augures.

ROMULUS plaça les Patriciens dans le Sénat, les Plébéïens dans les Tribus; & il ne comptoit pour rien les Esclaves dans sa République.

LES Maris avoient le droit de punir de mort leurs Femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'Adultere, ou d'Yvrognerie.

LA Puissance des Peres sur leurs Enfans n'avoit point de bornes; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux: on punissoit les Parricides de mort: un Patron, qui fraudoit son Client, étoit en abomination: une Belle-fille qui battoit son Pere, étoit abandonnée à la vengeance des Dieux Pénates: Romulus voulut que les Murailles des Villes fussent sacrées; & il tua son Frere Remus, pour avoir transgressé cette Loi en sautant par dessus les Murs de la Ville qu'il élevoit.

CE Prince établit des Afiles: il y en avoit

entre autres auprès de la Roche Tarpéienne.

*Plutar-  
que Vie  
de Numa.*

A ces Loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles : comme ce Prince étoit fort pieux, & que sa Religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux Dieux la figure humaine, ou celle de quelque Bête. Delà vint que les CLX. premières années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples.

*Danet  
Diction-  
naire des  
Antiqui-  
tés.*

TULLUS Hostilius, afin d'exciter le Peuple à la Multiplication de l'Espece, voulut que, lorsqu'une Femme accoucherait de trois Enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'âge de Puberté.

Nous remarquons parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoïen de donner au Roi le dénombrement de tous ses Biens, au risque d'être puni s'il y manquoit; qu'il régla les Dons que chacun devoit faire aux Temples; & qu'entre autres il permit que les Esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les Tribus de la Ville; les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

TELLES sont les principales Loix que les  
Ro-



Romaines reçurent de leurs Rois : Sextus Papirius les recueillit toutes , & elles prirent de lui le nom de Code Papirien.

LA plupart de ces Loix , faites pour un Etat Monarchique , furent abolies par l'expulsion des Rois.

VALERIUS Publicola , Collegue de Brutus dans le Consultat , un des Instrumens de la Liberté dont Rome jouissoit , ce Consul , si favorable au Peuple , publia de nouvelles Loix , propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

CES Loix permettoient d'appeller au Peuple des Jugemens des Magistrats , & défendoient , sous peine de mort , d'accepter des Charges sans son aveu. Publicola diminua les Tailles , & autorisa le Meurtre des Citoïens qui aspiroient à la Tyrannie.

CE ne fut qu'après lui que s'établirent les Usures ; les Grands de Rome les porterent jusqu'au dernier huit : si le Débiteur ne pouvoit acquitter sa dette , il étoit traîné en prison , & réduit à l'esclavage , lui & toute sa famille : la dureté de cette Loi parut insup-

*Tit-  
Liv.  
Liv II.  
Echar.  
Tiv. II.  
Tacite  
Annales.*

portable aux Plébéïens, qui en étoient souvent les victimes : ils murmurerent contre les Consuls : le Sénat se montra inflexible, & le Peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont Sacré; de-là il traita d'égal avec les Sénateurs; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ses dettes, & que l'on créât des Magistrats, qui par la charge de Tribuns seroient autorisés à soutenir ses Droits: ces Tribuns réduisirent l'Usure au Denier seize; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

LES deux Ordres, qui composoient la République Romaine, formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres: de-là naquirent les Défiances & les Jalousies: quelques Séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ses prétensions; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des passions vives, & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les Résolutions du Sénat souvent trop séveres.

LA Loi Agraire, sur le partage des Terres conquises, divisa plus d'une fois la République:

que : il en fut question l'année CCLXVII. de sa Fondation. Ces Diffenfions, auxquelles le Sénat faisoit diverfion par quelques Guerres, mais qui fe réveilloient toujours, continuerent jufqu'en l'année CCC.

ROME reconnut enfin la néceffité d'avoir recours à des Loix, qui puffent fatisfaire les deux Partis : on envoïa à Athenes *Posthumius* *Albus*, *Antonius Manlius* & *Sulpicius Ca-* *Tite l. 2*  
*ve Liv.*  
*mérinus*, pour y compiler les Loix de Solon : *III.*  
ces Ambaffadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décevirs ; ils rédigerent ces Loix qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébifcite : on les fit graver fur dix Tables de cuivre, & l'année d'après on y en ajoûta encore deux autres : ce qui forma un Corps de Loix, fi connu fous le nom de celui des Douze Tables.

CES Loix limitoient la Puiffance Paternelle ; elles infligeoient des punitions aux Tuteurs *Diction-*  
*naire des*  
*Anciens*  
*des Rom-*  
*ains.*  
qui fraudoient leurs Pupilles ; elles permettoient de léguer fon Bien à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent depuis que les Testateurs feroient obligés de laiffer le quart de

leur Bien à leurs Héritiers ; & c'est l'origine de ce que nous appellons la Légitime (\*).

LES Enfants Posthumes, nés dix mois après la mort de leurs Peres, étoient déclarés légitimes ; l'Empereur Adrien étendit ce Privilege jusqu'à l'onzieme mois.

LE Divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celle des Douze Tables ; il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet, de paroles, & par écrit.

L'INTENTION seule du Parricide étoit punie de mort.

LES Citoïens étoient autorisés à tuer les Voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

TOUT Faux Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpéienne. En Matieres Criminelles, l'Accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accusation, qu'il signifioit ; & l'Accusé avoit trois jours pour y répondre (†). S'il se trouvoit que l'Accusateur eût

ca-

(\*) Il n'y avoit que deux sortes d'Héritiers ab intestat, les Enfants & les Parens Masculins.

(†) L'Accusé comparoïsoit en Suppliant devant le Magistrat avec ses Parens & ses Cliens.



calomnié l'Accusé , il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA en substance ce que contenoient les Loix des Douze Tables , dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix : l'Egypte, la Grece , & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait , y avoient contribué : ces Loix si équitables & si justes ne resserroient la Liberté des Citoïens , que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvoient faire , auroit nui au repos des Familles & à la sûreté de la République.

L'AUTORITÉ du Sénat sans cesse en opposition avec celle du Peuple , l'ambition outrée des Grands , les prétensions des Plébéïens qui s'accroissoient chaque jour , & beaucoup d'autres raisons , qui sont proprement du ressort de l'Histoire , causerent de nouveau des orages violens : les Gracchus & les Saturninus publierent quelques Loix séditieuses : pendant les troubles des Guerres Civiles , on vit un nombre d'Ordonnances que les événemens faisoient paroître & disparoître : Sylla abolit les anciennes Loix & en établit de nouvelles,

que Lepidus détruisit : la Corruption des Mœurs, qui augmentoit avec ces Dissensions Domestiques, donna lieu à la Multiplication des Loix à l'infini : Pompée, élu pour réformer ces Loix, en publia quelques-unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de Guerres Civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit, ni Coutume, ni Justice; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au Regne d'Auguste, qui sous son sixieme Consultat rétablit les anciennes Loix, & annula toutes celles qui avoient pris naissance pendant les désordres de la République.

L'EMPEREUR Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des Loix apportoit à la Jurisprudence; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un Corps de Droit parfait : celui-ci le réduisit en trois Volumes qui nous sont restés; savoir, le Digeste, qui contient les Opinions des plus célèbres Jurisconsultes; le Code, qui renferme les Constitutions des Empereurs; & les Instituts, qui forment un Abrégé du Droit Romain.

CES Loix se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elles ont été embrassées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur Jurisprudence.

LES Romains avoient apporté leurs Loix dans les Païs de leurs conquêtes : les Gaules les reçurent, lorsque Jules César, qui les subjuga, en fit une Province de l'Empire. *Daniel Histoire de France.*

PENDANT le cinquieme siecle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inonderent une partie de l'Europe : ces différentes Nations Barbares introduisirent, chez leurs Ennemis vaincus, leurs Loix & leurs Coutumes ; les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons, & les Francs.

CLOVIS crut faire grace à ses nouveaux Sujets en leur laissant l'option des Loix du Vainqueur, ou de celles du Vaincu ; il publia la Loi Salique ; & sous les Regnes de ses Successeurs on créa souvent de nouvelles Loix. *En 1487. selon Lancel.*

Gondebaud, Roi de Bourgogne, fit une Ordonnance, par laquelle il défère le Duel à ceux *Hénault Abrégé Chronologique.*

qui ne voudront pas s'en tenir au Serment.

ANCIENNEMENT les Seigneurs avoient le droit de juger Souverainement & sans Appel.

Sous le Regne de Louis le Gros s'établit la Justice Supérieure & Roïale en France :

*De Thou.*

nous voïons depuis, que Charles IX. avoit intention de réformer la Justice & d'abrégér les Procédures; c'est ce qui paroît par l'Ordonnance de Moulins: il est à remarquer que des Loix si sages furent publiées dans des tems de troubles; mais, dit le Président Hainault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le salut de la Patrie. Ce fut enfin Louis XIV. qui fit rédiger toutes les Loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un Corps qu'on appella de son nom le Code Louis.

*Rapin  
Thoyras  
Introduc-  
tion.*

LES Bretons que les Romains subjuguèrent, de même que les Gaulois, reçurent également les Loix de leurs Conquérans.

AVANT d'être assujettis, ces Peuples étoient gouvernés par des Druïdes, dont les Maximes avoient force de Loix.

LES Peres de Famille chez ces Peuples avoient droit de Vie & de Mort sur leurs Femmes



mes & leurs Enfans : tout Commerce étranger leur étoit défendu , ils égorgéoit les Prifonniers de Guerre , & en faifoient un facifice aux Dieux.

LES Romains maintinrent leur Puiffance , & leurs Loix chez ces Infulaires, jufqu'à l'Empire d'Honorius , qui rendit aux Anglois leur Liberté, l'an CCCCX. par un Acte folemnel.

LES (\*) Pictes , Alliés avec les Ecoffois, les attaquèrent enfuite ; les Bretons , foiblement fecourus des Romains & toujours battus par leurs Ennemis , eurent recours aux Saxons : ceux-ci subjuguèrent toute l'Ile après une guerre de 150. ans ; & de leurs Auxiliaires ils devinrent leurs Maîtres.

LES Anglo-Saxons introduifirent dans la Grande-Bretagne leurs Loix, les mêmes qui fe pratiquoient anciennement en Allemagne: ils partagerent l'Angleterre en fept Roïaumes, qui fe gouvernoient féparément ; ils avoient tous des Affemblées (†) Générales, composées  
des

(\*) Les Piftes, Peuples venus du Mecklenbourg.

(†) Ces Affemblées s'appelloient Wittenagemot ou Conseil des Sages , dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchie.

des Grands, du Peuple & de l'ordre des Païsans : la forme de ce Gouvernement, qui étoit ensemble Monarchique, Aristocratique, & Démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours ; l'Autorité se trouve encore partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & de celle des Communes.

ALFRED le Grand donna à l'Angleterre les premières Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce Prince fut inexorable envers les Magistrats convaincus de corruption : l'Histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante-quatre Juges qui avoient prévarié.

*Rapin  
Tuoyras  
en 850.*

SELON le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses Pairs, & la Nation conserve encore ce Privilege.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit (\*) Guillaume, Duc de Normandie : ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines, dont celle de l'Échiquier subsiste encore ; ces Tribunaux sui-

voient.

(\*) Couronné à Londres 1066.

voient la Personne du Roi : il sépara la Jurisdiction Ecclésiastique de la Civile : & de ses Loix, qu'il fit publier en Langue Normande, la plus sévère étoit l'Interdiction de la Chasse, sous peine de Mutilation ou de Mort même.

DEPUIS Guillaume le Conquérant, les Rois ses Successeurs firent différentes Chartres.

HENRI I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre possession des Successions qui leur retomboient, sans rien paier au Souverain : il permit même à la Noblesse de se marier, sans le consentement du Prince. EN 1108.

NOUS voïons encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoit tenir son Pouvoir du Peuple & du Clergé, qui confirme les Prérrogatives de l'Eglise, & abolit les Loix rigoureuses de Guillaume le Conquérant. EN 1136.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ses Sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre, elle consiste en LXII. Articles. Rapin  
Thoyras  
Liv.  
VIII.  
EN 1215.

LES Articles principaux reglent la façon de relever les Fiefs ; le partage des Veuves, en-

en défendant de les contraindre à convoler en secondes Noces, elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur Seigneur Suverain : ces Loix établissent les Cours de Justice dans des lieux stables : elles défendent au Parlement de lever des Impôts sans le consentement des Communes, à moins que ce ne soit pour racheter la Personne du Roi, ou afin de faire son fils Chevalier, ou pour doter sa fille ; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses Pairs l'aient jugé selon les Loix du Roïaume ; & de plus le Roi s'engage à ne vendre, ni refuser la Justice à personne.

En 1275. LES Loix de Westminster, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquisition des Terres aux Gens de main morte, & qu'il bannit les Juifs du Roïaume.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages Loix, c'est peut-être le País de l'Europe où elles font le moins en vigueur. Rapin Thoyras remarque très bien que par un vice du



du Gouvernement , le Pouvoir du Roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du Parlement ; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur Autorité , soit pour l'étendre ; ce qui distrairait & le Roi & les Représentans de la Nation du soin qu'ils devroient emploïer au maintien de la Justice : & ce Gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses Loix par Acte de Parlement , selon que les conjonctures & les événemens l'y obligent : d'où il s'ensuit , que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de Réforme dans sa Jurisprudence qu'aucun autre Roïaume.

IL ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçumes les Loix Romaines , lorsque ces Peuples conquirent la Germanie ; & nous les conservames , parce que les Empereurs abandonnant l'Italie , transporterent chez nous le Siège de leur Empire ; cependant il n'est aucun Cercle , aucune Principauté , quelque petite qu'elle soit , qui n'ait un Droit Coutumier différent , & ces Droits par la longueur du tems se sont acquis force de Loix.

APRES

APRÈS avoir exposé la manière dont les Loix se sont établies chez la plupart des Peuples policés, nous remarquerons que dans tous les Païs où elles ont été introduites du consentement des Citoïens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les Païs subjugués, c'étoient les Loix des Conquérans qui devenoient celles des Conquis; mais qu'également par-tout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'œil, que les peuples puissent être gouvernés par tant de Loix différentes, on peut revenir de sa surprise, en observant que, pour l'essentiel des Loix, elles se trouvent à peu-près les mêmes; j'entens celles qui, pour le maintien de la Société, punissent les Crimes.

NOUS observons encore, en examinant la conduite des plus sages Législateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du Gouvernement & au génie de la Nation qui les doit recevoir; que les meilleurs Législateurs ont eu pour but la Félicité publique; & qu'en général toutes les Loix, qui sont les plus

plus

plus conformes à l'Équité Naturelle , à quelques exceptions près , sont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un Peuple ambitieux , il lui donna des Loix plus propres à faire des Guerriers que des Citoïens ; & s'il bannit l'Or de sa République , c'étoit parce que l'intérêt est de tous les Vices celui qui est le plus opposé à la Gloire.

SOLON disoit de lui-même , qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les Loix les plus parfaites , mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir : ce Législateur considéra non seulement le génie de ce Peuple , mais aussi la situation d'Athènes qui étoit aux bords de la Mer : par cette raison , il infligea des peines pour l'Oisiveté ; il encouragea l'Industrie ; & il ne défendit point l'Or & l'Argent , prévoïant que sa République ne pouvoit devenir grande ni puissante , que par un Commerce florissant.

*Plutarque Vie de Solon.*

IL faut bien que les Loix s'accordent avec les génies des Nations , ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent : le Peuple Romain vouloit la Démocratie ; tout ce qui pouvoit alté-

altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux: de-là vint qu'il y eut tant de Séditions pour faire passer la Loi Agraire; le Peuple se flattant que, par le partage des Terres, il rétabliroit une forte d'égalité dans les fortunes des Citoïens: de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes; parce que les Créanciers, qui étoient les Grands, traitoient leurs Débiteurs, qui étoient les Plébéïens, avec inhumanité; & que rien ne rend plus odieuse la différence des Conditions, que la tyrannie que les Riches exercent impunément sur les Misérables.

ON trouve trois sortes de Loix dans tous les Païs; à savoir, celles qui tiennent à la Politique, & qui établissent le Gouvernement; celles qui tiennent aux Mœurs, & qui punissent les Criminels; & enfin les Loix Civiles, qui reglent les Successions, les Tutelles, les Usures, & les Contracés. Les Législateurs, qui établissent des Loix dans des Monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souverains: si leurs Loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes;

tous



tous les Particuliers y trouvent leur avantage : si elles sont dures & tyranniques, elles seront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le Tyran est seul contre tout un Peuple, qui n'a de désir que de les supprimer.

DANS plusieurs Républiques, où des Particuliers ont été Législateurs, leurs Loix n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste Equilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoïens.

IL n'est que les Loix qui regardent les Mœurs, sur lesquelles les Législateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils se sont plus roidis contre un crime que contre un autre: & cela sans doute, pour avoir connu les Vices auxquels la Nation avoit le plus de penchant.

COMME les Loix sont des digues qu'on oppose au débordement des Vices, il faut qu'elles se fassent respecter par la terreur des Peines; mais il n'en est pas moins vrai que les Législateurs, qui ont le moins aggravé les Châtimens, sont au moins les plus humains,

mais, s'ils ne sont pas les plus rigides.

LES LOIX Civiles sont celles qui different le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains usages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont osé abolir sans choquer les préjugés de la Nation ; ils ont respecté la Coutume, qui les fait regarder comme bonnes ; & ils ont adopté ces Usages, quoiqu'ils ne soient pas équitables, purement en faveur de leur Antiquité.

QUICONQUE s'est donné la peine d'examiner les Loix avec un esprit Philosophique, en aura sans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroissent contraires à l'Equité Naturelle, & qui cependant ne le sont pas : je me contente de citer le Droit de Primogéniture ; il paroît que rien n'est plus juste que de partager la Succession Paternelle en portions égales entre tous les Enfans ; cependant l'expérience prouve que les plus puissans Héritages, subdivisés en beaucoup de parties, réduisent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence ; ce qui a fait que des Peres ont mieux aimé deshériter leurs

leurs

leurs Cadets, que de préparer à leur Maison une décadence certaine: & par la même raison, des Loix qui paroissent gênantes & durés à quelques Particuliers, n'en sont pas moins sages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la Société entière; c'est un tout, auquel un Législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

LES Loix qui regardent les Débiteurs, sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection, & de prudence, de la part de ceux qui les publient: si ces loix favorisent les Créanciers, la condition des Débiteurs devient trop dure; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune: si au contraire cette Loi leur est avantageuse, elle altere la confiance publique, en infirmant des Contrâcts qui sont fondés sur la Bonne-foi.

CE juste milieu, qui, en maintenant la validité des Contrâcts, n'opprime pas les Débiteurs insolubles, me paroît la Pierre Philosophale de la Jurisprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet article; la nature de cet Ouvrage ne nous

permet point d'entrer dans un plus grand détail; nous nous bornons aux réflexions générales.

UN Corps de Loix parfaites feroit le Chef-d'œuvre de l'Esprit Humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement; on y remarqueroit une unité de dessein, & des règles si exactes & si proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix ressembleroit à une Montre, dont tous les ressorts ont été faits pour un même but; on y trouveroit une connoissance profonde du Cœur humain & du Génie de la Nation: les Châtimens seroient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne seroient ni légers ni rigoureux: des Ordonnances claires & précises ne donneroient jamais lieu au litige; elles consisteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix Civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuse & simple de ces Loix aux Usages de la Nation: tout seroit prévu, tout seroit combiné, & rien ne seroit sujet à des inconvéniens: mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'Humanité;

LES



LES Peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les Législateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces Peres de famille qui donnerent les premières Loix : ils aimoient leurs Enfans ; les Maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille.

PEU de Loix sages rendent un Peuple heureux, beaucoup de Loix embarrassent la Jurisprudence : par la raison, qu'un bon Médecin ne surcharge pas ses malades de remèdes, le Législateur habile ne surcharge pas le Public de Loix superflues ; trop de médecines se nuisent, & empêchent réciproquement leurs effets ; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Jurisconsultes & la Justice s'égarerent.

CHEZ les Romains les Loix se multiplioient, lorsque les Révolutions étoient fréquentes : tout Ambitieux, qui se voïoit favorisé de la fortune, se faisoit Législateur : cette confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguste, qui annula

toutes ces Ordonnances injustes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

EN France les Loix devinrent plus nombreuses, lorsque les Francs, en conquérant ce Roïaume, y introduisirent les leurs: Louis XI. eut dessein de réunir toutes ces Loix, & d'établir dans son Empire, comme il le disoit lui-même, une seule Loi, un seul Poids, & une seule Mesure.

IL est plusieurs Loix auxquelles les Hommes sont attachés, parce qu'ils sont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en substituer de meilleures à leur place, il seroit peut-être dangereux d'y toucher: la confusion que cette Réforme mettroit dans la Jurisprudence, seroit peut-être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

CELA n'empêche pas qu'il n'y ait des cas, où la Réforme semble absolument nécessaire: c'est lorsqu'il se trouve des Loix contraires au Bonheur public, & à l'Equité naturelle; lorsqu'elles sont énoncées en termes vagues & obscurs; & lors enfin qu'elles impliquent

con-

contradiction dans le sens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclaircissmens *Diodore de Sicile.* sur cette matiere. Les Loix d'Osiris sur le Vol, font, par exemple, dans le cas de ces premieres, dont nous avons parlé: elles ordonnoient que ceux qui voudroient faire le métier de Voleurs, se fissent inscrire chez leurs Capitaines, & qu'on portât chez lui à l'instant tout ce qu'on déroberoit. Ceux chez qui s'étoit fait le vol, venoient chez le Chef des Voleurs revendiquer leurs Biens, qu'on leur restituoit, pourvu que le Propriétaire donnât le quart de la valeur. Le Législateur pensoit que par cet expédient, il fournissoit aux Citoïens un moïen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moïennant une légère redevance: c'étoit le moïen de faire des Voleurs de tous les Egyptiens. Osiris n'y pensoit pas sans doute en établissant cette Loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il connivoit au vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher: de même que le Gouvernement d'Amsterdam souffre les Musicos, & celui de Rome les Maisons de joie privilégiées.

LES bonnes Mœurs & la Sûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Osiris, si malheureusement on la trouvoit établie.

LES François ont pris le contre-pied des Egyptiens: Ceux-là étoient trop doux, ceux-ci trop sévères: les Loix Françoises sont d'une rigueur terrible; tous les Voleurs Domestiques sont punis de mort; ils disent pour se justifier, qu'en punissant sévèrement les Coupeurs de bourses, ils détruisent la semence des Brigands & des Assassins.

L'EQUITE' naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le Crime & le Châtiment: les vols compliqués méritent la mort: ceux qui se commettent sans violence, ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

IL y a l'infini entre le Destin d'un Riche & d'un Misérable: l'un regorge de Biens & nage dans le Superflu: l'autre, abandonné de la Fortune, manque même du Nécessaire: qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques Pistoles, une Montre d'or, ou pareilles  
ba-



bagatelles , à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte , faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? L'Humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur ? Il paroît bien que les Riches ont fait cette Loi : les Pauvres ne feroient-ils pas en droit de dire ?

„ Que n'a-t-on de la commiseration de notre état déplorable ? si vous étiez charitables , si vous étiez humains , vous nous secourriez dans nos misères , & nous ne vous volerions pas : parlez ; est il juste que toutes les Félicités de ce Monde soient pour vous , & que toutes les Infortunes nous accablent ? ”

LA Jurisprudence Prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte , & la sévérité de celle de France ; les Loix ne punissent point de Mort le vol simple ; elles se contentent de condamner le Coupable à certain tems de Prison : peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la Loi du Talion qui s'observoit chez les Juifs , par laquelle le Voleur étoit obligé de restituer

le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de se constituer l'Esclave de celui dont il avoit faisi le Bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes, on réserve les derniers Supplices aux Brigands, aux Meurtriers, aux Assassins, de sorte que la Punition marche toujours de pair avec le Crime.

AUCUNE Loi ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de Vie & de Mort, que les Peres avoient sur leurs Enfants, à Sparte & à Rome: en Grèce un Pere, qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une Famille nombreuse, faisoit périr les Enfants qui lui naissoient de trop; à Sparte, & à Rome, qu'un Enfant vînt au monde mal conformé, cela autorisoit suffisamment le Pere à lui ôter la vie? nous sentons toute la barbarie de ces Loix, à cause que ce ne sont pas les nôtres; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les Avortemens? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mê-

mêmes, & à la voix du fang, étouffent la Race future (si j'ose m'exprimer ainsi) fans lui laisser le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux Réflexions que je vais lui présenter.

LES Loix n'attachent-elles pas un degré d'Infamie aux Couches Clandestines? une Fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un Débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les fuites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son Honneur, ou celle du Fruit malheureux qu'elle a conçu? N'est-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une situation aussi violente? & la Sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des Maisons d'Enfans-Trouvés: je fais qu'elles sauvent la vie à une infinité de Bâtards: mais ne vaudroit il pas mieux trancher

le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres Créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un Amour imprudent & volage ?

*Cicéron  
Verinne.*

MAIS rien de plus cruel que la Question : les Romains la donnoient à leurs Esclaves, qu'ils regardoient comme une espede de Bétail Domestique : jamais aucun Citoïen ne la recevoit.

*Cicéron  
pro Clu-  
entio.*

LA Question se donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes : elle se donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les Complices : autrefois les Anglois avoient (\*) l'Ordéal ou l'Epreuve par le Feu, & par (†) l'Eau : ils ont à présent une espede de Question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose.

*Rapin  
Thoyras.*

Qu'ON me le pardonne, si je me recrie

CON-

(\*) *L'Ordéal par le feu* ; on mettoit entre les mains de l'Accusé un morceau de fer ardent ; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler, il étoit absous, si non, on le punissoit comme Coupable.

(†) *L'Ordéal par l'Eau* : on lioit le Coupable & on le jettoit dans l'Eau ; s'il surnageoit, il étoit absous.



contre la Question ; j'ose prendre le parti de l'Humanité contre un usage honteux à des Chrétiens , & à des Peuples policés , & j'ose ajouter contre un usage aussi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN le plus sage , & le plus éloquent des Rhéteurs , dit , en traitant de la Question , que c'est une affaire de Tempérament : un Scélérat vigoureux nie le Fait : un Innocent d'une complexion foible l'avoue , un homme est accusé , il y a des indices ; le Juge est dans l'incertitude , il veut s'éclaircir : ce malheureux est mis à la Question ; s'il est innocent , quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre si la force des Tourmens l'oblige à déposer contre lui-même ! quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs , & de condamner à la mort un Citoïen vertueux , contre lequel il n'y a que des soupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt Coupables que de sacrifier un Innocent. Si les Loix se doivent établir pour le bien des Peuples , faut-il qu'on en tolere de pareilles , qui mettent les Juges dans le cas

*Quinti-  
lien. liv.  
V des  
Preuves  
& de la  
Réfuta-  
tion.*

de commettre méthodiquement des actions craintes qui révoltent l'Humanité?

IL y a huit ans que la Question est abolie en Prusse ; on est sûr de ne point confondre l'Innocent & le Coupable ; & la Justice ne s'en fait pas moins.

EXAMINONS à présent les Loix vagues & les Procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

IL y avoit une Loi en Angleterre qui défendoit la Bigamie : un Homme fut accusé d'avoir cinq Femmes ; & comme la Loi ne s'expliquoit pas sur ce cas , & qu'on l'interprete littéralement , il fut mis hors de Cour & de Procès. Pour que cette Loi fût claire , elle auroit dû porter , que quiconque prend plus d'une Femme soit puni &c. Les (\*) Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre , ont donné lieu aux Abus les plus ridicules.

DES Loix précises ne donnent point lieu à

la

(\*) *Murali*. Un homme coupa le nez à son Ennemi : on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoyen ; mais il soutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre , & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regarderoit le nez comme un membre.

la Chicane, elles doivent s'entendre selon le sens de la lettre: lorsqu'elles sont vagues ou obscures, elles obligent de recourir à l'intention du Législateur, & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

LA Chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de Successions & de Contrac̄ts; & par cette raison les Loix, qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté; si l'on s'occupe à vetiller sur les termes en composant des Ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la Loi méritent ils d'être pesés scrupuleusement?

LES Juges ont deux Piéges à craindre; ceux de la Corruption, & ceux de l'Erreur; leur Conscience doit le garantir des premiers, & les Législateurs, des seconds: des Loix claires, qui ne donnerent pas lieu à des Interpretations, y sont un premier remede; & la Simplicité des Plaidoiers, le second: on peut restreindre les Discours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques Preuves & terminée par une Epilogue ou courte récapitulation: rien n'est plus fort dans la bou-

che d'un homme éloquent que l'Art de manier les passions : l'Avocat s'empare de l'esprit des Juges ; il les intéresse, il les émeut, il les entraîne, & le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la Vérité. Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette sorte de Persuasion aux Avocats ; & si nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues sur la Couronne, qui nous restent de Démosthenes & d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcèrent pas devant l'Aréopage, mais devant le Peuple ; que les Philippiques sont du Genre Délibératif ; & que celles sur la Couronne sont plutôt du Genre Démonstratif que du Judiciaire.

LES Romains n'étoient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les Harangues de leurs Orateurs ; il n'est point de Plaidoyer de Cicéron, qui ne soit plein de passion ; j'en suis fâché pour cet Orateur ; mais nous voyons dans sa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour sa Patrie Adverse ; la Cause de Cluentius ne paroît pas absolument bon-



bonne, mais l'Art de l'Orateur l'emporta : le Chef-d'œuvre de Cicéron est sans toute la Peroraïson de la Harangue pour Fonteïus ; elle le fit absoudre , quoiqu'il paroisse coupable. Quel abus de l'Eloquence , que de se servir de son enchantement pour énerver les Loix les plus sages !

LA Prusse a suivi cet usage de la Grèce : & si les raffinemens dangereux de l'Eloquence sont bannis des Plaidoïers , elle en est redevable à la Sageffe du Grand-Chancelier , dont la probité , les lumieres , & l'activité infatigable , auroient fait honneur aux Républiques Grecques & Romaines , dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

IL est encore un article , qui doit être compris sous l'Obscurité des Loix ; c'est la Procédure & le nombre d'Instances que les Plaideurs ont à parcourir , avant que de terminer leurs Procès. Que ce soient de mauvaises Loix , qui leur fassent injustice ; que ce soient des Plaidoïers artificieux , qui obscurcissent leurs Droits ; ou que ce soient des

Lon-

Longueurs , qui , absorbant le fond même du litige , leur fassent perdre les avantages qui leur sont dûs ; tout cela revient au même : l'un est un mal plus grand que l'autre ; mais tous les Abus méritent Réforme ; ce qui allonge les Procès donne un avantage considérable aux Riches sur les plaideurs qui sont Pauvres ; ils trouvent le moïen de traduire le Procès d'une Instance à l'autre ; ils mament & ruinent leur Partie ; & ils restent à la fin les seuls dans la carrière.

AUTREFOIS dans ce País les Procès duroient au de-là d'un Siécle : lors même qu'une Cause avoit été décidée par cinq Tribunaux , la Partie Adverse , au plus haut mépris de la Justice ; en appelloit aux Universités , & les Professeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré : un Plaideur jouoit bien de malheur , qui , dans cinq Tribunaux & je ne sai combien d'Universités , ne trouvoit pas des Ames vénales & corruptibles : ces Usages ont été abolis , les Procès sont jugés en dernier ressort dès la troisieme Instance ; & le Terme limité d'un An est prescrit aux Juges ,  
dans

dans lequel ils doivent terminer les Causes les plus litigieuses.

IL nous reste encore à dire quelques mots sur les Loix qui impliquent Contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

LORSQUE dans un Etat les Loix ne sont pas rassemblées en un seul Corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles : comme elles sont l'Ouvrage de différens Législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette Unité si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

QUINTILIEN traite de cette matiere dans son Livre de l'Orateur, & nous voïons, dans les Oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une Loi à une autre : nous trouvons de même dans l'Histoire de France, des Edits, tantôt en faveur & tantôt contre les Huguenots ; le besoin de rédiger ces sortes d'Ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la Majesté des Loix, (qu'on suppose toujours établies avec Sagesse) que d'y découvrir des Contradictions ouvertes & manifestes.

*Quinti-  
lien Liv.  
VII. Ch.  
VII.*

*Edit de  
Nantes de  
1598. ré-  
voqué par  
Louis  
XIV.*

L'E-

L'EDIT contre les Duels est très juste, très équitable, très bien fait : mais il n'amene point au but que les Princes se sont proposé en le publiant : des préjugés plus anciens que cet Edit l'emportent sur lui de haute lutte ; & il semble que le Public, rempli de fausses Opinions, soit convenu tacitement de n'y point obéir : un Point-d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains ; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une espece de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un Brutal, passe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne se venge de son affront, en donnant la mort à celui qui en est l'auteur : si cette affaire arrive à un Homme de condition, on le regarde comme indigne des Titres de noblesse qu'il porte : s'il est Militaire, & qu'il ne termine point son différend, on le force de sortir avec ignominie du Corps dans lequel il sert ; & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il se trouve engagé dans une affaire aussi épineuse ?



se? Voudra-t-il se deshonorer en obéissant à la Loi, ou ne risquera-t-il pas plutôt sa vie & sa fortune pour sauver sa réputation?

LE point de la difficulté, qui reste à résoudre, seroit de trouver un expédient, qui, en conservant l'Honneur aux Particuliers, maintînt la Loi dans toute sa vigueur.

LA Puissance des plus Grands Rois n'a rien pu contre cette Mode barbare; Louis XIV., Frédéric I. & Frédéric Guillaume, publièrent des Edits rigoureux contre les Duels; ces Princes n'avancerent rien, si non que les Duels changerent de nom & passerent pour des Rencontres; & que bien des Nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts subitement.

SI tous les Princes de l'Europe n'assemblerent pas un Congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un Deshonneur à ceux qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'engager dans ces Combats Singuliers, si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espece de Meurtriers, & de punir sévèrement ceux qui insultent leurs

pareils, soit en Paroles, soit par Ecrit, ou par voies de Fait, il n'y aura point de fin aux Duels.

QU'ON ne m'accuse point d'avoir hérité des visions de l'Abbé de Saint-Pierre: je ne vois rien d'impossible à ce que des Particuliers soumettent leurs querelles à la décision des Juges, de même qu'ils y soumettent les différends qui décident de leurs Fortunes: & par quelle raison les Princes n'assembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance? J'en reviens-là, & j'ose assurer que c'est le seul moïen d'abolir en Europe ce Point-d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'Honnêtes-gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands Services.

TELLES sont en abrégé les Réflexions que les Loix m'ont fournies: je me suis borné à faire une Esquisse au lieu d'un Tableau; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

IL me semble enfin que chez des Nations qui sortent à peine de la Barbarie, il faut des

Législateurs sévères ; que , chez les Peuples policés dont les Mœurs sont douces , il faut des Législateurs Humains.

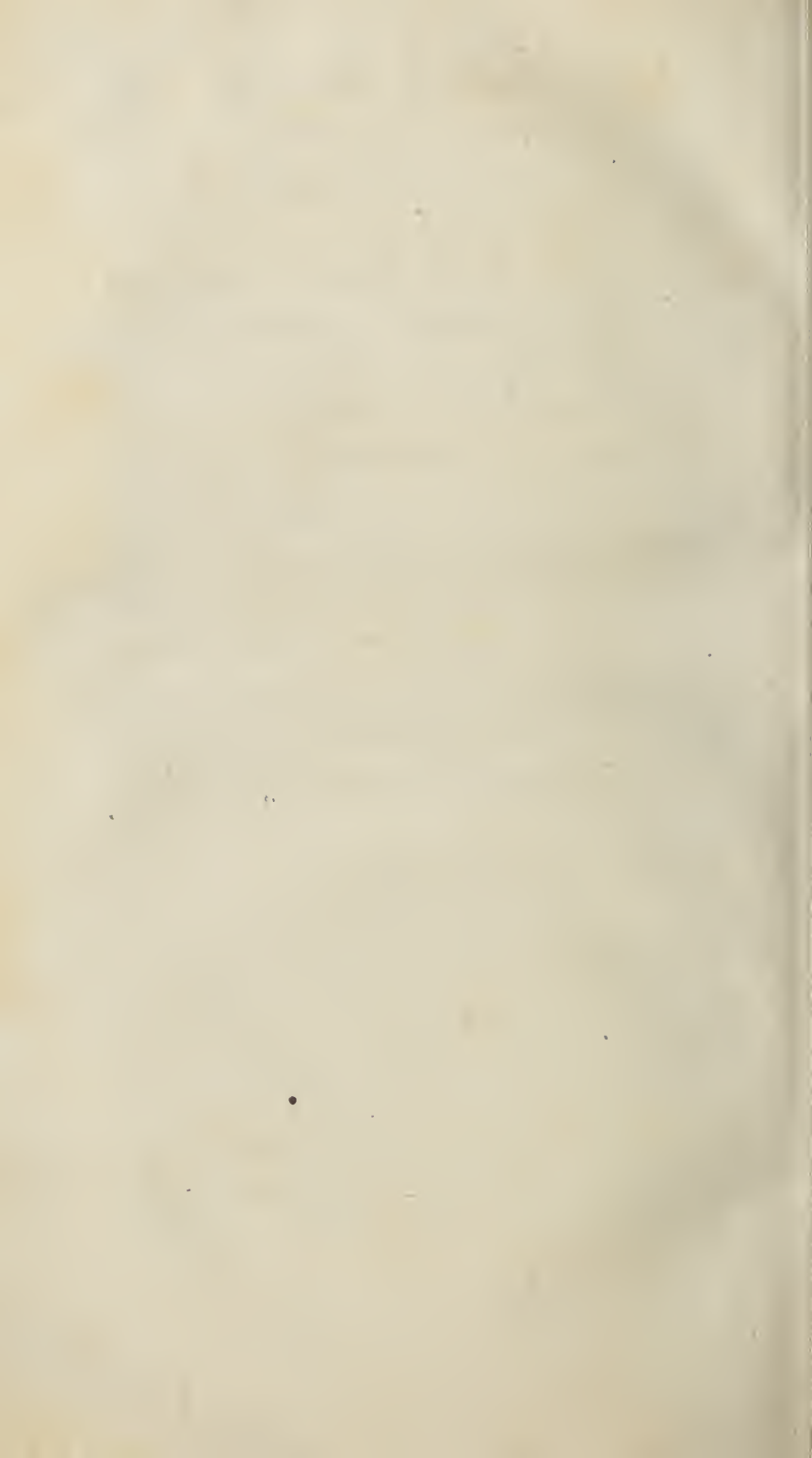
S'IMAGINER que les Hommes sont tous des Démon, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la Vision d'un Misanthrope farouche : supposer que les Hommes sont tous des Anges , & leur abandonner la bride, c'est le Rêve d'un Capucin imbécile : croire qu'ils ne sont ni tous bons , ni tous mauvais ; récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix ; punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent ; avoir de l'Indulgence pour leurs Foibleffes , & de l'Humanité pour tous ; c'est comme en doit agir un Homme Raisonnable.

F I N.









**MÉMOIRES**  
POUR SERVIR  
**A L'HISTOIRE**  
DE LA MAISON  
DE  
**BRANDEBOURG,**  
JUSQU'A LA MORT DE  
FRÉDÉRIC GUILLAUME II.  
**ROI DE PRUSSE.**

Précédés d'un DISCOURS PRÉLIMINAIRE, &  
suivis de trois DISSERTATIONS, sur la RE-  
LIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT  
du BRANDEBOURG, & d'une quatrième sur  
les RAISONS d'ÉTABLIR ou d'ABROGER LES LOIX.

Nouvelle Edition, revue, corrigée augmentée, & enrichie  
de deux Cartes Géographiques & de deux Tables  
Généalogiques.



*There  
are at  
beginning  
of vol.*

**A AMSTERDAM ET A LEIPZIG.**  
Chez **ARKSTEE & MERKUS,**  
**MDCCLXIV.**  
*Avec Privilege de S. M. Prussienne.*

# MEMORIAL

OF THE

## AMERICAN

REPUBLIC

## OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

AND

THE

WEST INDIES

AND

THE



## AVERTISSEMENT.

**C** O M M E nous avons acheté de Mr. *Jean Neaulme* le reste des Exemplaires qui lui restoient de ces Mémoires, avec le droit de Copie pour l'Edition in douze, nous avons jugé convenable d'y joindre le Supplément, qui contient le regne de Frédéric Guillaume II. Roi de Prusse, afin de rendre cette Edition plus complète que toutes les autres.



S U P P L É M E N T

A U X

M É M O I R E S

P O U R S E R V I R

A L'HISTOIRE

D E

B R A N D E B O U R G ,

*C O N T E N A N T*

LA VIE ET L'HISTOIRE

D E

FRÉDÉRIC GUILLAUME,

ROI DE PRUSSE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918





SUPPLÉMENT

AUX

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE

BRANDEBOURG.

---

*FRÉDÉRIC GUILLAUME.*

**F** R É D É R I C G U I L L A U M E étoit né à Berlin le 15 d'Août de l'année 1688, (comme nous l'avons dit) de Frédéric I. Roi de Prusse & de Sophie Charlotte Princesse d'Hannovre. Son Regne commença sous les auspices favorables de la Paix. Cette Paix fut conclue à Utrecht entre l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Hollande & la plupart des Princes

A 2

d'Al-

d'Allemagne. Frédéric Guillaume obtint que Louis XIV. reconnût sa Royauté, la Souveraineté de la Principauté de Neufchâtel & de Keffel en forme de dédommagement de la Principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. La France & l'Espagne lui accorderent en même tems le Titre de Majesté, qu'elles ont refusée longtems aux Rois de Dannemarc & de Sardaigne.

APRE'S LE rétablissement de la Paix, toute l'attention du Roi se retourna sur l'intérieur du Gouvernement. Il travailla au rétablissement de l'Ordre des Finances, la Police, la Justice & le Militaire, Parties qui avoient été négligées également sous le Regne précédent. Il avoit une ame laborieuse dans un corps robuste; jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détails. S'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa Politique, & travaillant à donner le dernier degré de la perfection aux parties, c'étoit pour per-

perfectionner le tout. Il retrancha toutes les dépenses inutiles & boucha les canaux de la profusion, par lesquels son Pere avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains & superflus. La Cour se ressentit la premiere de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre des personnes nécessaires à sa Dignité, ou utiles à l'Etat. De cent Chambellans qu'avoit eu son Pere, il en resta douze; les autres prirent le parti des Armes, ou devinrent Négocians.

IL REDUISIT sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un Prince doit être œconome du sang & du bien de ses Sujets. C'étoit à cet égard un Philosophe sur le Trône: bien différent de ces Savans qui font consister leur science stérile dans la Spéculation des Matieres abstraites, qui semblent se dérober à nos connoissances, il donnoit l'exemple d'une austérité & d'une frugalité digne des premiers tems de la République Romaine. Ennemi du faste & des dehors imposans de la Royauté, sa stoïque vertu ne lui permettoit pas même les commo-

dités les moins recherchées de la Vie! Des mœurs auffi fimples, une frugalité auffi grande formoit un contraste parfait avec la hauteur & la profufion de Frédéric I. Les Objets politiques de ce Prince étoient, qu'il fe propofoit par fes arrangemens intérieurs de fe rendre formidable à fes Voifins, par l'entretien d'une Armée nombreufe. L'exemple de George Guillaume lui avoit appris, combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas fe défendre; & celui de Frédéric, dont les Troupes étoient moins à ce Prince qu'aux Alliés qui les payoient, lui avoit fait connoître qu'un Souverain n'eft refpecté, qu'autant qu'il fe rend redoutable par fa puiffance. Laffé des humiliations, que tantôt les Suédois & tantôt les Rufles donnerent à Frédéric I. dont ils traverfoient impunément les Etats, il voulut protéger efficacement fes Peuples contre l'inquiétude de fes Voifins, & fe mettre en même tems en état de foutenir fes droits fur la Succelfion de Bergue, qui alloit être ouverte à la mort de l'Electeur Palatin, dernier Prince de la Maifon de Neubourg.

QUOI.



QUOIQUE LE Public soit dans la prévention que le Projet d'un Gouvernement militaire ne venoit pas du Roi même, mais qu'il lui avoit été suggéré par le Prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cause qu'elle est erronée, & qu'un esprit aussi transcendant que l'étoit celui de Frédéric Guillaume, pénétroit & faisoit les plus grands Objets, & connoissoit mieux les intérêts de l'Etat qu'aucun de ses Ministres ni de ses Généraux. Si les hazards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des Officiers Anglois donnerent lieu à Frédéric Guillaume de former les projets qu'il exécuta dans la suite. Ce Prince fit dans sa jeunesse les Campagnes de Flandres, & comme il assistoit au Siege de Tournay, il trouva deux Généraux Anglois, qui dispuoient vivement ensemble; l'un soutenoit que le Roi de Prusse auroit de la peine à payer 15000 hommes sans subsides, & l'autre soutenoit qu'il en pouvoit entretenir 20000. Le jeune Prince leur dit tout

en feu: Le Roi mon Pere en tiendra 30000, lorsqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponse pour la faille d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de sa Patrie. Mais Frédéric Guillaume parvenu au Trône prouva plus qu'il n'avoit avancé; & la bonne administration de ses Finances fit, que dès la premiere année de son regne il entretint 50000 hommes, sans aucune Puissance qui lui payât les subsides.

LA PAIX D'UTRECHT, qui avoit appaisé en partie les Troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord entre Charles XII. qui étoit encore prisonnier à Adrianople, & le Czar, le Roi Auguste, & Frédéric IV. de Danemarck, qui s'étoient ligués contre lui.

FRÉDÉRIC GUILLAUME ne voulut point se mêler des Troubles du Nord, & à l'exemple de son Pere il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, le nombre de ses Troupes, & le besoin  
que

que l'on avoit de son assistance , le firent rechercher de deux Partis : il voyoit que la nature & le voisinage de cette guerre l'obligeroit tôt ou tard de s'en mêler , mais il ne perdoit rien pour attendre , & peut-être voulut-il voir de quel côté se tourneroit la Fortune , avant que de prendre des engagements , qui le lieroient dans la suite.

CETTE FATALITÉ , que le Vulgaire appelle Hazard , les Théologiens Prédetermination , & dont les Sages jettent la cause sur l'imprudence des Hommes , cette fatalité , dis - je , s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. tandis que ce Roi perdoit son tems à cabaler à Constantinople contre le Czar , son Général Steinbock qui avoit exercé des cruautés inouïes sur les malheureux habitans d'Altona , se retira à Tonningen à l'approche des Moscovites & des Saxons. Son dessein étoit d'y passer l'Eyder sur la glace , son malheur voulut qu'il survînt un dégel inopiné :

MANQUANT de pont pour passer , & se trouvant entouré des ennemis , il fut

contraint de se rendre prisonnier avec les 12000 hommes qu'il commandoit. La perte de ces Troupes, & l'ignominie que leur reddition imprimoit aux Armes Suédoises, ne furent que des avantcoureurs de plus grands malheurs qui menaçoient le Royaume. La mauvaise conduite de ce Général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise; les Armées Moscovites & Saxonnnes, qui n'avoient plus d'ennemi en tête, se préparoient déjà à entrer dans cette Province, qui alloit de nouveau devenir le théâtre de la guerre. Dans cette appréhension le Duc, Administrateur de Holstein, & le Général Welling, Gouverneur de la Poméranie, proposerent au Roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en sequestre; leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de Troupes pour défendre cette Province, & ils eurent recours à ce remede désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur Maître, qu'ils auroient plutôt vu passer la Poméranie entiere sous la domination

Prus-



Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar. Le Roi, qui regardoit les propositions de l'Administrateur & de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au sequestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette Province voisine de ses Etats. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment sur les frontieres de la Poméranie, en même tems que Bassewiz Ministre du Duc de Holstein, accompagné du Général Arnimb, que le Roi avoit envoyé, se rendirent à Stettin, & ordonnerent au nom de Welling à Meyerfeldt, qui étoit Gouverneur de cette Place, de la remettre aux Prussiens. Meyerfeld, qui connoissoit la façon de penser de son Maître, refusa d'obéir & demanda du tems pour qu'il pût recevoir de la Régence de Stockholm les Instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir. La desobéissance de Meyerfeld étoit un témoignage authentique de ce que Welling avoit présumé de son autorité, & que sa précipitation l'avoit engagé dans toute

cette affaire plus avant qu'il ne le devoit, & qu'il n'en avoit le pouvoir. Le Roi qui ne s'étoit chargé de son sequestre que par complaisance, s'en désista sans témoigner le moindre ressentiment. Il retira aussitôt les Troupes, abandonnant la Poméranie au sort des Evénemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conserver en faveur du sequestre. Menzikoff qui avoit defarmé Steinbock en Holstein, vint fondre sur la Poméranie à la tête des Moscovites & des Saxons; il mit d'abord le siege devant Stettin. Cette Ville qu'il fit bombarder & qu'il pressoit vivement, fut dans peu de tems réduite aux abois. Passéwitz, Welling & Meyerfeldt crurent encore bien servir Charles XII. en remettant cette Place entre les mains du Roi. On y fit d'abord entrer 2000 Prussiens & un Bataillon des Troupes d'Holstein qui en composerent la Garnison.

LES ALLIÉS consentirent à ce sequestre, à condition que le Roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Pomé-

ranie en Pologne, de même que cette République s'engagea de son côté à maintenir la neutralité; & pour lever les scrupules qui pouvoient rester aux Alliés en cette affaire, le Roi leur paya 400000 écus. Il donna une Seigneurie & une Bagne de grand prix à Menzikoff, qui auroit vendu son Maître, si le Roi avoit voulu l'acheter.

LE PATISSIER MENZIKOFF étoit parvenu à devenir Premier Ministre & Généralissime du Czar. Lui & toute cette Nation étoient si barbares, qu'il ne se trouvoit pas dans cette langue les expressions qui signifient l'honneur & la bonté.

CHARLES XII. & le Roi de Danemarck, celui de Pologne & l'Empereur étoient également mécontents de ce sequestre. Le Roi de Suede, parce qu'il voyoit bien qu'il perdrait la Poméranie, ou qu'il auroit le Roi de Prusse pour Ennemi, lui qui en avoit déjà tant. Le Roi de Dannemarck & le Roi de Pologne s'étoient proposé à-la-vérité de dépouiller le Roi Charles de ses Provinces. Pleins

de cet unique objet de vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes , & ils voyoient avec envie que le fequeſtre mît le Roi de Pruſſe en la poſſeſſion de la Poméranie , moyennant quoi il lui reſteroit tout le fruit de la guerre , ſans en avoir partagé avec eux les hazards. L'Empereur , chaffé de l'Eſpagne , & ſoutenant lui ſeul une guerre malheureuſe contre la France , avoit l'eſprit aigri de ſes mauvais ſuccès , & voyoit avec chagrin que Frédéric Guillaume fît des acquisitions , quand il ne faiſoit que des pertes. Cependant la Place étoit livrée , l'argent payé , Menzikoff corrompu , & de plus le Roi de Pruſſe étoit un Prince qui s'étoit rendu formidable. Ces raiſons obligerent les Voifins d'étouffer leur jaloſie , & de continuer à ménager Frédéric Guillaume.

LE ROI DE SUEDE écrivit au Roi de Pruſſe du fond de la Beſſarabie , qu'il proteſtoit contre la conduite de Welling , qu'il ne rembourſeroit jamais le 400000 écus payés à ſes Ennemis , & qu'il ne ſouſcriroit jamais de là vie au fequeſtre. Quelque



que dur que fût le procédé du Roi de Suede , le Roi conjointement avec l'Empereur prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la Paix.

CES DEUX PRINCES propofoient d'assembler un Congrès à Brunswik , mais ils échouerent contre l'opiniâtreté de Charles XII. & contre les haines du Czar & du Roi de Pologne , qui avoient appris à l'Ecole de Charles XII. à ne point mettre des bornes aux sentimens de leur vengeance.

PENDANT que la Discorde régnoit dans le Nord , Frédéric Guillaume fit l'acquisition de la Baronie de Limbourg. Wolzat qui en étoit en possession , vint à mourir , & avec lui s'éteignit sa race. Frédéric en avoit reçu l'Expectative de l'Empereur en faveur de la cession de la Principauté de Suibus.

DANS LE SUD PHILIPPE V. régnoit déjà paisiblement en Espagne , & Victor Amédée , Duc de Savoye reconnu Roi de Sicile par la Paix d'Utrecht , s'étoit fait couronner à Palerme , malgré  
les

les menaces de l'Empereur & les cris du Pape. Louis XIV. qui venoit de faire la paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles XII. que son obstination roidissoit contre la Paix. Dans le cours de cette Campagne Villars prit Landau & Fribourg, sans que l'habileté du Prince Eugene pût s'y opposer. L'Empereur soutenoit cette guerre plutôt par orgueil que par raison. Trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV. ses Troupes étoient fondues, ses ressources épuisées, & la bourse des Puissances maritimes étoit fermée pour lui. Le mauvais succès de cette Campagne, & la crainte d'un avenir plus malheureux firent connoître à l'Empereur, que sans force l'arrogance est vaine, & qu'il y a une Politique pour tous les tems, qui cache les voiles dans la tempête, ou les déploie lorsque le vent est favorable. Le hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité. Eugene & Villars se rendirent à Rastadt dans le Marquisat de Baden : Ils convinrent entre eux des Préliminaires, ce qui achemina l'Ouverture du Congrès

grès à Bade en Suisse, où la Paix fut signée le 7. de Septembre en 1714.

L'EMPEREUR céda Landau à la France, il reconnut Philippe V. & renonça à ses prétentions sur le Royaume d'Espagne. Louis XIV. restitua les conquêtes qu'il avoit faites au-delà du Rhin, il promit de raser les Fortifications de Hunningue, & de ne pas troubler l'Empereur dans la possession du Royaume de Naples, du Milanois & du Mantouan. Il reconnut le Neuvieme Electorat, & l'on convint de régler par un Traité particulier ce qui restoit à discuter touchant la Barriere de Flandres.

DANS CE TEMS mourut la Reine Anne d'Angleterre, après une maladie longue & cruelle. Quelques-uns de ses Ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le Prétendant à la Succession. George d'Hannovre, Petit-fils de la Princesse Palatine, Fille de Jaques I. fut proclamé Roi d'Angleterre & porté sur ce Trône par les vœux de cette Nation. C'est ce Prince que nous avons vu gouverner l'Angleterre en respectant la liberté, se  
fer

servant des subsides que lui accordoit le Parlement pour le corrompre. Roi sans faste, Politique sans fausseté, & qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

APRÈS avoir parlé des Affaires du Sud, il est tems de revenir au Nord, où la Complication des Evénemens embrouilloit les choses plus que jamais. Charles XII. lassé de cette opiniâtreté sans exemple, qui le tenoit au lit à Demotica, toujours résolu d'exciter la Porte contre le Czar, tandis que ses Ennemis profitant de son absence, détruisoient ses Armées, & lui enlevoient les plus riches Provinces; Charles XII. dis-je, passa subitement, & sans admettre des nuances de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demotica faisant une diligence prodigieuse, & traversant à cheval les Etats héréditaires de l'Empereur, la Franconie, & le Mecklenbourg. Il arriva le 11. jour à Stralsund lorsqu'on l'y attendoit le moins. Sa première démarche fut de protester contre le sequestre de Stettin, & de déclarer, que n'a-

yant



yant signé aucune Convention, il n'étoit point obligé de reconnoître celle que ses Généraux avoient faite en son absence. Avec un caractère comme celui de ce Prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Frédéric Guillaume fit avertir Charles XII. qu'il ne souffriroit point que les Suédois entraffent en Saxe, & il fit avancer en même tems un Corps considérable de Troupes auprès de Stettin. Le peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances, obligea le Roi d'entrer dans l'Alliance des Russes, des Saxons & des Hannovriens, afin de maintenir ses engagemens contre l'opiniâtreté de Charles XII. Ce Monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast & de Grypswalde: on y avoit Garnison Prussienne. Cependant par un reste de ménagement il renvoya les Troupes, sans leur faire violence. Mais la modération de ce caractère violent n'étoit que passagere. Au commencement de la Campagne suivante les Suédois délogerent les Prussiens de l'Isle d'Usedom, & firent prisonniers de

de guerre un détachement de 500 hommes. Ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, & devinrent les agresseurs. Le Roi jaloux de sa gloire fut irrité du procédé des Suédois; quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisoit, il ne put s'empêcher de s'écrier: *Ab! faut-il qu'un Roi que j'estime, me contraigne à devenir son Ennemi.* Flemming se trouvant alors à Berlin, c'étoit le même qui par ses intrigues avoit rendu son Maître Roi de Pologne, & qui fut cause qu'on le détrôna par l'imprudente conduite qu'il tint comme Général. Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire à la neutralité, se rendit d'abord chez le Roi, & profita si bien des premiers mouvemens de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII.

DES LE MOIS de Juin 20000 Prussiens joignirent les Saxons & les Danois en Poméranie. Le Roi se rendit à Stettin, où après avoir fait desarmer le Batail-

taillon des Troupes d'Holstein, qui y étoient en garnison, il fit prêter le Serment de fidélité à la Bourgeoisie, & de-là il vint en personne se mettre à la tête de son Armée.

L'EUROPE vit alors un Roi, c'étoit Charles XII. à la tête de 15000 Suédois aguerris & amoureux jusqu'à l'idolâtrie de l'héroïsme de leur Prince. De plus sa grande réputation & les préjugés de l'Univers combattoient encore pour lui. Dans l'Armée des Alliés le Roi de Prusse examinoit les projets, décidoit des opérations, & persuadoit aux Danois de s'y prêter. Le Roi de Dannemarc, mauvais soldat & peu militaire, ne s'étoit rendu au Siege de Stralsund que dans l'espérance de jouir du spectacle de Charles XII. Sous ces deux Rois le Prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires. C'étoit un homme d'un caractère violent & entier, vif mais sage dans ses entreprises, qui avoit l'expérience des plus belles Campagnes du Prince Eugene avec la chaleur d'un Héros. Ses mœurs étoient féroces, son ambition

de-

demefurée, favant dans l'Art des Sieges, heureux Guerrier, mauvais Citoyen, & capable de toutes entreprises de Marius & de Silla, fi la Fortune avoit favorifé fon ambition de même que celle des Romains. Les Généraux Danois étoient des fanfarons, & leurs Ministres des pédans.

CETTE ARMÉE composée comme nous venons de le dire, vint mettre le Siege devant Stralsfund. Cette Ville affifé au bord de la Mer Balthique, la Flotte Suédoife pouvoit la rafraîchir de Vivres, de Munitions & de Troupes. Son affiette est forte, un marais impraticable défend deux tiers de fa circonférence. Le feul côté dont elle est accessible étoit défendu par un bon retranchement, qui du Septentrion prenoit au bord de la Mer & alloit s'appuyer à l'Orient au Marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient 12000 Suédois, & Charles XII. à leur tête.

LE NOMBRE d'obftacles qu'il y avoit à vaincre obligea les Affiégeans à le lever



ver fucceffivement. Le premier point étoit de lever la Flotte Suédoife du côté de la Poméranie, afin de priver Charles XII. de toutes fortes de fecours qu'il pourroit attendre de la Suede. Le Roi de Dannemarc ne vouloit point rifquer un combat avec l'Escadre qu'il avoit dans fes passages, & ce préambule du Siege devint une affaire de négociation. Il est auffi facile de prouver à un homme clair voyant la néceffité d'une chose par de bonnes raifons, qu'il est pour ainfi dire impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné, qui fe défie de foi-même, & qui craint que les autres ne l'égarent. Cependant l'afendant que le génie du Roi de Pruffe avoit fur celui du Roi de Dannemarc, força en quelque maniere ce Prince à avoir la victoire que fon Admiral remporta fur l'Escadre Suédoife. Les deux Rois furent Spectateurs de ce combat qui fe donna à une lieue des Côtes, & la Mer devint libre aux Alliés. Les Pruffiens commandés par le Général Arnimb firent enfuite une defcente fur l'Ifle d'Ufedom, d'où ils chafferent les Suédois &

pri-

prirent le Fort Pennamunde l'épée à la main. Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque du retranchement; pour le malheur des Suédois, il se trouva un Officier Prussien, qui facilita cette entreprise, la plus difficile & la plus délicate de tout le Siege.

CET OFFICIER s'appelloit Gaudi: il se ressouvint que dans le tems qu'il fit ses Humanités au College de Stralsund il s'étoit souvent baigné dans le bras de Mer, qui n'étoit ni profond, ni dangereux, proche du retranchement; pour plus de sûreté, il le fonda de nuit & trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos. Ce projet fut heureusement exécuté, on attaqua les Suédois de nuit, tandis qu'un Corps marcha droit au retranchement; un autre passa la Mer proche du rivage, & se trouva dans leur camp avant même qu'ils s'en apperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, & sur-tout le Corps considérable qui leur

tom-

tomboit en flanc, les mit promptement en desordre, ils abandonnerent leur retranchement, & se fauverent vers la Ville. Charles XII. au défespoir d'être abandonné de ses Troupes, voulut combattre seul. Les Généraux ne le fauverent qu'à peine de la poursuite des Affiégeans. Tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund fut tué, ou fait prisonnier; le nombre de ceux qu'on prit ce jour-là passoit 400 hommes. Pour resserer entièrement la Ville, il fut résolu de se rendre maître de l'Isle de Rugen, dont les Affiégés pouvoient encore tirer quelque secours.

LE PRINCE D'ANHALT à la tête de 20000 hommes passa sur des vaisseaux de transport le bras de Mer qui sépare la Poméranie de cette Isle. Cette Flotte conservoit l'ordre de bataille que les Troupes observent sur terre, on fit mine d'aborder à l'Isle du côté de l'Orient, mais tournant tout à coup à gauche, le Prince d'Anhalt débarqua ses Troupes au petit Port de Streffow, où l'Ennemi ne l'attendoit point; il se porta en quart

B de

de cercle, de sorte que ses deux Ailes étoient appuyées à la Mer ; il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens qu'il fortifia de Chevaux de frise. Sa disposition étoit telle, que deux lignes d'Infanterie soutenoient le retranchement, la Cavallerie formoit la troisieme à l'exception de 6 Escadrons qu'il avoit porté aux dehors de ses lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là. Charles XII. trompé par la feinte du Prince d'Anhalt ne put arriver à tems pour s'opposer à son débarquement, connoissant l'importance de cette Isle ; quoiqu'il n'eût que 4000 hommes, il s'avança du Prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ses Troupes, que dans l'espérance de le surprendre ; il marchoit à pied, l'épée à la main, à la tête de son Infanterie, qu'il conduisit jusqu'au bord du fossé. Il arracha de ses propres mains les Chevaux de frise qui le bordoient ; il fut blessé légèrement dans cette attaque, & le Général During tué à ses côtés ; [l'inégalité du nombre,

l'ob-

l'obscurité de la nuit , l'effort de ces 6. Escadrons Prussiens qui tomberent sur les flancs des Suédois , les obstacles d'un retranchement garni de Chevaux de frise , & sur-tout la blessure du Roi , toutes ces raisons , dis-je , firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur.

LA FORTUNE avoit tourné le dos à cette Nation , tout s'acheminoit à son déclin. Le Roi blessé se retira , pour se faire panser , ses Troupes rebutées s'enfuirent. Le lendemain 1200 Suédois furent faits prisonniers à la Fehrschanze. L'Isle de Rugen fut entièrement occupée par les Alliés , on donna beaucoup de regret à la mémoire du brave Colonel de Wartensleben , qui fut tué à la tête des Gens d'armes Prussiens , après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

APRÈS cette infortune Charles XII. abandonna l'Isle de Rugen , & repassa à Stralsund. Cette Ville étoit presque réduite aux abois , les Assiégeois parvenus à la contrescarpe commençoient déjà à construire leur gallerie sur le fossé principal.



Le Caractere du Roi de Suede étoit de se roidir contre les revers, il vouloit s'opiniâtrer contre la Fortune, & défendre en personne la breche à laquelle les Affiégeans alloient donner un assaut général. Ses Généraux se jetterent à ses pieds pour le conjurer de ne point s'exposer aussi inutilement, & voyant qu'ils ne pourroient pas le fléchir par leurs prieres, ils lui firent voir le danger qu'il couroit de tomber entre les mains des Ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette Ville, il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa à la faveur de la nuit au milieu de la Flotte Danoise, qui bloquoit le bord de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suede. Quatorze ans auparavant il étoit parti de ce Royaume comme un Conquérant qui alloit assujettir le Monde à sa Fortune, & il y revint alors comme un fugitif, poursuivi par ses Ennemis, dépouillé de ses plus belles Provinces, & abandonné de son Armée.

DE'S QUE le Roi de Suede fut parti, la Ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre, la Garnison capitula le 27 Décembre. Le Général Ducker, qui en étoit Gouverneur, envoya au Quartier du Roi de Prusse pour traiter des Articles de la Capitulation; la Garnison se rendit prisonniere de guerre, & deux Bataillons Prussiens, autant de Saxons & autant des Hanovriens prirent possession de cette Ville.

DE TOUTS les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette Campagne le Roi forma un nouveau Régiment d'Infanterie, qu'il donna au Prince Léopold second Fils de celui qui commandoit ses Armées. Ensuite de ces expéditions les Vainqueurs se partagerent les dépouilles des Vaincus. Le Roi conserva cette partie de la Poméranie qui est située entre l'Oder & la Pene, petite riviere qui sort de Mecklenbourg, & qui va se jeter dans la Mer à Pénamunde.

LA POMÉRANIE située entre la Pene & le Duché de Mecklenbourg fut réservée à la Suede par la Paix de Stock-

holm, & George Roi d'Angleterre acheta les Duchés de Breine & de Verden que le Roi de Dannemarc avoit conquis sur la Suede, & que la Maison d'Hannovre possede encore de nos jours.

QUOIQUE la Paix ne fût pas encore conclue, le Roi jouissoit déjà tranquillement de ses conquêtes; il alla en Prusse, où il ne fut point couronné; il pensoit que cette Cérémonie vaine convenoit mieux à des Royaumes électifs qu'à des Royaumes héréditaires; en méprisant tous les dehors de la Royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les devoirs, il parcouroit la Prusse & la Lithuanie, & il fit le projet de rétablir ces Provinces de la misere & du dépeuplement que la peste y avoit occasionnée. Pour ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite ces événemens principaux de la Campagne de Poméranie. Il est tems de voir à présent les changemens qui arriverent pendant cette guerre dans le reste de l'Europe, & comment les contractations politiques des Puissances venant à  
s'al-

s'altérer, donnerent lieu à de nouveaux Systêmes.

LA MORT de Louis XIV. fit prendre au Gouvernement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce Monarque il ne restoit que son arriere petit-fils. Ce Prince étoit au berceau, son bifayeul avoit établi son fils légitime le Duc du Maine, Président du Conseil de la Régence. Ce Roi si absolu pendant sa vie, fut mal obéi après sa mort. Le Parlement jugea entre le Duc d'Orléans & le Duc du Maine, ou, pour mieux dire, il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu Roi, & il décidoit que Philippe d'Orléans, premier Prince du Sang, avoit des Droits incontestables à la Régence.

LA POLITIQUE du nouveau Régent se rapporta à deux objets principaux, dont l'un étoit de maintenir la paix avec les voisins, ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'Empereur & à s'unir étroitement avec le Roi d'Angleterre; & l'autre étoit d'acquitter les dettes de la Couronne, qui étoient immenses, ce qui

donna lieu au Systême de Law, dont le plan étoit aussi utile que l'abus que l'on en fit devint pernicieux. Le Régent doué d'un génie supérieur, avoit les défauts des esprits vifs & hardis, les plus vastes idées lui paroissoient aussi simples que les communes, il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente, qui souvent outroit les choses; né pour les beaux Arts, qu'il cultiva, il eut des foiblesses de Héros; il fit l'Abbé du Bois Cardinal, moins parce qu'il servoit l'Etat, que parce qu'il étoit Ministre secret de ses passions. La calomnie osa charger ce Prince doux & humain du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son Pupille & son Roi: un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux ames bien nées, qu'une mauvaise action perdue; mais l'Apologie véritable du Régent, c'est le regne de Louis XV.

POUR ASSURER la paix du Royaume, & pour écarter toutes les occasions de dispute, le Régent conclut le Traité de la Barriere à Anvers, par lequel il fut arrêté que les Hollandois entretiendroient



droient Garnison dans Namur , Furnes , Tournay , Ypres , Menin , & le Fort de Knock , moyennant 600000 florins d'Allemagne , que la Maison d'Autriche s'engageroit de payer par an , en vertu de quoi il renonçoit à la Régence des Pays-Bas , dont l'entiere possession resta à l'Empereur Charles VI.

LES GUERRES qui se succédoient les unes aux autres empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix : dès l'année 1715 les Turcs étoient entrés dans la Morée , qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le Pape qui craignoit pour l'Italie conjura l'Empereur de prendre la défense de la Chrétienté. Charles VI. rassembla des Troupes en Hongrie afin de favoriser les Vénitiens , par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'an 1716 le Prince Eugene avoit battu le Grand-Visir auprès de Temeswar. Cette année il entreprit le Siege de Belgrade , & fortifia son Camp d'un bon retranchement ; les Turcs vinrent assiéger l'armée du Prince Eugene , & non content de la bloquer ils avancerent à

lui par des approches & des tranchées : Eugene après les avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de son retranchement le 16 Août, les attaqua, les battit, & leur prit canons, bagage, en un mot tout leur camp; & Belgrade, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par Capitulation.

LE MARÉCHAL STAARENBERG, ennemi du mérite d'Eugene, déclama contre sa conduite, qu'il taxoit d'imprudence, & parla avec tant de force, qu'il s'en falut peu que l'Empereur ne fût traduire le Héros d'Allemagne devant un Conseil de guerre, pour avoir exposé l'Armée Impériale à périr sans ressource; cependant la gloire d'Eugene étoit si brillante, qu'elle fit éclipser l'Envie & les Envieux.

L'ANNÉE SUIVANTE les Turcs firent la Paix à Pessarowitz, & céderent à l'Empereur Belgrade & tout le Bannat de Têmeswar; les Vénitiens, qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI. payerent les acquisitions, que  
l'Em-

l'Empereur fit, par la perte de la Morée, & ils apperçurent, mais trop tard, que le secours d'un Allié puissant est toujours dangereux.

CHARLES VI. étoit à peine sorti de cette guerre, qu'il eut d'autres Ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit étendu & entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, & fait en un mot pour aggrandir ou pour bouleverser les Empires. C'étoit l'Abbé Alberoni, Italien de naissance, que le Duc de Vendôme emmena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connoître par le renvoi du Cardinal del Giudice, qui gouvernoit ce Royaume, & dont il occupa la place.

ALBERONI fit des pas de géant vers la fortune, s'insinua dans l'esprit de la Reine, qui étoit une Princesse de Parme, & il seconda les vues qu'elle avoit d'établir ses Fils en Italie. La Flotte, que le Roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'Isle de Sardaigne, qui appartenoit à l'Empereur. Cagliari passa

sous le pouvoir des Espagnols, & toute la Province fut subjuguée dans peu. Les représentations de l'Angleterre & de la France n'empêcherent pas la Reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni, devenu Cardinal, lui suggéroit. Cette Princesse avoit secrettement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'Empereur aux puissantes investitures avoit consenti de donner l'investiture de la Toscane, de Parme & du Plaisantin à l'Infant Don Carlos, mais Philippe V. s'obstinoit à demander le Royaume de Naples.

LE DÉBORDEMENT d'ambition d'une Puissance nouvellement établie porta l'Empereur, le Roi de France & celui d'Angleterre à la conclusion de la Quadruple Alliance, comme une ligue puissante, qu'il opposoit aux entreprises de Philippe. Les Hollandois qui devoient accéder à cette ligue se réservèrent pour la médiation, & ils furent remplacés par le Duc de Savoye.

CETTE FORMIDABLE ALLIANCE n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la ferme

meté de la Reine d'Espagne, ni le desir qu'avoit le Roi - Epoux d'établir sa famille. La Flotte Espagnole que l'Europe croyoit destinée pour Naples aborda à Palerme, qui se rendit, & le Marquis de Ledé prit le Titre de Vice-Roi de Sicile. Cependant l'Amiral Byng vint avec 26 Vaisseaux Anglois dans la Méditerranée, battit la Flotte Espagnole dans le Fare; mais quoiqu'il eût pris 14 de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le Marquis de Ledé ne prît Messine; le Duc de Savoye se détermina dans cette nécessité, à troquer avec l'Empereur la Sicile contre le Royaume de Sardaigne, dont ensuite il prit le nom.

LE GÉNIE D'ALBERONI trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vague qu'il en méditoit deux à la fois. Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces Mines, qui poussent plusieurs rameaux éloignés les uns des autres au loin de la Campagne, qui jouent successivement, il font sauter les Ennemis aux endroits où ils s'attendent le moins. Une Mine étoit crevée en Italie, une



autre fut éventée en France.

C'ÉTOIT la fameuse conspiration que le Prince Cellemare forma contre le Régent. Selon ce projet, l'Espagne vouloit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontents du Poitou, saisir le Roi & le Duc d'Orléans, assembler les Etats-Généraux qui représentent la Nation en Corps, & faire nommer le Roi d'Espagne Tuteur de Louis XV. & Régent de France. Un hazard singulier fit avorter ce dessein. Le Secrétaire du Prince Cellemare étoit un des chalands de la Fillon, personne renommée pour les mariages clandestins, qui se faisoient chez elle.

L'INDUSTRIE de cette femme avoit servi plus d'une fois le Régent & le Cardinal du Bois. La Fillon trouvant un jour le Secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à l'ordinaire, & ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite & rusée, qui le fit boire & parler. Cette fille le fouilla dans son yvresse, les papiers dont il étoit chargé parurent à la Fillon de si  
gran.

grande importance, qu'elle les porta dans l'instant au Régent. Ce Prince fit arrêter sur le champ le Secrétaire, tous les complices de la conjuration furent découverts, il en coûta la vie à cinq Gentilshommes Bretons. Le Duc du Maine, le Cardinal de Polignac & quelques autres Seigneurs furent exilés. La Cour envoya des Troupes en Bretagne, & lorsque le Duc d'Ormond s'y présenta avec la Flotte Espagnole, personne ne remua. La constance du Régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement; quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son abdication, mais qu'il fut retenu par la fermeté du Cardinal du Bois, qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit servie dans cette affaire pour conserver la Régence entre les mains du Duc d'Orléans.

L'EUROPE étoit comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage, & ne se calme que successivement. Les malheurs de Charles XII. ne l'avoient point corrigé de ses passions, son ressentiment qui le suivoit en Suede, éclata  
con-

contre le Dannemarç. Il attaqua la Norwegue, ayant avec lui le Prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa Sœur la Princesse Ulrique; il prit Christiania, mais ne pouvant forcer la Citadelle de Frédéricshall, & manquant de subsistance, il abandonna ses conquêtes.

L'APPRÉHENSION des Russes l'avoit retenu en Scanie. Il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norwegue, il assiégea Frédéricshall & fut tué dans la tranchée. Cette valeur dont il étoit si prodigue, lui devint funeste; un coup de fauconneau tiré d'une bicoque termina la vie d'un Prince qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'Héroïsme, & qui auroit été le plus grand homme de son siècle, s'il avoit été modéré & juste. La mort de ce Prince fut le signal de l'Armistice, les Suédois leverent le Siège de Frédéricshall; ils repassèrent leurs frontieres, & les Danois ne les suivirent pas. Avec Charles XII. expiroient ses projets de vengeance, il étoit encore occupé des  
plus

plus vastes desseins, animé contre le Roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les Duchés de Breme & de Verden, il alloit former une alliance avec le Czar, afin de chasser la Maison d'Hannovre d'Angleterre & d'y rétablir le Prétendant. Gœrts, qui succéda au Comte de Piper dans le Ministère de Suede, étoit dans le Nord ce qu'Alberoni étoit dans le Sud. Ses intrigues agitoient tous les Cabinets des Princes, ses desseins ne se bornoient point à l'Espagne, il étoit né pour être Ministre d'Alexandre ou de Charles XII. Mais en formant les plus grands desseins, il surchargea la Suede d'impôts afin de pouvoir les exécuter; la misere du Peuple & la faveur dont il jouissoit lui attirerent la haine du Public. Dès que la nouvelle de la mort du Roi se répandit, la Nation fit le procès à son Ministre, l'envie inventa un nouveau crime pour le charger, il fut accusé d'avoir calomnié la Nation auprès du Roi, & il eut la tête tranchée. En punissant Gœrtz les Suédois flétrissoient indirectement la mémoire d'un Héros, dont ils honorent

eu-

encore à-présent la mémoire. Mais le Peuple est un Monstre composé de contradictions , qui passe impétueusement d'un excès à l'autre , & qui dans les caprices protege ou opprime la vertu & les vices indifféremment.

LE TRÔNE DE SUEDE fut rempli par Ulrique Sœur de Charles XII. & Epouse du Prince héréditaire de Hesse. Frédéric Guillaume ne put s'empêcher de verser quelques larmes lorsqu'il apprit la mort de Charles XII. Il estimoit les grandes qualités de ce Prince , dont il étoit devenu l'ennemi à regret , & par une espece de violence.

L'EXEMPLE DE CHARLES XII. avoit fait tourner la tête à bien des petits Princes d'Allemagne , trop foibles pour l'imiter.

LE DUC CHARLES LÉOPOLD de Meklenbourg forma le projet ambitieux de lever une Armée, & pour fournir aux fraix de son entretien il foula ses Sujets par des vexations énormes, le poids des impôts s'appesantit à un point que la Noblesse excédée en porta ses plaintes à  
Vien.



Vienne, où elle fut appuyée par Bernsdorff, Ministre d'Hannovre, mais Meklenbourgeois de naissance.

IL OBTINT de l'Empereur un Décret fulminant contre le Duc, quoique ce Prince eût épousé la Niece du Czar, pour s'assurer d'une puissante Protection, cela n'empêcha pas l'Empereur poussé par Bernsdorff de donner un Décret de Commission à l'Electeur d'Hannovre, & au Duc de Brunswic, pour prendre ce País en sequestre. Le Roi de Prusse se plaignit à Vienne de ce qu'étant Directeur du Cercle de la basse Saxe, ce Décret ne lui avoit point été adressé. L'Empereur lui répondit qu'il étoit contre les Loix de l'Empire de charger de sequestre le Roi, à cause qu'il avoit l'expectative sur le Meklenbourg, sur quoy le Czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un Prince qui venoit d'entrer dans sa famille.

CE QUI arrêta le plus Frédéric Guillaume dans cette affaire, c'est que le Roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire Médiateur de la Paix que la Prusse

né

négocioit en Suede , devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement, de sorte que les Hannovriens restèrent en possession du sequestre , dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes, & elle y est encore au tems que nous écrivons cette Histoire.

QUOIQUE LA PAIX ne fût point conclue avec la Suede, elle étoit autant que faite; le Roi qui voyoit la tranquillité de ses Etats assurée, commença dès-lors véritablement à régner, c'est-à-dire à faire le bonheur de ses Peuples. Ce Prince haïssoit les génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses à toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer: il n'aspiroit point à la réputation de ces Conquérans qui n'ont d'autre amour que celui de la Gloire, mais bien à celle des Législateurs qui n'ont d'objets que le Bien & la Vertu. Il pensoit que le courage d'esprit si nécessaire pour réformer les abus, & pour introduire des nouveautés utiles dans un Gouvernement, étoit préférable à cette va-

leur

leur de tempérament , qui fait affronter les plus grands dangers , fans crainte à-la-vérité , mais souvent auffi fans connoiffance. Les traces de la fageffe de fon Gouvernement qu'il a laiffé dans l'Etat, dureront autant que la Pruffe fubfiftera en Corps de Nation. Frédéric Guillaume établit alors véritablement fon Syftême militaire , & le lia fi étroitement avec le refte du Gouvernement , qu'on ne pouvoit y toucher fans hazarder de bouleverser l'Etat même. Pour juger de la fageffe de ce Syftême , peut-être qu'il ne fera pas inutile d'entrer ici dans quelque difcuffion de cette matiere.

DE'S LE REGNE de Frédéric I. il s'étoit gliffé quantité d'abus touchant les taxes qui étoient devenues arbitraires : Les Loix de tout l'Etat en demandoient la réforme : lorsque cette matiere fut examinée , il fe trouva qu'il n'y avoit aucun principe , félon lequel les Poffeffeurs de Terres étoient taxés de payer les contributions ; que dans quelques endroits on avoit obfervé les impôts fur le pied où ils étoient avant la guerre  
de

de 30 ans, mais que tous les Propriétaires des Terres défrichées depuis ce tems, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnés, le Roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, & rétablit l'égalité des contributions selon les différentes taxes des bonnes & des mauvaises Terres; & comme le prix des denrées étoit beaucoup haussé depuis la Régence du grand Electeur, il haussa de même les impôts à proportion de ce prix, ce qui augmenta considérablement ses revenus. Mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, & augmenta sa Cavallerie, desorte que l'Armée montoit à 60000 hommes, & il distribua ses Troupes dans toutes ses Provinces, de façon que l'Argent qu'elles payoient à l'Etat, leur retournoit sans cesse par le moyen des Troupes; & afin que le Païsan ne fût point chargé par l'entretien des Soldats, toute l'Armée tant Cavallerie qu'Infanterie entra dans les Villes.

Par

Par ce moyen les accises augmentoient les revenus. La Discipline s'affermissoit dans ses Troupes, les denrées haussioient de prix, & nos laines que nous vendions aux Etrangers, & que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays; toute l'Armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans, & Berlin se peupla d'un nombre d'Ouvriers, qui ne vivoient que de leur industrie, & qui ne travaillèrent que pour les Troupes. Les Manufactures solidement établies devinrent florissantes, & elles fournirent d'Etoffes de laine une grande partie des Peuples du Nord.

AFIN QUE cette Armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de 60000 hommes, ne devînt point à charge à l'Etat par le nombre de recrues dont elle avoit besoin, le Roi fit une Ordonnance, par laquelle chaque Capitaine étoit obligé d'enroller du monde dans l'Empire, & quelques années après les Régimens étoient composés moitié de Citoyens, moitié d'Etrangers.

LE ROI repeupla la Prusse & la Lithua-



thuanie que la peste avoit dévastée , il fit venir des Colonies de la Suisse , de la Souabe & du Palatinat , qu'il y établit avec des frais énormes : à force de tems & de peine il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce País désolé , que la ruine avoit effacé pour un tems du nombre des Terres habitables. Il parcouroit annuellement toutes ces Provinces , & dans cette évolution périodique il encourageoit en tout lieu l'industrie , & faisoit naître l'abondance ; beaucoup d'Etrangers étoient appellés dans ses Etats , ceux qui établissoient des Manufactures dans les Villes , & ceux qui y faisoient connoître des Arts nouveaux , étoient excités par des bénéfices , des privileges & des récompenses.

L'ESPRIT D'INTRIGUE , & la Malice d'un simple particulier altéra pour un tems la tranquillité dont jouissoient la Cour & l'Etat : Ce malheureux étoit un Gentilhomme Hongrois , il se nommoit Clément , il fondoit les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie ; à force d'impostures il étoit parvenu à se-

mer

mer la méfintelligence entre la Cour Impériale & celle de Saxe. Comme il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit souvent des dupes nouvelles, & il réfolut d'étendre fes contributions jufqu'à la bourse du Roi: il vint à Berlin & s'introduifit à la Cour, en s'offrant de découvrir des fecrets de la derniere importance. Ces fecrets confiftoient dans une conjuration imaginaire tramée entre l'Empereur & le Roi de Pologne, dans laquelle les principales Perfonnes de la Cour étoient impliquées. Clément affuroit que ces Perfonnes mécontentes avoient été corrompues par l'appas des richesses, & par des vues d'ambition. Le Plan de la Conjuración étoit, à ce qu'il prétendoit, de faifir la Perfonne du Roi dans un Château nommé Wufterhaufe, où il paffoit régulièrement deux mois de l'automne, & de le livrer à l'Empereur; ce qui donnoit en quelque forte de la vraifemblance à ce qu'il difoit, c'eft que ce Château n'étoit qu'à quatre miles des frontieres de la Saxe, & que le Roi y étoit fans Gardes.

FRÉDÉRIC GUILLAUME méprisa au commencement ces insinuations, & il ne fut ébranlé que par une Lettre du Prince Eugene remplie de ce dessein, que Clément lui montra. Ce scélérat se fit fort de convaincre entièrement le Roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produisant des Lettres du Prince d'Anhalt, du Général Grumkow, & d'autres Seigneurs de la Cour. Tant d'effronterie & de hardiesse jetta le Roi dans de cruels soupçons & dans des méfiances continuelles, il se proposa enfin d'éprouver en sa présence, si Clément reconnoîtroit l'écriture des personnes qu'il accusoit ; on jeta sur une table un paquet de Lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnoître l'écriture. Clément s'y trompa, & sa fourberie fut découverte ; il avoua dans sa prison, qu'il avoit contrefait l'écriture & le Sceau du Prince Eugene : il reçut le juste salaire que méritoient ses impostures & ses méchancetés, en lui coupant la tête. Cependant ces fausses accusations ne laisserent pas de renverser quelques fortunes,

&

& de causer pour un tems des méfiances & des ombrages; la calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des Princes, que la justification. Ils connoissent assez les hommes, pour savoir qu'il n'est gueres de vertu sans tache, & ils voyent tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des Particuliers, qui vivent éloignés du Monde. Ces mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque manière à la faveur de la conjuration du Prince Cellamare, dont l'exemple étoit encore trop récent.

CETTE CONJURATION, bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites importantes, au moyen de la Quadruple Alliance, qui venoit de se conclure. Le Régent avoit la facilité de se venger, sans courir les moindres risques des entreprises du Cardinal Alberoni. Il n'en laissa pas échapper l'occasion, & il publia en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au Premier Ministre.

BERWIK à la tête de l'Armée de

France prit St. Sébastien & Fontarable, tandis que la Flotte Angloise désola les Ports de St. Antoine & de Vigos, & que Mercy passant en Sicile avec l'Armée de l'Empereur, obligea le Marquis de Le-de à lever le Siege de Mélao, & reprit la Ville & la Citadelle de Siracuse. Le Roi d'Espagne marcha avec son Armée sur les frontieres de son Royaume, il conduisit une Colonne de ses Troupes, la Reine la seconde, & le Cardinal la troisieme; mais ils n'étoient pas faits tous les trois pour commander des Armées, & le Roi découragé par le mauvais tour que prenoit pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux sacrifier son Premier Ministre, que d'exposer sa Monarchie à de plus grands hazards; c'étoit effectivement l'unique moyen pour rétablir dans l'Europe une paix solide. Qu'on eût donné deux Mondes comme le nôtre à bouleverser au Cardinal Alberoni, il en auroit encore demandé un troisieme. Ses desseins étoient trop vastes, & son imagination trop fouguese; il avoit résolu de chasser l'Empereur de  
l'I-



l'Italie, de rendre son Maître Régent de la France; & afin de remettre le Prétendant sur le Trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII. contre le Roi George, & les Turcs & les Russes contre l'Empereur Charles VI. La raison qui fait échouer tous les vastes projets des Ambitieux, est (à ce qu'il paroît) qu'en Politique comme en Mécanique les Machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées; plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, & moins ils sont d'usage. L'enthousiasme d'Alberoni ne se communiqua pas aux Princes qui devoient être les exécuteurs de ses projets; il étoit vivement frappé de ces idées, les autres l'étoient foiblement; lors même que le bon-sens se laisse entraîner dans la carrière hazardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin; la réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & souvent les obstacles le découragent; c'est ce qu'Alberoni éprouva des Princes qu'il vouloit engager dans ses vues, il tomba lui-même dans

les pièges qu'il avoit tendus à la tranquillité de l'Europe, & il repassa en Italie à la faveur des Passeports qu'il reçut des Puissances qu'il avoit le plus gravement offensé.

ON PRÉVINT un embrasement qui pouvoit devenir funeste à l'Europe, en éloignant le flambeau qui étoit prêt à le causer. La chute d'Alberoni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre, elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la Quadruple Alliance, pour que la réconciliation en fût plus sincère.

LE RÉGENT qui prévint aussi glorieusement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce Royaume d'un bouleversement plus grand, & plus général que ceux dont des guerres longues & ruineuses sont d'ordinaire suivies.

LE SYSTÈME DE LAW avoit poussé l'entêtement des François pour le payer jusqu'à la folie. Quelques fortunes subites firent extravaguer la Nation, &

ce fut en outrant les choses qu'elle les perdit. Dès l'an 1716, Law étoit devenu Directeur de la Banque Royale, il commença dès lors à déployer son Systême fameux, en établissant la Compagnie d'Occident ou de Mississipi, & la Banque dont le Roi étoit tout à la fois le Protecteur & le Propriétaire. Le dessein du Régent & de Law étoit de doubler les fonds du Royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les especes dans les Coffres du Souverain. L'Arrêt d'Août 1719 porta défense aux Particuliers sous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une Somme de 800 Livres chez eux. Aux premieres Actions en succéderent de nouvelles, qu'on nomma les filles; enfin ces filles engendrerent des petites-filles, & le papier créé par ce Systême monta à trois milliards septante millions. Toutes les dettes de l'Etat furent acquittées par des Billets timbrés à un certain coin. Le fondement de cet artifice n'avoit été fait au commencement que pour une certaine proportion, on vou-

lut le porter au double & au quadruple, il s'écoula bientôt, bouleversa le Royaume, & renversa en même tems l'Architecte qui l'avoit édifié. Law pensa plus d'une fois d'être lapidé par la populace, lorsque son Papier tomba en décadence : il quitta enfin le Royaume, abandonnant la Charge de Contrôleur-Général des Finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établissemens qu'il avoit dans ce Royaume. Law n'étoit pas riche lorsqu'il vint en France, il en repartit de même, & se réfugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence.

IL Y A peu d'Histoires qui dans un aussi court espace représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Gœrtz, d'Alberoni & de Law se précipiterent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées. Mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices. Après les chûtes d'Alberoni & de Gœrtz le Sud & le Nord de l'Europe respiroient également la paix, que le Roi négocioit à Stockholm; elle fut enfin conclue, sa

mo-

modération diminua ses avantages. D'Illgen ne cessoit de lui représenter selon l'usage des Ministres, qu'il devoit profiter de ses avantages, & qu'en se roidissant encore, la Suede seroit contrainte de lui céder l'Isle de Rugen & la Ville de Wolgast, & qu'il obtiendrait de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du Roi se trouve dans les Archives écrites de sa propre main : „ je suis „ content du destin dont je jouis par la „ grace du Ciel, dit-il, & je ne veux point „ m'aggrandir aux dépens de mes voi- „ sins.” Il paya deux millions à la Suede pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

LE ROI D'ANGLETERRE, qui avoit par sa médiation accéléré la paix de Stockholm, fit peu de tems après la sienne avec l'Espagne, & Philippe V. céda Gibraltar & Port-Mahon à l'Angleterre, à condition que le Roi George ne se mêleroit plus des affaires d'Italie. A Vienne on étoit mécontent & envieux des avantages dont jouissoit le Roi de Prusse, La



Maison d'Autriche vouloit que les Princes d'Allemagne, qu'elle regarda comme ses Vassaux, la servissent contre ses ennemis, & non pas qu'ils fissent usage de leur force pour leur propre aggrandissement.

LE GRAND ELECTEUR seconda l'Empereur, à cause que leurs intérêts étoient souvent liés ensemble. Le Roi Frédéric l'avoit secouru tant par ses préjugés, qu'afin d'être reconnu Roi de Prusse. Frédéric Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts qui jusqu'alors l'attachassent à la Maison d'Autriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres d'Hongrie, ni de Sicile; il n'étoit lié avec l'Empereur par aucun Traité, & de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à craindre des entreprises nouvelles de la plupart des Suédois: dans le fond il étoit trop clairvoyant pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'aggrandissement de la Maison d'Autriche, qui aspirait en Allemagne à une domination absolue.

LA POLITIQUE sage & mesurée  
de

de Frédéric Guillaume se tournoit entièrement à l'aggrandissement intérieur de ses Etats; il avoit établi sa résidence à Potsdam, Maison de plaisance, qui originellement n'étoit qu'un chetif hameau de pêcheurs. Il en fit une belle & grande Ville, où fleurissent toutes sortes d'Arts, depuis les plus communs jusqu'à ceux qui servent de raffinement au luxe. Des Liégeois qu'il avoit attiré par ses libéralités, y établirent une Manufacture d'Armes, qui fournit non seulement l'Armée, mais encore les Troupes de quelques Puissances du Nord. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Genes. Tous les Etrangers qui possédoient quelque industrie, étoient reçus, établis & récompensés à Potsdam. Le Roi établit dans cette Ville, dont il étoit le fondateur, un grand Hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfans de Soldats, qui peuvent apprendre toutes les Professions auxquelles leur génie les détermine; il établit de même un Hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe. Par

ces arrangemens charitables il soulagea la misere des Soldats chargés de famille, & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les Peres n'étoient pas en état d'en donner.

IL AUGMENTA la même année le Corps des Cadets, où 800 jeunes Gentilshommes font leur noviciat du Métier des Armes; quelques vieux Officiers veillent à leur éducation, & ils ont des Maîtres pour leur donner des connoissances, & pour leur apprendre les Exercices qui conviennent à des personnes de condition.

IL N'EST aucun soin plus digne d'un Législateur, que celui de l'éducation de la Jeunesse. Dans un âge encore tendre les jeunes plantes sont susceptibles de toutes sortes d'impressions; si on leur inspire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent des Citoyens, & les bons Citoyens sont les derniers remparts des Empires. Si les Princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec justice, ils enlèvent notre amour en étendant leurs soins jusqu'à la postérité.

Le

Le Roi envoya la même année le Comte de Truchses en France pour féliciter Louis XV. qui ayant atteint l'âge de majorité fut sacré à Reims.

LES CALOMNIES que l'on avoit répandues contre le Duc d'Orléans, avoient fait des impressions si fortes dans le Public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de son Roi, lorsqu'elle vit arriver inopinément celle du Régent. Ce Prince ayant passé le tems où il avoit coutume de se faire saigner, fut attaqué d'apoplexie entre les bras de la Duchesse de Faloris, dans un moment d'extase qui fit douter, s'il avoit rendu l'ame pour un sentiment de plaisir ou de douleur. Lorsque le Roi Auguste de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'ÉCRITURE: *Ah! que mon ame meure de la mort de ce Juste!* Le Cardinal du Bois avoit précédé le Régent de quelques mois, & le Peuple divulguoit qu'il étoit parti pour préparer un Quartier au Régent chez quelque Fillon de l'autre Monde.

LA RÉGENCE finit par la mort du

Duc d'Orléans, & le Duc de Bourbon devint Premier Ministre. Le changement dans le Gouvernement de France, & quelques entreprises de la Maison d'Autriche contraires aux Traités de paix firent changer tout le Systême de l'Europe. Voici de quoi il est question. L'Empereur avoit fait expédier des Lettres de Commission aux Marchands d'Ofstende pour trafiquer aux Indes. Cela renouvela l'attention de toutes les Nations commerçantes. La France, l'Angleterre, & la Hollande allarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle Compagnie ; mais à Vienne on ne s'en émut point, & on vouloit soutenir le Projet de Commerce avec chaleur.

ON EUT RECOURS aux voyes de conciliation comme aux moyens les plus équitables, pour terminer ces différends & pour concilier d'autres intérêts, tels que la Succession de Parme & de Plaisance. On assembla un Congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrain.



rein. Les Ministres disputèrent comme de raison avec chaleur, chacun foutenoit sa cause par des argumens qu'il croyoit sans réplique. Les Maîtres-d'hôtel, & les Marchands de vin s'enrichirent, les Princes en payerent les frais, & le Congrès se sépara sans avoir rien décidé.

PENDANT que les Politiques disputoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V. échappa à la vigilance de son Épouse, & abdiqua subitement en faveur de son Fils Louis: C'étoit pour lui procurer cette Couronne, dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de sang & tant de trésors; mais la mort de son Fils, qui lui remettoit les rênes du Gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas tant de tems de se repentir de son abdication.

A PEINE étoit-il monté sur le Trône, qu'il fit un Traité de commerce avec l'Empereur, à l'insu de l'Angleterre. Le Comte de Königseck, Ambassadeur de Charles à Madrid, avoit leurré la Reine d'Espagne du Mariage de Don Carlos

los avec l'Archi-Duchesse Marie Thérèse, Héritière de la Maison d'Autriche; & l'espérance de réunir dans leur Maison toutes les positions de Charles V. porta la Reine & le Roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'Empereur. Le Roi George soupçonnoit que ce Traité contenoit des Articles secrets à l'avantage du Prétendant. La France étoit mécontente de ce que l'Espagne par ses Subsidés, mettoit l'Empereur en état de soutenir la Compagnie d'Ostende. Le Roi de Prusse étoit fâché de quelques décrets fulminans que Charles VI. lui avoit envoyé au sujet de certaines redevances, qu'il exigeoit des Fiefs de Magdebourg. Ces trois Puissances ayant toutes des griefs contre la Cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devoient être d'autant plus durables, qu'ils étoient soutenus par les intérêts particuliers. Cette conformité de sentimens donna lieu au Traité d'Hannovre.

LA FORME DU TRAITÉ étoit défensive, & rouloit sur des garanties réciproques. La France & l'Angleterre s'en-

ga.

gageoient d'une façon vague & susceptible de toutes interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les Droits de la Prusse sur la Succession de Berg ne reçussent aucune atteinte après la mort de l'Electeur Palatin. La Suede, le Danemarck & la Hollande accéderent ensuite à ce Traité. La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la Maison d'Autriche.

DANS CETTE INTENTION ils espéroient se servir du Roi pour enlever la Silésie à l'Empereur. Frédéric Guillaume n'étoit pas éloigné de se charger de l'exécution de ce projet, il demandoit qu'on joignît une seule Brigade d'Hannovriens à ses Troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante, ou que les Alliés convinssent avec lui d'une diversion qu'ils feroient d'un autre côté, en même tems qu'il commenceroit les opérations de Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le Roi d'Angleterre ne vouloit jamais s'expliquer là-dessus.

A PEINE LES ALLIÉS eurent-ils  
si-

signé leur Traité à Hannovre, qu'une autre Alliance se fit à Vienne entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Czar & quelques Princes d'Allemagne. C'est par le moyen de ces grandes Alliances, qui séparent l'Allemagne en deux puissantes parties, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la force des autres en respect, & que la sagesse des habiles Politiques prévient souvent des guerres, & maintient la paix, lors même qu'elle est sur le point d'être rompue.

DE'S QUE LE CZAR eut signé le Traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au Roi de Prusse sur le parti qu'il avoit pris, lui insinuant avec ces especes de menaces, auxquelles les expressions polies servoient de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les États Héritaires de l'Empereur fussent attaqués.

PIERRE I. mourut dans ces circonstances, laissant dans le Monde plutôt la réputation d'un Homme extraordinaire que d'un Grand-homme, & couvrant  
les

les cruautés d'un Tiran des vertus d'un Législateur. L'Impératrice Catherine sa Femme lui succéda ; elle étoit Livonienne de naissance, & de la plus basse extraction, étant veuve d'un Bas - Officier des Russes, depuis de Menzikoff, enfin le Czar en devint amoureux & se l'appropriâ. En 1711, lorsque le Czar s'approcha du Pruth avec son Armée, les Turcs passèrent cette Riviere, vinrent se retrancher vis-à-vis de son Camp ; il avoit en front 20000 ennemis, & à dos une Riviere qu'ils ne pouvoient passer manquant de pont. Le Grand-Visir, qui l'attaqua à différentes reprises, voyant ses Troupes souvent repoussées, changea de dessein ; il apprit par la déposition d'un Transfuge que l'Armée Moscovite souffroit une disette cruelle, & que dans le Camp du Czar il n'y avoit des vivres que pour deux jours. Sur cela il se contenta de bloquer les Russes : C'étoit ce que Pierre I. craignoit le plus, son Armée étoit presque fondue, il lui restoit à peine 30000 hommes accablés de misere, énervés par la faim, sans espérance, & par

con-



conféquent fans courage. Dans cette fituation defefpérée le Czar prit une réfolution digne de fa grandeur d'ame; il ordonna au Général Czekbalof, que l'Armée fe préparât à combattre le lendemain, afin de fe frayer un chemin à travers les ennemis au bout de la bayonnette; il fit enfuite brûler tous les bagages, & fe retira dans fa tente accablé de douleur. Catherine conferva feule la liberté d'efprit; dans ce défefpoir commun, où tout le monde attendoit la mort ou la fervitude, elle témoigna un courage au-deffus de fon sexe & de fa naiffance; elle tint confeil avec fes Généraux, & réfolut de demander la paix aux Turcs. Le Chancelier Schafferoff drefsa la Lettre du Czar au Vifir, que Catherine fit figner à Pierre I. à force de careffes, de prieres & de larmes; elle ramaffa enfuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le Camp, & les envoya au Vifir; après quelques renvois les préfens opérèrent leur effet, la paix fut conclue, & le Czar en cédant Afoff aux Turcs fe tira d'un pas auffi dangereux que celui que Charles XII. trou-

trouva à Pultava, l'écueil de sa fortune. La reconnoissance du Czar fut proportionnée au service que Catherine lui avoit rendu, il la trouva digne de gouverner un Etat qu'elle avoit sauvé, il la déclara son Epouse, & elle fut couronnée Impératrice. Cette Princesse gouverna la Russie avec sagesse & fermeté, & elle continua d'observer les engagements que le Czar avoit pris avec l'Empereur Charles VI.

PENDANT QUE toute l'Europe s'armoit, Louis XV. épousa la Fille de Stanislas Leszinski Roi détrôné de Pologne. Le Duc de Bourbon qui avoit choisi la Reine de France, se maria peu de tems après à la Princesse de Rheinfels, dont la beauté étoit touchante. On prétend que le Roi de France lui dit, qu'il choisiroit mieux pour lui-même que pour les autres; cependant la Reine de France marqua dans la fuite, qu'elle réparoit par son cœur & par son caractère les charmes passagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

TOUTE L'ANNÉE 1726 se passa en pré-

préparatifs de guerre, trois vaisseaux de ligne Moscovites vinrent hiverner en Espagne, dans le port de St. André. Les Anglois mirent trois Flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes, l'autre sur les Côtes d'Espagne, & la troisième vers la Baltique. La France augmenta ses Régimens, & créa une Milice de 60000 hommes. Le Roi se trouvoit dans une situation difficile & embarrassante à la veille d'une guerre, dont il couroit le plus grand risque sans assurance du secours de ses Alliés, exposé à l'irruption des Moscovites, & devenant l'Exécuteur d'un Plan qu'on lui cachoit. On avoit désigné les Provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage; & pour tout dire, le Ministère Hannovrien du Roi George affectoit de traiter le Roi de Prusse en Puissance subalterne: tant de dangers, si peu d'avantages, & cet excès d'arrogance dégoûtèrent le Roi du ton impérieux que ses Alliés affectoient de prendre avec lui, & dès ce tems-là il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

CETTE ANNÉE fut funeste aux Premiers

miers Ministres. Le Duc de Ripperda fut congédié & arrêté à Madrid, pour avoir fait le Traité de Vienne; il se sauva de sa prison & passa chez le Roi de Maroc, où il mourut peu de tems après. Le Duc de Bourbon eut un sort plus doux, mais à peu près semblable; l'adresse de l'ancien Evêque de Troyes, Précepteur du Roi de France, le fit exiler, le Précepteur devint Premier Ministre & Cardinal. Les premières fonctions de son Ministère furent de soulager les peuples des impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux Finances du Roi, où il mit de l'économie, que de mal au Militaire, & sur-tout à la Marine, qu'il négligea; souple, timide & rusé il conserva les vues d'un Prêtre dans les fonctions du Ministère: tant il est vrai que les Emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas. Nous pourrions ajouter à ces disgrâces l'Élection & la Chûte de Maurice Comte de Saxe, devenu Duc de Curlande par le choix des États, & chassé de son païs par la violence des Russes. C'est ce même Comte de Saxe,

que

que nous avons vu briller à la tête des Armées de Louis XV. & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine.

L'EUROPE perdit cette année des Têtes couronnées. L'Impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexiowiz Petit-fils de Pierre I. lui succéda. C'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques Boyards attachés aux anciens usages de leur Nation, & qui préparoient à ce jeune Prince une tutelle éternelle. En Angleterre George II. succéda à son Père qui venoit de mourir. Frédéric Guillaume & George II. quoiqu'élevés presque ensemble, quoique Beaux-freres, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples lorsqu'ils occupoient tous deux le Trône. Le Roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *Mon Frere le Sergent* : Frédéric Guillaume appelloit le Roi d'Angleterre, *Mon Frere le Comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les  
plus



plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions les gouvernent, & que des causes puériles dans leur commencement deviennent les principes de faits qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'ABORD APRE'S l'avénement de George II. au Trône, le Comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servoit comme Général en même tems l'Empereur & la Saxe, il étoit d'un intérêt sordide, ses manieres étoient basses & rustres, le mensonge lui étoit si habituel qu'il avoit perdu l'usage de la vérité; c'étoit l'ame d'un Usurier qui passoit tantôt dans le corps d'un Militaire, tantôt dans celui d'un Négociateur; ce fut cependant de ce personnage que se servit la Providence pour rompre le Traité d'Hannovre. Seckendorf avoit servi en Flandres au Siege de Tournay & à la Bataille de Malplaquet, où le Roi s'étoit trouvé. Ce Prince avoit une prédilection singuliere pour tous les Officiers, qu'il avoit connu dans cette guerre, il se plaignit à ce Général du mécontentement

D

que

que lui donnoient les Alliés. Seckendorf entra d'abord dans son sens, & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, & sur-tout de l'Angleterre; il parla de l'Empereur comme d'un Prince plus solide dans ses engagements, & plus ferme dans ses amitiés; il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Autriche dans le point de vue le plus avantageux; il représenta comme une Perspective riante la facilité avec laquelle l'Empereur accorderoit au Roi toutes les sûretés pour l'entière possession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du Roi avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un Traité avec l'Empereur. Il consistoit dans des garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au Commerce de Sel, que le Brandenbourg fait par l'Oder avec la Silésie.

A PEINE ce Traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre entre les Rois de Prusse & d'Angleterre sur un sujet de si peu d'importance, qu'il n'en pouvoit servir de prétexte qu'à des Princes très-disposés à se nuire. La dispute  
vint

vint sur deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche, & du Duché de Zell, dont les limites n'étoient pas réglées, & sur quelques payfans Hano-vriens que des Officiers Prussiens avoient enrollés.

LE ROI D'ANGLETERRE qui étoit à Hannovre fit arrêter par represailles 40 Soldats Prussiens, qui traversoient son país avec des Passeports. Ces Princes ne cherchoient que des prétextes pour se brouiller, quelquefois même les Rois s'épargnerent cette peine.

LE ROI DE PRUSSE trouva son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés, & dans l'arrêt des 40 Soldats; il s'abandonnoit à sa haine & à son ressentiment.

L'EMPEREUR attisa ce feu, il auroit été bien aise de voir que les Princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre-détruisissent, il promit un secours de 12000 hommes. Le Roi de Pologne mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de 8000 hommes, toute la Prusse étoit déjà en mouvement, les Troupes défiloiént toutes vers l'Elbe, Hannovre trembla.

Hannovre qui ne s'attendoit point à la guerre, fomma la Suede, le Danemarc & la Hefse, de même que le Brunswic, qui recevoient des Subfides Anglois, de lui fournir des Troupes; & il sonna le tocfin en France, en Ruffie & en Hollande. L'Empereur, dans l'intention d'encourager le Roi à cette rupture, lui garantit toutes fes poffeffions du Wefer & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus sérieufes, lorsqu'elle prit inopinément une face différente. Le Roi affembla un Confeil, composé de fes principaux Ministres & de fes plus anciens Généraux; il leur propofa l'état de la queftion, il leur demanda leur fentiment. Le Maréchal de Nazmer, qui étoit un Janfénifte Protestant, fit un long difcours, par lequel il déplora la Religion Protestante, prête à fe voir éteinte par la difpenfation de deux Princes d'Allemagne, qui en étoient protecteurs. Les Ministres appuyerent fur des raifons fecretes, qu'avoit la Cour Impériale d'aigrir les efprits avec tant de malice dans une affaire d'elle-même peu importante, & qui étoit encore en ter-  
me

me d'accommodement. Un Prince qui écoute des conseils est capable de les suivre. Le Roi remporta ce jour-là même une victoire plus belle, que toutes celles qu'il eût pu remporter sur ses ennemis ; il fit taire ses passions pour le bien de ses Peuples, & les Ducs de Brunswic & de Gotha furent choisis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'Empereur fit ce qu'il put pour traverser cette Négociation, mais elle fut terminée promptement. On relâcha les Soldats Prussiens, on rendit les Soldats d'Hannovre, & l'affaire des prés fut terminée.

CES SORTES d'accommodemens faits à l'amiable sont d'autant plus sages, que les Princes après les guerres les plus heureuses sont tôt ou tard obligés d'en revenir-là sans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric Guillaume est peut-être l'unique dans l'Histoire. Ce Prince, toujours plus occupé du bien de ses sujets que de son ambition particulière, fonda l'Hôtel de charité à Berlin, sur le



modele de l'Hôtel-Dieu à Paris: il bâtit la Frédéric-Stadt, dont l'étendue, la régularité des rues toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, & il eut le plaisir d'y recevoir le Roi de Pologne. L'entrevue de ces deux Princcs se passa en festins & dans des magnificences.

Cependant on ne cessoit de négocier, pour prévenir les troubles de la guerre. Les Puissances convinrent d'assembler un Congrès à Soissons, où se rendirent les Ministres de toutes les Cours intéressées aux Traités d'Hannovre & de Vienne: & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachoiert de l'intérêt de l'Empereur.

LE TRAITÉ DE SEVILLE (\*) fut une suite du Congrès de Soissons: les Articles de ce Traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de l'Italie, & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la Succession des Ducs de Parme & de Plaisance à l'Infant

(\*) En 1729.

fant Don Carlos, en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglois de gagner par le Traité de l'Assiento.

LE ROI DE POLOGNE qui étoit venu à Berlin l'an 1728, voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du Roi (\*), en lui donnant des fêtes toutes militaires: il rassembla 23000 hommes de ses Troupes dans un Camp auprès de Radeberg, village situé sur l'Elbe. Les manœuvres qu'il fit faire à son armée, étoient une image de la guerre des Romains mêlées aux visions du Chevalier Folard: les connoisseurs jugerent que ce Camp étoit plutôt un spectacle théâtral qu'un emblème véritable de la guerre.

PENDANT ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les Cours de l'Europe tendoient à frustrer Frédéric Guillaume de la Succession de Berg, & la faire retomber à la Saxe. Ce Camp, cette magnificence & ces fausses marques d'estime étoient des artifices par lesquels le Roi de Pologne crut endormir le Roi de Prusse,

D 4

mais

(\*) En 1730.

mais celui-ci en pénétra les motifs, & n'en détesta que plus sa fausseté.

CES SORTES D'ACTIONS semblent permises en Politique, mais elles ne le sont gueres en Morale; & à les bien examiner, la réputation de Fourbe est aussi flétrissante pour le Prince même, que desavantageuse à ses intérêts. On crut que de semblables réflexions dégoûterent le Roi Victor de la Royauté, mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour Mad. de St. Sébastien, qu'il épousa à Chamberry après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractère d'autorité qu'il avoit eu comme Roi, & qu'ayant quelque mécontentement contre le Comte d'Ormus & quelques autres Ministres, il voulut contraindre son Fils à les disgracier. Le Comte d'Ormus informé des intentions du Roi Victor, craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prévenoit ce Prince; il alla chez le Roi de Sardaigne, & lui persuada que son Pere conspiroit & vouloit remonter sur le Trône, & il le lui persuada si vivement, que le Pere fut arrêté & conduit au Château de Cham-

Chamberry, où il mourut. Un Prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son Pere dans des circonstances aussi épineuses, où il a à combattre la nature, l'intérêt & la gloire.

EN RUSSIE mourut la même année le jeune Czar Pierre II. Il étoit fiancé avec une jeune Princesse Dolgorucky; cette Maison eut des vues pour placer cette Princesse sur le Trône, mais la Nation voulut unanimement que le Sceptre demeurât dans la Maison de Pierre I.

ON L'OFFRIT à Anne Douairiere de Courlande, qui l'accepta: au commencement les Russes limiterent son pouvoir, mais la famille de Dolgorucky tomba & son autorité devint despotique; elle entretenit, de même que ses Prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis longtems avec la Maison d'Autriche. L'Empereur oublia bientôt les services que le Roi lui avoit rendu en quittant l'Alliance d'Hannovre. Il s'accommoda avec le Roi d'Angleterre, & lui donna l'investiture du Duché de Breme & du Hadler-Land, sans songer aux intérêts de la Prus-

se. L'ingratitude est une monnoye décriée, & qui cependant à cours par-tout.

LA MORT DES PRINCES, le déplacement des Ministres produisirent des combinaisons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre s'étoit réconciliée avec l'Espagne, & l'Autriche joignit une Flotte nombreuse à celle d'Espagne pour transporter Don Carlos en Italie. Au commencement du Siecle la Grande-Bretagne s'étoit ruinée pour chasser les Espagnols du Royaume de Naples & du Milanois, parce qu'ils croyoient la puissance de Philippe V. trop redoutable avec ses possessions; & à peine vingt ans s'étoient écoulés, que les Navires Anglois remmenerent les Espagnols en Italie, & donnerent à l'Infant Parme & Plaifance, dont le dernier Duc venoit de mourir.

EN CE MÊME TEMS les Corfes se révolterent contre les Génois à cause de la dureté de leur Gouvernement. L'Empereur y envoya des Troupes au secours des Génois, qui réduisirent les rebelles à l'obéissance. Ces révoltes se renouvelerent souvent jusqu'à l'année 1736, que les  
Cor-



Corfes choisirent pour leur Roi un Aventurier nommé Théodore de Neuhoff. On présuma que le Duc de Lorraine, qui depuis devint Empereur, fomenta cette rébellion ; cependant par le secours des François l'Isle de Corse fut entièrement rangée sous l'obéissance de ses Maîtres. On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre, la Reine d'Espagne toujours inquiète & toujours en action faisoit de grands armemens, cependant au-lieu de tomber sur l'Italie ses Troupes allerent en Afrique & s'emparerent d'Oran. La Reine d'Espagne obtint une Brévet du Pape, qui enjoignoit au Clergé de payer le dixieme de ses revenus autant que dureroit la guerre contre les Infideles. Dès ce moment la Reine se proposa de perpétuer cette guerre à jamais, & en sacrifiant tous les ans une certaine somme d'Espagnols, qui périssoient en escarmouches contre les Maures, elle resta en possession des dixmes de l'Eglise, qui font un revenu très-important pour la Couronne ; ainsi les Maîtres du Pérou & du Potosi, faute d'ar-

gent, se mettoient aux aumônes des Prêtres de leur Royaume.

APRÈS toutes ces digressions il est tems que nous revenions à Berlin, où Seckendorf par ses intrigues avoit beaucoup étendu son crédit; il auroit bien voulu gouverner la Cour tout-à-fait; dans ce dessein il proposa au Roi de s'aboucher avec l'Empereur, qui s'étoit rendu à Prague, espérant se rendre si utile pendant ce séjour, que la confiance que le Roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le Roi qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ses mœurs, consentit sans peine à ce voyage sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevue, ni sur l'étiquette qu'il méprisoit. Son exemple servit de témoignage, que la bonne foi & la vertu si opposées à la corruption du Siècle, ne sauroient y prospérer. Au-dessus des Loix, que les Politiques font observer aux autres, ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur cœur, & semblent avoir relegué la candeur dans la vie civile: les mœurs unies du Roi devinrent la

vic-

victime de l'étiquette Impériale, la garantie de la Succession de Berg, que Sckendorff avoit saintement promise au nom de l'Empereur, étoit si contraire à la Prusse, que le Roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une Cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce Prince s'étoit trouvé auprès de l'Empereur, comme Solon auprès de Crœsus, & il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu; les Censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

CETTE entrevue (\*) eut le sort qu'ont la plupart des visites que les Rois se rendent; elle refroidit, ou, pour mieux dire, éteignit l'amitié qui régnoit entre les deux Cours. Frédéric Guillaume partit de Prague plein de mépris pour la mauvaise foi & l'orgueil de la Cour Impériale, & les Ministres de l'Empereur dédaignoient un Souverain qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préférences. Sinzendorf trouva les prétentions

D 7

tions

(\*) En 1733.

tions du Roi sur la Succession de Berg trop ambitieuses, & le Roi trouvoit le refus de ces Ministres trop grossier; il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

MALGRÉ tant de sujets de mécontentement le Roi maria son Fils aîné par complaisance pour la Cour de Vienne avec une Princesse de Brunswic Bevern, Niece de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces noces, on apprit que le Roi de Pologne étoit mort à Varsovie. Dans le tems que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins, il pensoit rendre la Souveraineté héréditaire en Pologne; afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette Monarchie comme le moyen par lequel il croyoit appaiser la jalousie des Puissances voisines. Il avoit besoin du Roi dans l'exécution du projet, il lui demanda le Maréchal de Grumkow pour s'en ouvrir à lui. Le Roi de Pologne voulut pénétrer Grumkow, & celui-ci voulut également le pénétrer; ils s'enivrèrent réciproquement dans cette intention, ce qui

cau-

causa la mort du Roi Auguste, & à Grumkow une maladie dont il ne se releva jamais. Cependant le Roi fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste, mais sentant trop bien les conséquences dangereuses, il se concerta avec l'Empereur & la Czarine pour les contrecarrer.

ILS CONVINRENT d'exclure la Maison de Saxe du Trône de Pologne, & d'y placer le Prince Emanuel de Portugal. Mais la mort, qui détruisit l'homme & le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vue. La Cour Impériale voulut s'attacher à la Saxe, & elle promit de soutenir à main armée l'élection du Fils d'Auguste au Trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette Loi domestique que Charles VI. avoit établie dans sa Maison: Loi si connue dans l'Europe sous le nom de Sanction Pragmatique. L'Impératrice de Russie qui craignoit que Stanislas Leszinsky ne redevînt Roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV. se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les Candidats de cette Couronne

Sta.



Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de Prusse. La France essaya de porter le Roi à faire entrer un Corps de Troupes dans la Prusse Polonoise, & de la garder en sequestre, comme il en avoit usé avec la Poméranie; mais Frédéric Guillaume ne voulut rien donner au hazard, il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop loin, & qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'Electeur Palatin infirme, & déjà fort âgé, pouvoit venir à mourir. Il croyoit les droits sur la Succession de Juliers légitimes, & l'entreprise sur la Prusse Polonoise injuste.

LA DIETE d'Electon qui se tint à Varsovie, élut d'une commune voix Stanislas Roi de Pologne, malgré les intrigues des Cours de Vienne & de Pétersbourg, & malgré les Armées Russes & Autrichiennes qui menaçoient cette République. Quelques Palatins qui tenoient pour la Saxe, passerent la Vistule, allerent au village de Prague, s'assemblerent dans une Auberge, & y élurent pour Roi Auguste Electeur de Saxe, sur quoi les Troupes

pes Moscovites s'approcherent de Varsovie; l'orage succéda au calme, & Stanislas descendit pour la seconde fois du Trône de Pologne, où les vœux d'une Nation libre l'avoient fait monter; il se réfugia l'an 1734 à Danzig, où Munnic vint l'assiéger avec les Russes & les Saxons. Une Dame Polonoise, nommée Mazalzka, tira le premier coup de canon du rempart sur les Assiégeans, pour déterminer la Bourgeoisie à une défense générale. Louis XV. envoya trois Bataillons au secours de son Beau-pere, trop tard pour sauver Danzig, & trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le Marquis de Phelo qui les conduisoit fut tué, & ces trois Bataillons débarqués sur une Isle, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux & manquant de vivres, furent faits prisonniers & conduits à St. Pétersbourg. Les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages de Hagelsberg, où ils perdirent 4000 hommes. La Ville déchirée par des dissensions intestines, & qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre, étoit sur le point de capituler. Dans cet-

te extrémité Stanislas se sauva la veille de sa réduction, il souffrit pendant sa fuite la plus cruelle misere, & après avoir couru des risques inouis pour sa personne que les Russes poursuivoient, & avoir eu les aventures les plus singulieres, il arriva à Marienwerder déguisé en païsan, & de-là il se rendit à Königsberg, après que le Roi l'eut assuré de sa protection.

LES TROUBLES de la Pologne gagnerent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Versailles que l'Empereur assembloit des Troupes auprès de Glögau, & que les Russes étoient entrés sur les Terres de la République, la France déclara la guerre à l'Empereur. Son Manifeste annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'Empereur, & point à l'Empire; mais par une contradiction que le Cardinal Fleury auroit pu éviter facilement, les Armées Françoises ayant passé Strasbourg prirent Kehl, qui est une Forteresse de l'Empire: Les ennemis de la France profiterent de cette faute, & tirerent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre  
sus-

suspecte. En même tems la guerre s'allumoit en Italie, les Troupes Françaises joignirent celles du Roi de Sardaigne auprès de Verceil, ils prirent Pavie, Milan, Pizzigitone & Cremone. Le Marquis de Montmero se joignit aux Alliés, & les Espagnols se préparèrent à la conquête du Royaume de Naples.

QUOIQUE L'ANGLETERRE ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II. avoit formé le projet de se rendre entièrement Souverain dans la Grande-Bretagne. C'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sourdement, & par des voyes détournées. Introduire des Accises en Angleterre c'étoit enchaîner la Nation, si l'affaire eût réussi; elle auroit donné au Roi un revenu fixe & assuré, dont il auroit augmenté le militaire & affirmé sa puissance. Walpole proposa l'introduction des Accises à quelques Membres du Parlement, dont il se croyoit assuré; mais ceux-ci lui déclarèrent que s'il les payoit, c'étoit souscrire

au courant des sottises, mais non pas des extraordinaires, comme l'étoit celle-là. Malgré ces représentations Walpole porta l'affaire au Parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pultney & sur la Cabale contraire à la Cour. Sa victoire parut si complète, que le Bill des Accises passa par un grand nombre de voix. Le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la Ville, les Seigneurs & les principaux Marchands représenterent une Adresse au Roi, il ne leur manquoit qu'un Chef & la révolte éclatoit.

WALPOLE qui vit que cette affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder, il cassa le Bill sur le champ, & sortit du Parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisoit, en criant : Liberté ! Liberté ! & point d'Accises ! Il trouva le Roi à St. James, qui s'armoit de toutes pieces ; il avoit mis son chapeau qu'il portoit à Malplaquet, il essayoit son épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde, & il vouloit se mettre à la tête de ses Gardes, qui s'assembloient



bloient dans la Cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des Accises. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, & il lui représenta avec la généreuse hardiesse d'un Anglois attaché à son Maître, qu'il n'étoit pas tems de combattre, mais bien d'opter entre le Bill & la Couronne. Enfin le Projet de l'Accise tomba, (\*) & le Roi très-mécontent de son Parlement se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience. Les troubles intérieurs l'empêchèrent alors de se mêler de la guerre d'Allemagne.

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les François, & que la rupture étoit ouverte. L'Empereur, à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'Empire en sa faveur, il demanda au Roi le secours stipulé par l'Alliance de 1728, & il menaçoit qu'en cas de refus il retracteroit la garantie qu'il avoit donnée au Duché de Berg. Le Roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de Pologne, quoique

fcs

(\*) En 1734.

ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara en cette occasion pour l'Empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagemens avec tant de scrupule, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes il fit marcher 16000 hommes au Rhin, qui servirent cette guerre sous le Prince Eugene de Savoye. Au commencement du Printems le Maréchal de Berwyck força les lignes d'Oettingen, que le Duc de Bevern avoit fait construire pendant l'Hyver, & il vint mettre le Siege devant Philipsbourg. Eugene qui avoit à peine 20000 hommes avec lui, se retira à Heilbron, où il attendoit que les secours qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper au village de Wisenthal, à une portée de canon du retranchement des François.

LE ROI se rendit dans l'armée de l'Empereur accompagné du Prince Royal,

yal, tant par curiosité, que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses Troupes, & il vit que les Héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité; il n'y avoit plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugene, il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation si solidement établie au hazard d'une dix-huitième bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement François, qui n'étoit qu'à peine ébauché, lorsque l'armée vint à Wisenthal. Les Troupes Françaises étoient si proche de Philipsbourg, que leur Cavalerie n'avoit pas assez de terrain pour se mettre en bataille entre la Ville & le Camp, sans souffrir beaucoup de la canonade. Elle n'avoit qu'un pont de communication sur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'Armée Française qui n'avoit point de retraite, seroit périée infailliblement; mais le destin des Empires en ordonna autrement. Les François prirent Philipsbourg à la vue du Prince Eugene, sans que personne s'y opposât; le Ma-

ré.

réchal de Berwick fut tué à la tranchée, & le Maréchal d'Arfeld lui succéda dans le Commandement. Le Roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydropisie, qui l'obligea de quitter l'armée, & le reste de cette campagne se passa en marches & contremarches d'autant moins décisives, que le Rhin séparoit les François & les Impériaux.

EN ITALIE les François prirent Tortone, battirent le Maréchal de Mercy à Parme, & s'emparèrent de presque toute la Lombardie. Cependant le Prince de Hildbourghause fournit au Maréchal de Königseck le projet de surprendre l'Armée Française, qui étoit campée sur les bords de la Pecchia, ce qui s'exécuta d'une façon que Coigny & Broglio furent attaqués de nuit, surpris & chassés. Le Roi de Sardaigne répara leur faute par sa sagesse, & les Alliés remportèrent la victoire de Guastalla sur les Autrichiens.

DON CARLOS entra en même tems (\*) dans

(\*) En 1735.

dans le Royaume de Naples, & en reçut l'hommage. Montemare affermit son Trône par le gain de la bataille de Bitonto. Visconti & les Autrichiens furent chassés de ce Royaume, & Montemare passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile; il prit Siracuse & se rendit maître de Messine, qui capitula après avoir fait une assez bonne défense.

EN LOMBARDIE les Autrichiens furent encore battus à Parme, & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'Armée Impériale fut augmentée de 10000 Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du Prince Eugene un détachement de 40000 hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle; il rencontra l'Armée Françoisise auprès de l'Abbaïe de Claussen. La nuit sema la confusion & l'allarme dans les deux Camps, & les Troupes chargerent de deux parts sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigny repassa la Moselle, & les deux Généraux apprirent dans ce Camp que les préliminaires de la paix entre l'Empereur & le Roi de France étoient signés.



CETTE NÉGOCIATION avoit été conduite fecretément entre le Comte de Wid & le Sieur du Theil; ils étoient convenus qu'Auguste feroit reconnu Roi de Pologne par la France, que Stanislas renonceroit à toutes fes prétentions à cette Couronne en faveur du Duché de Lorraine, dont il jouiroit, & qui feroit reverfible à la France après fa mort; qu'en échange de cette ceflion on donneroit au Duc de Lorraine Gendre de Charles VI. la Tofcane en dédommagement. De plus l'Empereur reconnut Don Carlos Roi des deux Siciles, & il reçut le Parmefan & le Plaifantin pour équivalent de cette perte; il fut encore obligé de céder le Vigevanesque au Roi de Sardaigne en faveur de quoi Louis XV. lui promit la garantie de la Pragmatique Sanction.

L'EMPEREUR & la France firent cette paix fans confulter leurs Alliés, dont ils négligerent les intérêts; le Roi fe plaignit de ce que la Cour de Vienne n'avoit pris aucune mefure avec celle de Verfailles pour affurer la Succelfion de  
Berg.

Berg. Ce Prince s'étoit remis de son hydropisie, mais ses forces étoient si énervées, que son corps ne secondoit point les intérêts de son ame; il eut cependant le plaisir de voir prospérer la nouvelle Colonie qu'il avoit établie en Prusse.

DE'S L'AN 1732 il étoit sorti plus de 20000 ames de l'Evêché de Salzbourg, par zele pour la Religion Protestante: l'Evêque avoit persécuté quelques - uns de ces malheureux avec plus de fanatisme que de prudence, l'envie de quitter leur patrie gagna le peuple & devint épidémique.

CETTE ÉMIGRATION se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage, que par attachement pour une Secte. Le Roi établit ces Salzbourgeois en Prusse, & sans examiner les motifs de leur désertion il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avoit dévastées sous le regne de son Pere.

LA GUERRE GÉNÉRALE étoit à peine finie, qu'il en survint aussitôt une nouvelle; elle s'alluma (\*) aux extrémités

(\*) En 1736.

de l'Europe & de l'Asie. Les Tartares qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie : les plaintes qu'en porta l'Impératrice à Constantinople, ne firent point cesser les hostilités, elle s'impatienta enfin de souffrir ces affronts, & se fit justice elle-même.

L'ASCI s'avança contre les Tartares & prit Azof, Munich entra en Crimée, força les lignes de Precop, s'empara de cette Ville, prit Baccesarey, & mit toute la Tartarie à sang & à feu; cependant la disette de l'eau & des vivres, & la chaleur ardente de ces climats firent périr un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre de Soldats qu'il sacrifioit à sa gloire, mais son Armée se fondoit, & l'excès de misere auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

DANS CE TEMS mourut le dernier Duc de Courlande de la Maison de Ketter; les Etats élurent pour la seconde fois le Comte de Saxe, mais l'Impéra-

trice de Russie éleva Biron à cette Dignité; c'étoit un Gentilhomme Courlandois, qui s'étoit attaché à sa personne, & dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armes de cette Princesse continuèrent d'être victorieuses contre les Turcs. Munich assiégea Oczakow, que 3000 Janissaires & 7000 Bourgeois défendoient: une bombe qu'il fit jetter mit le feu par hazard au grand Magazin à poudre de cette Ville, qui sauta aussitôt & bouleversa en même tems la plus grande partie des maisons. Munich saisit ce moment, & fit donner un assaut général à la Place. Les Turcs qui ne pouvoient revenir de leur perplexité, ni se défendre sur des remparts étroits, qui touchoient à des maisons abandonnées aux flammes, ne savoient s'ils devoient éteindre l'incendie, ou repousser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la Ville fut emportée l'épée à la main, & le Soldat effréné y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

LES PREMIERS progrès des Russes contre les Turcs réveillèrent l'ambition des Autrichiens; on persuada à l'Empereur que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie; que si les Moscovites les pressoient en même tems du côté de la Mer Noire, c'en seroit fait de l'Empire Ottoman. On fit même courir des prophéties, qui annonçoient que le période fatal au Croissant étoit arrivé. La Superstition agit à son tour. Le Confesseur de Charles VI. lui représentoit, que c'étoit le devoir d'un Prince Catholique d'extirper l'ennemi du Nom Chrétien. Toutes ces insinuations différentes ne partoient effectivement que de l'Impératrice, de Bartenstein, de Seckendorf, & du Prince de Hildbourghouse, qui s'étant liés ensemble faisoient jouer secrètement tous ces ressorts, lorsque les haines & des intrigues de Cour firent résoudre cette guerre sans raisons valables, dans laquelle l'Empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé. Le Grand-Duc de Toscane, ci-devant Duc de Lorraine, fut créé Généralissime de Armées Impé-  
riales.



riales. Seckendorff commanda fous lui, ou, pour mieux dire, Seckendorf commanda en Chef. Au commencement de la Campagne les Impériaux prirent Niffe; ce fut où se trouva leur fortune. Le Prince de Hildbourghoufe se fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Baujacula; Khevenhuller leva le Siege de Widdin, & fut vivement pressé par les Turcs, qui passerent le Timoe, & donnerent sur son arriere-garde; le Toft Bacha reprit Niffe, & l'Empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avoit rendu cette Place sans faire assez de résistance. Vers la fin de cette année mourut la Reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une es- pece de réputation dûe à la bonté dont elle honora les Savans.

LA CAMPAGNE SUIVANTE (\*) fut malheureuse pour les Moïcovites & pour les Autrichiens. Munich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender dans la Bessarabie. Ce País avoit été ruiné par les Tartares, & il n'osa s'y enfoncer sans craindre pour ses Troupes

E 4

les

(\*) En 1738.

les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakow, l'obligea d'abandonner cette Ville, & Lafci ne put faire aucun progrès dans la Crimée. Le mauvais tour que prit la guerre d'Hongrie abattit l'esprit de l'Empereur; il regretta le grand Eugène mort en 1737, auquel il devoit la gloire de son regne. La fortune de l'Etat est-elle donc morte avec ce Héros, disoit-il; mais aigri des malheurs il s'en prit à ses Généraux; Sekendorf fut mis en prison au Château de Græz, & Königseck eut en Hongrie le commandement de l'Armée: les Impériaux furent battus en plusieurs rencontres, les Turcs prirent le vieux Orsova & Méadra, ils mirent le Siege devant le nouvel Orsova, qu'ils leverent ayant été repouffés à Corrica; mais Kœnigseck, qui se retira mal à propos après sa victoire, leur donna le moyen de recommencer le Siege. Le nouvel Orsova ne tint pas longtems, & les Turcs y prirent tout le gros des canons de l'Empereur; il se donna encore une bataille auprès

de

de Méadra, aussi peu décisive que la première, où les Impériaux eurent le dessus.

L'EMPEREUR irrité de ses pertes ne savoit à qui s'en prendre, il punissoit les Généraux; mais c'étoit les projets de campagne qu'il devoit reprouver: l'Expérience a fait voir dans les guerres d'Hongrie, que toutes les Armées qui se sont éloignées du Danube ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignoient en même tems de leur subsistance. Lorsqu' Eugene fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son Armée, & dans ces tems modernes l'envie qu'avoient les Généraux en crédit à la Cour de commander des Corps séparés, fit que toute l'Armée étant en détachemens n'étoit nulle part formidable; les vieilles manieres étoient négligées, & les Généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la Cour les jettoit dans des inquiétudes perpétuelles, par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le commandement de l'Armée à Kœnigseck, de même qu'à ses prédécesseurs, & pour le consoler on le fit Grand-Maître de la Mai-

son de l'Impératrice. Olivier Wallis fut choisi pour le remplacer. Ce Maréchal écrivit au Roi, & il dit dans sa Lettre,

„ L'Empereur m'a confié le commande-  
 „ ment de son Armée. Le premier qui l'a  
 „ conduite avant moi est en prison, ce-  
 „ lui auquel je succède a été fait Eunu-  
 „ que du Serrail, il ne me reste que d'a-  
 „ voir la tête tranchée à la fin de ma  
 „ campagne.”

L'ARMÉE IMPÉRIALE forte de 60000 hommes s'assembla auprès de Belgrade, celle des Turcs étoit plus nombreuse du double. Wallis marcha à l'Ennemi sans avoir fait la moindre disposition, il attaqua avec la Cavalerie par un chemin creux un gros Corps de Janissaires postés dans des vignes & des hayes auprès du village de Kroska, & il fut battu dans ce défilé avant que son Infanterie eût le tems d'arriver. Celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence, desorte que les Turcs pouvoient tirer à couvert sur elle: sur la fin du jour les Impériaux se retirèrent après avoir laissé 20000 hommes sur le carreau. Si l'Armée des Turcs

les

les eût poursuivi, c'en étoit fait de Wallis, & de tout son Corps qu'il commandoit.

CE MARÉCHAL étourdi de ses disgraces, au-lieu de reprendre ses esprits, accumula les fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne se crut en sûreté que dans les retranchemens de Belgrade, qu'il abandonna encore, & repassa le Danube à l'approche du Grand-Visir; les Turcs qui ne trouverent aucune résistance dans leur chemin, mirent le Siege devant Belgrade.

LES MAUVAIS SUCCE'S des Impériaux étoient balancés par les progrès des Russes. L'Armée Moscovite plus heureuse sous la conduite de Munich, battit les Turcs auprès des Chozim, prit cette Ville, & pénétra par la Moldavie dans la Walachie, en vue de joindre les Impériaux en Hongrie; mais l'Empereur rebuté de ses malheurs, & d'une guerre qui le couvroit de honte, eut recours à la médiation de la France, pour moyenner la paix. Le Sieur de Villeneuve, Ambassadeur de France à la Porte, se rendit dans le Camp des Turcs,  
&



& les Russes allarmés de cette démarche y envoyèrent un Italien nommé Cagnoni.

Le Maréchal de Neuperg fut chargé par l'Empereur de cette négociation, l'Empereur & le Grand-Duc de Toscane en pressoient également la fin ; les ordres du Maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût ; il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté, & sans être muni de passeports, qu'on demande toujours en de pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le faisoit, il signa la paix avec précipitation, & il en coûta à l'Empereur le Royaume de Servie & la Ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir, cet Italien eut l'adresse de conclure en même tems la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent que l'Impératrice rendroit Azof & toutes ses conquêtes.

OLIVIER WALLIS ne se trompa pas beaucoup dans le prognostic qu'il avoit fait, il fut mis en prison dans la Forteresse de Brunn, & Neuperg moins coupable encore fut conduit dans la Citadelle de Glaz. Ce Maréchal avoit eu, contre les

ordres de l'Empereur, des instructions positives du Grand-Duc pour hâter l'ouvrage de la paix : ce Prince craignit que l'Empereur son Beau-pere ne mourût avant la fin de cette guerre, & ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des Païs héréditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

BIENTÔT une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Espagne, à cause de la contrebande que les Marchands Anglois faisoient dans les Ports de la domination Espagnole : l'objet de ce différend rouloit peut-être sur 50000 pistoles par an, & les Parties dépensèrent de chaque côté plus de dix millions pour le soutenir.

LE ROI n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres, il n'avoit fourni des Troupes, ni reçu de subsides de personne; d'ailleurs, depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avoit eue en 1734, il ne vivoit que par l'art des Médecins: vers la fin de cette année sa santé s'affoiblit considérablement. Dans cet état valétudinaire

naire il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du Duché de Berg, à l'exception de la Ville de Dusseldorf & d'une Banlieue large d'un mille tout le long du bord du Rhin: il se contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisoit désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'HYDROPIE dont il étoit incommodé augmenta considérablement, & il mourut enfin le 31 Mai 1740, avec la fermeté d'un Philosophe & la résignation d'un Chrétien. Il conserva une présence d'esprit jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en Politique, examinant les progrès de sa maladie en Physicien, & triomphant de la mort en Héros.

IL AVOIT épousé en 1707 Sophie Dorothee fille de George d'Hannovre, qui devint Roi d'Angleterre; de ce mariage nâquit Frédéric II. qui lui succéda, les trois Princes Auguste Guillaume, Louis Henri, & Ferdinand, Wilhelmine Marggrave de Bareuth, Frédérique Marggrave

ve d'Anspach , Charlotte Princesse de Brunswic , Sophie Marggrave de Schwedt, Ulrique Reine de Suede , & Amélie Abbessé de Quedlinbourg.

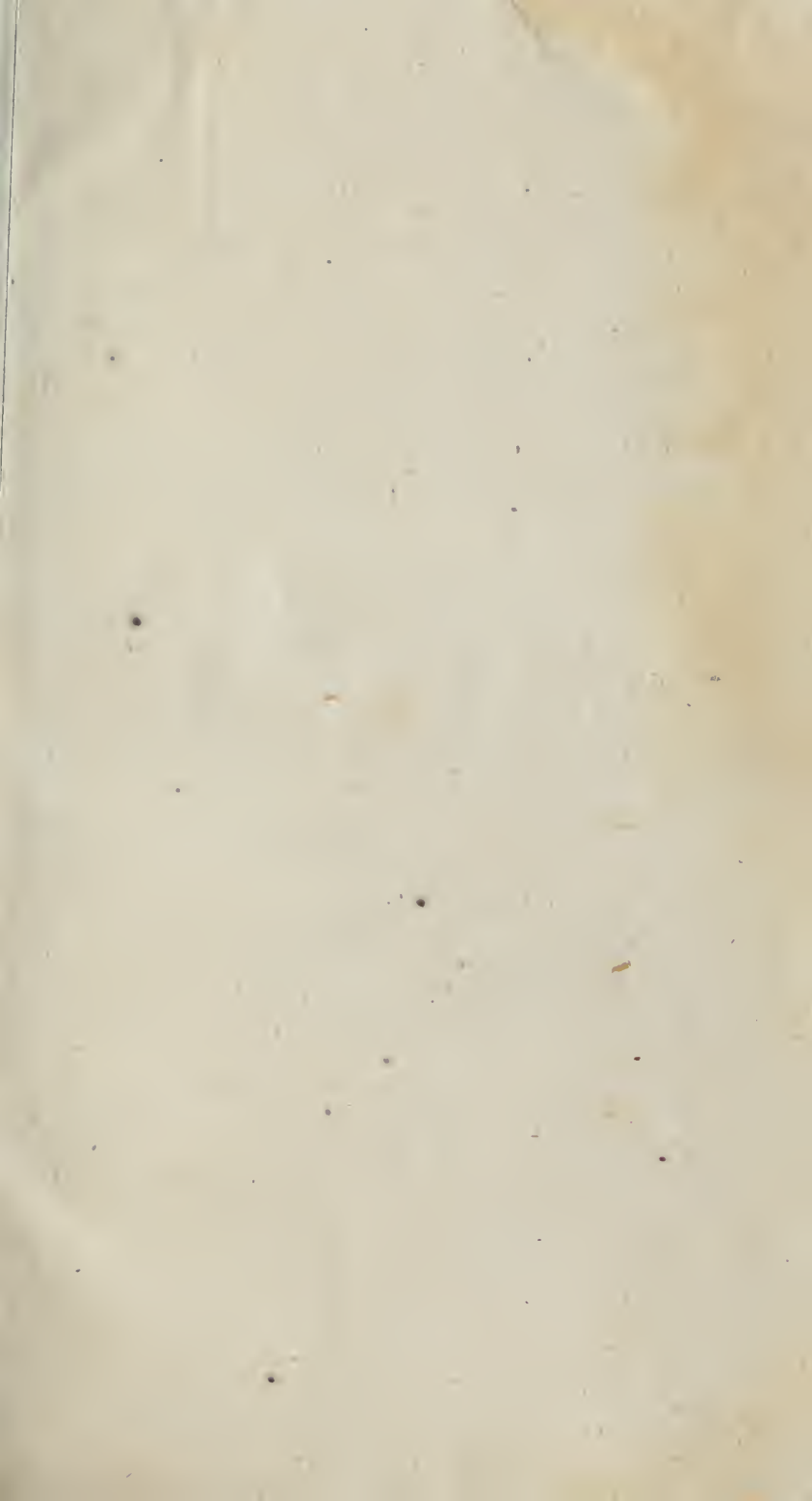
LES MINISTRES de Frédéric Guillaume lui firent signer quarante Traités ou Conventions , que nous nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur frivolité ; ils étoient si éloignés de la modération de ce Prince , qu'ils songeoient moins à la Dignité de leur Maître , qu'à augmenter les bénéfices de leurs Emplois : nous avons de-même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand Prince ; on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans , en faveur des vertus de leur Pere. La politique du Roi fut toujours inséparable de la justice , moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit ; toujours armé pour la défense , & jamais pour le malheur de l'Europe , il préféroit les choses utiles aux agréables , bâtissant avec profusion pour ses sujets , & ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même ; circonspect dans ses engagements,

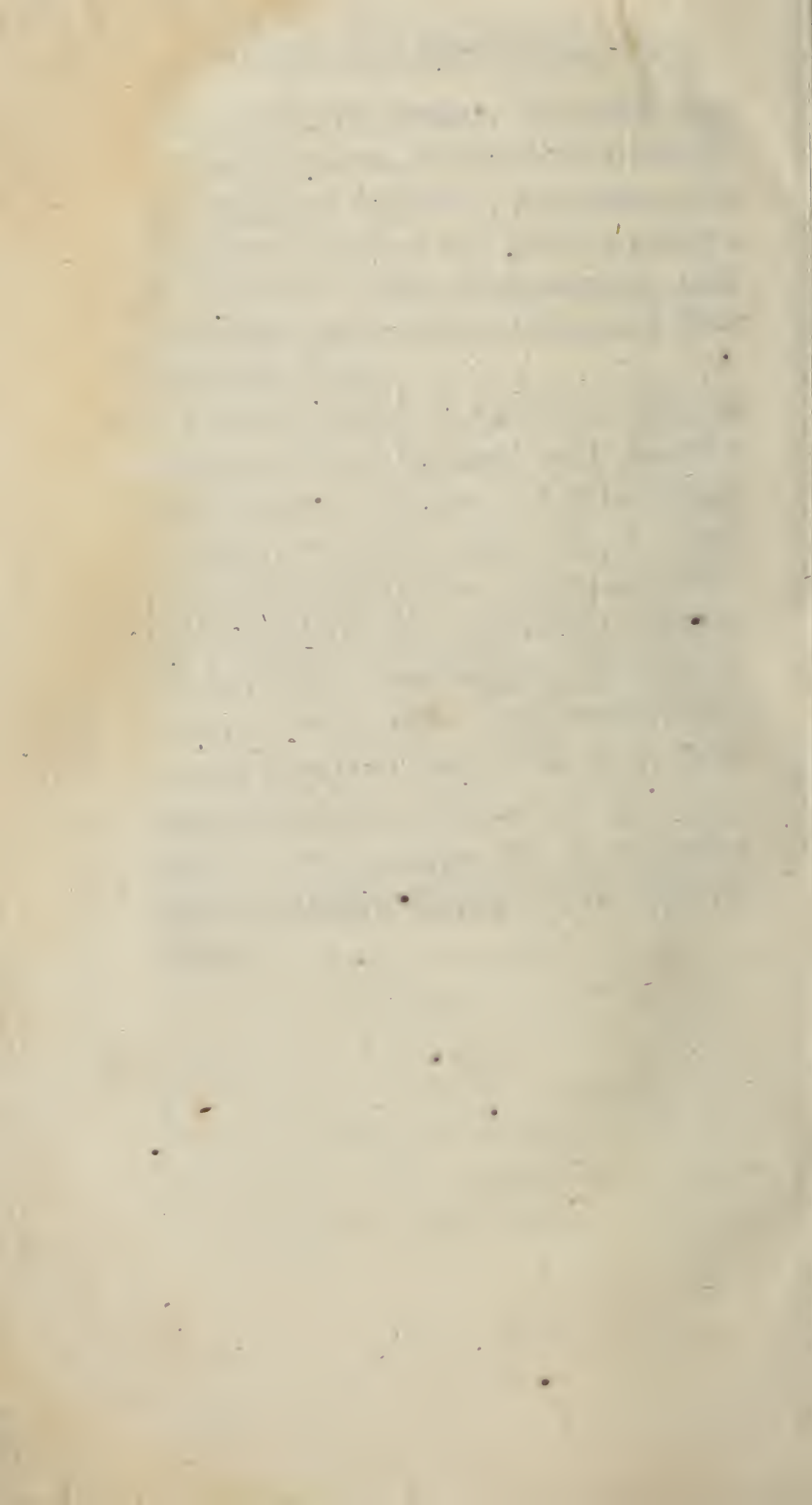
auste-

austere dans ses mœurs, rigoureux dans celles des autres, sévère observateur de la Discipline Militaire, gouvernant son Etat par les mêmes loix que son Armée; il présuinoit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'étoit.

FRÉDÉRIC GUILLAUME laissa en mourant 66000 hommes qu'il entretint par sa bonne œconomie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ses affaires. S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce Prince, & dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la Maison Royale a joui après sa mort.











CE

50 60

Journal  
93

VII



